UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

BINDING LIST AUG 1 1922

Le Groupe de Médan

DES MÊMES AUTEURS :

LÉON DEFFOUX

Un Communard (Figuière, éd.).

Du testament a l'Académie Goncourt (Société anonyme d'édition et de librairie).

ÉMILE ZAVIE

Une Idylle (La Belle Édition).

Prisonniers en Allemagne (Chapelot, éd.).

La Retraite (La Renaissance du Livre, éd.).

D'Archangel au golfe Persique (La Renaissance du Livre, éd.).

Les beaux soirs de l'Iran (La Renaissance du Livre, éd.).

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT

D314g

LÉON DEFFOUX ET ÉMILE ZAVIE

Le Groupe de Médan

ÉMILE ZOLA ; GUY DE MAUPASSANT ; J.-K. HUYSMANS
HENRY CÉARD ; LÉON HENNIQUE ; PAUL ALEXIS

SUIVI DE DEUX ESSAIS SUR LE NATURALISME

Six reproductions d'autographes,
Lettres inédites, Notes et documents nouveaux.

164218
20/8/21

PAYOT & Cie, PARIS
106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1920

Tous droits réservés

PQ
662
D4
cop. 2

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.
Copyright 1920, *by Payot et Cie*.

LES ORIGINES DU GROUPE DE MÉDAN

C'est maintenant la rue Ballu, c'était alors la rue de Boulogne, une de ces rues tranquilles, sans boutiques, bordée en grande partie d'hôtels particuliers et où passent peu de voitures. En 1880, les jardins étaient un peu moins morcelés qu'aujourd'hui, il y avait peut-être quelques beaux arbres de plus, mais l'aspect d'ensemble n'a pas dû changer beaucoup.

L'immeuble qui porte le n° 23 n'a pas été modifié extérieurement depuis le jour où Zola vint l'habiter en 1877.

Trois étages sur la rue ; une entrée composée d'un double porche fait de deux grands arcs plein cintre supportés et séparés par une colonne haute d'un étage. Ce porche de circulation et d'entrée permet aux voitures d'accéder aux pavillons qui sont en retrait dans le jardin.

Les fenêtres de l'appartement de Zola prenaient jour au deuxième étage, les unes sur la rue de Bou-

logne, les autres sur le jardin[1]. L'auteur de *Thérèse Raquin* résidait là quatre mois de l'année, en hiver ; le reste du temps, il s'installait à Médan[2] où il avait toujours des maçons à surveiller.

Parmi ses rares familiers, le petit groupe d'écrivains qui s'était constitué autour de lui alors qu'il habitait 21, rue Saint-Georges, aujourd'hui rue des Apennins, aux Batignolles, se retrouvait dans son cabinet de travail, tous les jeudis soirs.

Maupassant, Huysmans, Céard, Hennique et Alexis, l'un amenant l'autre, dînaient ensemble, soit rue Coustou, à l'angle de la rue Puget, soit dans un bouchon situé 51 rue Condorcet ; après quoi ils allaient finir la soirée chez Zola où ils échangeaient leurs projets, leurs espoirs. Et l'on peut dire, qu'en dépit de son titre, le recueil intitulé *Les Soirées de Médan* fut conçu et mis au point rue de Boulogne[3].

Comment les six amis s'étaient-ils connus ?

1. Paul Alexis décrit ainsi cet appartement : « Dans l'ameublement de notre naturaliste d'aujourd'hui le romantique des premières années persiste. C'est surtout dans son appartement de la rue de Boulogne, où il habite depuis 1877, que Zola a pu contenter d'anciens rêves. Ce ne sont que vitraux, lits Henri II, meubles italiens ou hollandais, antiques Aubussons, étains bossués, vieilles casseroles de 1830... » (Émile Zola, *Notes d'un ami*, p. 178).

2. Médan est situé entre Poissy et Triel. Zola y acheta 9 000 francs, en 1878, la propriété qu'il ne cessa d'agrandir. Une monographie du village de Médan a été écrite par le baron Jérôme Pichon dans le *Bulletin du Bibliophile* en 1849. La propriété acquise par Zola a été offerte par sa veuve à l'Assistance Publique en 1903.

3. Voir Notes à la fin du volume. Article d'Edmond Lepelletier (*Le Temps*, 8 juillet 1893).

Alexis, de sept ans plus jeune que Zola, avait entendu parler de celui-ci à Aix-en-Provence, au collège Bourbon, en 1857 ; sa première visite à Paris, en 1869, avait été tout naturellement pour « le fils de celui qui avait fait le canal d'Aix », pour ce Zola qui commençait à s'imposer par les premiers volumes de la série des Rougon...

Chez Flaubert, faubourg Saint-Honoré, Zola avait rencontré Maupassant, alors employé au ministère de la Marine.

Céard s'était présenté de lui-même un dimanche d'avril 1876 et il nous a conté[1] que la présentation ne se fit pas sans quelque comique. Sa carte indiquait qu'il demeurait, 36, rue Gallois, à Bercy. A la lecture du domicile imprimé sur le carton, Zola crut qu'un placier de l'Entrepôt des vins venait lui offrir des échantillons. Bien qu'il n'eût pas besoin de liquides pour sa table, il vint trouver le visiteur. Le quiproquo dissipé, Céard exposa les raisons littéraires de sa visite. Zola invita Céard à venir le voir de nouveau, et il ajouta :

— « Vos amis aussi seront les bienvenus. »

Ainsi la maison, d'abord ouverte à Céard, reçut Huysmans, amené par son ami et qui venait de faire paraître *Marthe*.

Enfin Hennique, ayant fait la connaissance de Paul Alexis à la *République des Lettres*, n'avait pas tardé à compléter le petit groupe, qui le dimanche se retrouvait

1. *La Revue hebdomadaire*, 14 novembre 1908.

dans la villa de Médan, de caractère aussi pompeux, aussi disparate que le logis de la rue de Boulogne et qui amusait Guy de Maupassant[1].

*
* *

Il y avait une dizaine d'années que le traité de Francfort avait été signé ; des livres sur la guerre paraissaient de tous côtés ; Villemer et Delormel régnaient au café-concert ; il n'était pas une romance qui ne se terminât par un couplet sur la revanche : *La Ferme aux fraises ; C'est un oiseau qui vient de France ; Ils ont brisé mon Violon...,* tout le répertoire d'Amiati triomphait aux carrefours. Nous ne pourrions aujourd'hui citer seulement les titres des romans ou nouvelles de la même inspiration ; mais, à cette époque, on ne les citait que trop, et les six amis ne manquaient pas de dauber sur cette littérature. De là, vint leur idée première de publier un livre nettement différent de ceux qui étaient alors en vogue. La réalisation de ce projet était d'autant plus facile que chacun des six écrivains avait dans ses cartons ce qu'il fallait.

1. « ...L'habitation, une tour carrée au pied de laquelle se blottit une microscopique maisonnette, comme un nain qui voyagerait à côté d'un géant, est située le long de la ligne de l'Ouest. Zola travaille au milieu d'une pièce démesurément grande et haute qu'un vitrage donnant sur la plaine éclaire dans toute sa largeur. Et cet immense cabinet est aussi tendu d'immenses tapisseries, encombré de meubles de tous les temps et de tous les pays. Des armures du moyen âge, authentiques ou non, voisinent avec d'étonnants meubles japonais et de gracieux objets du XVIIIe siècle... » (*Émile Zola*, par Guy de Maupassant, p. 28).

L'Attaque du Moulin avait déjà paru dans *Le Messager de l'Europe ; Sac-au-Dos,* de J.-K. Huysmans avait été publié à Bruxelles, dans l' « Artiste » de Théodore Hannon ; Hennique tenait prête sa nouvelle : *L'Attaque du grand Sept* ; Alexis travaillait à la sienne : *Après la Bataille ; La Saignée* avait été publiée dans le « Slovo » de Saint-Pétersbourg ; seule *Boule de Suif* fut composée expressément pour l'édition Charpentier.

On écarta bien des titres avant d'en trouver un satisfaisant. *L'Invasion Comique,* proposée par Huysmans, fut rejetée pour des raisons patriotiques... Après beaucoup d'essais et de paroles, sentimentalement on choisit à l'unanimité cette appellation bourgeoise, *Les Soirées de Médan,* parce que, dit M. Céard, elle rendait hommage à la chère maison où Mme Zola nous traitait maternellement et s'égayait à faire de nous de grands enfants gâtés.

Un certain dîner chez le restaurateur Trapp n'était pas étranger non plus à la volonté du groupe de s'affirmer ainsi par une manifestation collective.

Chez Trapp, à l'angle du passage du Havre et de la rue Saint-Lazare, le lundi 16 avril 1877, sur l'initiative de Maupassant, les cinq auxquels s'était joint Mirbeau, avaient convié à dîner Gustave Flaubert, Edmond de Goncourt et Émile Zola. Cette réunion avait été commentée avec aigreur par la presse. Des menus fantaisistes avaient été publiés, dans le goût de celui-ci, imaginé par la *République des Lettres* :

Potage « purée Bovary ».
Truite saumonée à la « fille Elisa ».
Poularde truffée à la « Saint-Antoine ».
Artichauts au « Cœur simple ».
Parfait « naturaliste ».
Vin de « Coupeau ».
Liqueur de l' « Assommoir ».

Les revues avec les journaux avaient raillé les cinq inconnus dont la prétention était de fonder une nouvelle école littéraire. Une école ? Soit : tout le bruit fait autour d'eux les amena à s'en proclamer agressivement les fidèles. Le combatif Zola ne demandait qu'à riposter, en son nom et au nom de ses amis [1]. Il le fit dans *Le Voltaire* et, jusqu'en 1879, ce journal, largement ouvert au groupe naturaliste, défendit la « doctrine », puisque « doctrine » il y avait... Enfin, le 17 avril 1880, pour le lancement des *Soirées*, Maupassant écrivit dans le *Gaulois* un article dont la fantaisie, quelque peu mystificatrice, ne fut pas comprise et aggrava le scandale [2].

1. Dès 1860 Zola avait eu l'idée de grouper autour de lui quelques amis, de former une société « artistique » (Voir Correspondance, livre I, p. 112. Lettre à Baille, juillet 1860). « Nous serons quatre fondateurs, dit-il, vous deux (Baille et Cézanne), moi, Pajot. Nous serons excessivement difficiles pour recevoir de nouveaux membres... Nos réunions hebdomadaires, par exemple, seraient employées à se communiquer les uns aux autres les pensées que l'on aurait eues. Le but surtout de cette association serait de former un puissant faisceau pour l'avenir, de nous soutenir mutuellement, quelle que soit la position qui nous attende. » — Ce qu'il n'avait pu réaliser avec ses camarades d'enfance devait se retrouver en partie dans le groupe de Médan.

2. Notes. Article de Maupassant au *Gaulois*.

Déjà, en 1879, *Le Voleur* avait trouvé une formule tout au moins imprévue pour caractériser la nouvelle école lancée par Zola. « Elle s'étend comme une tache d'huile, disait ce journal [1] et le maître a derrière lui une queue qui grossit tous les jours. » — « Extrême gauche de l'encrier », s'écria au lendemain des *Soirées de Médan,* dans le *Gil Blas* [2], M. Jean Richepin, qui ajoutait encore que ces écrivains se réclamaient de Flaubert « comme le cochon se revendiquerait de saint Antoine ». De plus, il leur reproche d'être laids, il ne leur trouve pas de grâces anatomiques suffisantes. Et ces gentillesses réjouissent le bon Flaubert. « Procure-toi le numéro du *Gil Blas*, écrit-il à sa nièce le le 29 avril. Il y a là, de Richepin, un jugement de la bande Zola qui est parfait. »

D'aucuns s'inquiétèrent pour la patrie, pour la religion : Albert Wolff s'émut naïvement de la « rare insolence de ces jeunes présomptueux » ; d'autres s'indignèrent et traitèrent carrément les six auteurs de vidangeurs et d'égoutiers ; il en est même qui firent « de l'esprit », comme Aurélien Scholl, qui appelait Huysmans et Céard, Chouya et Boulou. Cette plaisanterie — inintelligible aujourd'hui — amenait Alexis à traiter Scholl de Monoclien Tortonill et à le menacer d'un Théâtre de Médan, six pièces précédées d'une préface d'une ligne : « Ceci est le théâtre de l'avenir [3]. »

1. 2 mai 1879.
2. 21 avril 1880.
3. *Gil Blas,* 22 avril 1881.

A dire vrai, toutes ces violences verbales ne desservaient pas le groupe et c'est bien ce qu'avoue Alexis dans ce même article du *Gil Blas*.

« Ennemis utiles, merci, dit-il ; n'ont-ils pas révélé notre existence à la foule, attiré l'attention sur nos œuvres, préparé notre succès. »

*
* *

Après ce début retentissant, ceux que l'on devait appeler les écrivains naturalistes, selon le mot plutôt malheureux de Zola[1], partirent pour des fortunes diverses. Mais, dès ce moment, on peut reconnaître, dans les nouvelles du recueil, la personnalité réelle de chacun de ces auteurs.

Cependant un même souci d'art, une même formule qu'ils interprétaient plus qu'on ne l'imagine généralement, les maintenait unis en apparence ; car c'est toujours ainsi que se forment les plus sûres unions où l'on croit se comprendre et se connaître. Ils avaient au moins, et ceci apparaît mieux dans les œuvres qui suivirent *les Soirées*, le même souci scrupuleux d'étudier les milieux qu'ils décrivaient et de tâcher de faire vrai. Ils apportaient la même minutie, le même sérieux, la même conviction pour dépeindre un caractère, c'est-à-dire un homme, avec ses passions, ses habitudes, ses préjugés imposés dès l'enfance.

1. « Ce terme est trop systématique, pas assez scientifique pour ce que vous voulez en faire » écrit Raffaelli dans le catalogue de son exposition d'octobre 1884.

Cette minutie, cette conviction n'allaient pas toujours sans une certaine outrance que déplorait la *Revue moderne et naturaliste* elle-même. « Rien ne leur échappe, écrit cette publication d'Harry Allis, le 14 décembre 1878, les taches de graisse sur les fauteuils, la couleur et le grain du papier de tenture n'ont pas de secrets pour eux. Et si, par hasard, il se décident à sortir après avoir tout examiné, c'est pour recommencer dans un autre endroit leurs minutieuses investigations. »

Sans doute. Mais quels documents pour les Maindrons de l'avenir, et quelles ressources pour ceux qui voudront étudier la seconde partie du XIXe siècle ! Ces écrivains ont catalogué, de la fin du Second Empire aux vingt premières années de la République, toutes les classes d'une société en pleine transformation. Ils se sont efforcés d'établir le dossier vivant de leur temps. Et si, par excès de scrupules, il leur arriva d'accumuler dans leurs livres trop de documents humains — voire photographiques — ils nous transmirent aussi sur cette époque bien des renseignements ou des aspects typiques qui, sans eux, ne pourraient aisément se reconstituer. N'est-ce pas souvent chez de petits maîtres, chez un Restif de la Bretonne par exemple, que les dévots du XVIIIe siècle vont chercher, parmi tant de pages incolores aujourd'hui, parmi tant de bavardages, le pittoresque psychologique et l'atmosphère même d'un âge de transition ?...

*
* *

Ils se réclamaient surtout de Balzac, Stendhal,

Flaubert et Goncourt ; mais aux recherches de style chères à Flaubert, aux épithètes rares d'Edmond de Goncourt, ils préféraient le lieu commun, le cliché accommodé avec un certain tour d'esprit taquin grâce à quoi ils parvenaient à gâter leurs propres joies et celles d'autrui. Ils ne témoignaient qu'une sympathie atténuée à leurs pitoyables héros et ils semblaient se railler des lâchetés et des faiblesses qu'ils aimaient à collectionner.

Par là, ils furent vraiment quelque temps associés, et cette uniformité de ton leur donna comme un air de famille.

Leur patient travail de mosaïque une fois exécuté, ils se gardaient de prendre le recul nécessaire pour en tirer un enseignement. Pas de conclusion. Une volonté de ne jamais enseigner, de ne jamais réformer (sauf chez Zola où se rencontre presque toujours un personnage moralisateur). Un peu par goût, beaucoup par gageure, ils parlent rarement de bonheur ; un paysage de pluie les attire plus qu'un décor ensoleillé ; il pleut beaucoup dans les romans naturalistes... Leur syntaxe était volontairement triste. L'imparfait de l'indicatif qu'ils employaient de préférence correspondait à leur état général et rendait bien la monotonie de ce qui est révolu sans l'être.

Durant les quelques années où les six écrivains adhéraient à la même « philosophie », où Guy de Maupassant et J.-K. Huysmans reconnaissaient le même programme d'art, ou le fidèle Alexis et l'indépendant Céard acceptaient la même discipline litté-

raire, ils avaient, de parti pris, écarté les idées générales pour se spécialiser, en bons fonctionnaires du « Bureau des Études Humaines », dans l'analyse pathologique d'êtres médiocres, dans l'étude d'un aspect aussi réduit que possible de l'activité moderne : caserne, petit commerce, ateliers de brochage ou de couture.

Et leur vision était alors celle de myopes ; ils groupaient avec joie, autour d'une histoire plate souvent comme la vie la plus plate, les mots entendus dans la rue, au bureau, au café ; ils s'acharnaient sur un détail pour mieux imiter la vie jusque dans ses bizarreries, ils rapportaient avec soin les expressions brutales de la réalité. « Prenez garde, disait Flaubert (lettre à Huysmans au sujet des *Sœurs Vatard*), nous allons retomber, comme au temps de la tragédie classique, dans l'aristocratie des sujets et dans la préciosité des mots. On trouvera que les expressions canailles font bon effet dans le style, comme autrefois on vous l'enjolivait avec des termes choisis. La rhétorique est retournée, mais c'est toujours la rhétorique. »

Aussi bien, le « naturalisme », conçu par Zola avec une rigueur pseudo-scientifique, qui ne pouvait convenir qu'au plan des Rougon-Macquart et poussé dans ses extrêmes défauts, aboutissait déjà à ce que Huysmans appela « une impasse, un tunnel bouché ».

Émile Zola devait s'en évader tant bien que mal, vers la fin de sa vie, grâce à son romantisme, à son goût pour la morale et à son adhésion aux théories socialistes. Huysmans s'en dégagea de son mieux,

par étapes successives, de la magie à la conversion ; Guy de Maupassant, grâce à son génie, fut bientôt débarrassé de toutes les scories, de tout l'enchevêtrement du « système » ; Henry Céard s'était dirigé vers la critique littéraire et dramatique ; il se réalisa tout entier dans les *Résignés* et dans *Terrains à Vendre*. Léon Hennique, curieux d'ésotérisme, avait toujours eu le souci de se renouveler. Seul des cinq « disciples », Alexis restait assez enthousiaste de la formule pour télégraphier encore à Jules Huret en 1891 : « *Naturalisme pas mort, lettre suit.* »

A la vérité, dès 1885, les membres du petit groupe commençaient à se disperser : il suffit de consulter la bibliographie de chacun d'eux pour s'en convaincre. Sans aller jusqu'à manifester bruyamment leurs nouvelles tendances, comme le firent en 1887, Bonnetain et ses amis [1], les anciens habitués de la rue de Boulogne sentaient la nécessité d'autres moyens d'expression.

C'est que, trop longtemps, on avait confondu sous une même enseigne des écrivains qui, partis d'un principe qu'ils avaient pu revendiquer tout d'abord avec une pointe de bravade et par goût de la lutte, n'avaient pas tardé à s'apercevoir, chemin faisant, qu'ils procédaient de tendances très différentes et que leurs goûts personnels ne pouvaient leur permettre de rester réunis bien longtemps, sous l'artificieuse règle qu'ils avaient eux-mêmes édictée.

Et puis des entrepreneurs de réalisme étaient sur

1. Notes. Manifeste des Cinq contre *La Terre*.

venus : les Méténier, les Guérin-Ginisty, les Vast-Ricouard, les Félicien Champsaur qui, exploitant à leur profit les succès de Zola, alléchaient le public par une débauche voulue de grossièretés et recherchaient la clientèle qui se plaît aujourd'hui aux livres illustrés par la photographie « d'après nature ».

De cette tendance, Zola non plus que ses amis des *Soirées de Médan* n'étaient tout à fait responsables. Ils en étaient responsables tout de même. Et peut-être pourrait-on rechercher aussi de ce côté les premières atteintes portées à l'intégrité du groupe naturaliste. Bref, ils devaient se séparer, ou plutôt la vie devait les éloigner les uns des autres, ces compagnons de jeunesse ; toutefois chacun d'eux ne garda-t-il pas des heures de combat littéraire et des polémiques désintéressées le meilleur souvenir de sa vie d'écrivain ? Rien ne permet d'en douter...

Sous ce titre : *Le Groupe de Médan*, nous avons de nouveau réuni leurs noms dans l'ordre où ils se présentèrent pour la première fois au public [1]. Les auteurs des *Soirées* nous apparaissent aujourd'hui comme de libres esprits qui n'avaient de commun entre eux que la sincérité, le culte des lettres et l'amour de leur art.

Que six écrivains aient eu cela de commun, si peu de temps que ce fût, c'est déjà beaucoup : aussi nous avons pensé qu'il convenait de s'en tenir à cette constatation sans insister sur ce qui, plus tard, a pu l'infirmer ou, tout au moins, l'affaiblir...

1. Notes. La première édition des *Soirées*.

ÉMILE ZOLA

OU JE JETTE LE GANT

A demain jeudi. Apportez la pre-
uve des soirées de Médan.
Mille amitiés
Emile Zola

EMILE ZOLA

23, bvd de Boulogne

Merci, mon bon ami, vos
renseignements me suffisent
et me sont agréables, car ils
sont dans le sens où je les
désirais. Affectueusement
Emile Zola

EMILE ZOLA

23, rue Ballu

ÉMILE ZOLA OU « JE JETTE LE GANT »

> Je ne désire que la tranquillité et une modeste aisance. Mais c'est un rêve, je ne vois devant moi que luttes.
>
> J'ignore de quel côté soufflera l'ouragan, mais je sens comme une tempête sur ma tête...
>
> EMILE ZOLA (*Lettres à Cézanne* 1860).

Avant d'entrer dans le cabinet de travail du directeur, le typographe frappa à la porte, attendit un instant et, comme personne ne répondait, il entra, étala sur la table, placée au milieu de la pièce, une morasse et une affiche jaune, puis il referma la porte du bureau et regagna son imprimerie.

Ce bureau, ils l'ont bien connu tous ceux qui, entre 1898 et 1900, fréquentèrent le journal l'*Aurore*. C'était, au troisième étage, une grande pièce éclairée par trois fenêtres, à l'angle de la rue Montmartre et de la rue du Croissant. On y entendait tout l'après-midi le cri des camelots. Sur un panneau, juste en face de la table du directeur, M. Ernest Vaughan, se trouvait la grande composition d'Eugène Carrière, une femme à l'aspect de fantôme qui se dégage d'un horizon rougeoyant. Pour tout ameublement, la table directoriale, un fauteuil américain et six chaises. Sur le parquet, près de la porte, la collection reliée du journal.

Ce soir-là, M. Ernest Vaughan arriva avec quelque retard. Il avait été retenu au Palais jusqu'à près de six heures pour arrêter les premières dispositions relatives au procès qui allait s'engager le mois suivant.

C'est que, la veille, — 21 janvier 1898 —, Perrenx, le gérant responsable du journal, avait reçu, ainsi que Zola, auteur de l'article publié le 13 du même mois sous le titre : *J'accuse,* une assignation retenant, à la charge de l'un et de l'autre, les passages de l'article contenant « l'imputation de faits de nature à porter atteinte à l'honneur du gouvernement militaire de Paris », délit de diffamation prévu par les articles 59 et 60 du Code pénal.

Zola avait promis de répondre à cette assignation. Des ordres avaient été donnés à l'imprimerie pour que son article — qui devait compléter le sensationnel *J'accuse,* — fût composé sans retard en même temps que l'affiche destinée à l'annoncer. Aussi, dès son entrée, sans même prendre le temps de retirer sa pelisse, ni de poser son haut de forme, M. Ernest Vaughan regarda-t-il sur la table la morasse et l'affiche que le typographe y avait posées en son absence. Tout de suite il eut un sursaut devant ce texte :

LIRE AUJOURD'HUI

DANS

L'AURORE

JE JETTE LE GANT ! QU'ON LE RELÈVE

PAR

ÉMILE ZOLA

Il rajusta son binocle, lut encore une fois. Après quoi, tout en grommelant, il sonna, fit appeler le typographe, se renseigna et finalement prit sur lui de

substituer au titre donné par Zola celui-ci, moins évocateur de luttes foraines :

LIRE AUJOURD'HUI

DANS

L'AURORE

RÉPONSE A L'ASSIGNATION

PAR

ÉMILE ZOLA

Dans cet article, Zola reprenait les termes de son réquisitoire sous la même forme de défi que la première fois :

J'ai dit : j'accuse le lieutenant-colonel du Paty de Clam d'avoir été l'ouvrier diabolique de l'erreur judiciaire... J'ai dit : j'accuse le général Mercier de s'être rendu complice, tout au moins par faiblesse d'esprit, d'une des plus grandes iniquités du siècle... J'ai dit : j'accuse le général de Boisdeffre et le général Gonse de s'être rendus complices du même crime... Vous vous précipitez dans une reculade... J'ai attaqué loyalement sous le regard de tous... Vous n'avez pas osé relever mes accusations... On a décidé de m'imposer une lutte inégale... Je saurai vaincre par la force de la justice..., etc.

Ah ! certes, lorsqu'il jetait ainsi ces provocations à l'État-Major et à la Justice, Zola semblait bien loin de l'homme, qui, six ans plus tôt, disait à Mme Séverine : « Quelle idée de vouloir faire de moi un écrivain révolutionnaire ! » ; bien loin du bourgeois qui, vers 1893, refusait, à la grande indignation de Mirbeau, de signer une pétition en faveur de Jean Grave ; bien loin du Zola qui, gravitant dans la sphère d'attraction de l'Académie française, y mettait toute la souplesse convenable et faisait la conquête de

M. Thureau-Dangin par l'honnêteté de ses propos[1].

Mais, à la vérité, en était-il si loin ?

Ceux qui, certain soir de février 1898, dans la salle des Assises de la Seine, l'ont vu lire sa déclaration au jury : (... « Dreyfus est innocent, je le jure, j'y engage ma vie, mon honneur... ») s'arrêter, interdit, à tous les murmures, pâlir lorsque des coups de sifflet ponctuaient ses affirmations ; ceux qui l'ont vu, à ce moment, rajuster, d'une main tremblante, son lorgnon ou éponger son front plissé, ont eu la vision d'un timide qui se veut hardi et n'est cependant pas sans inquiétude sur la portée de ses hardiesses.

Pour courageuse que fut son attitude dans cette affaire, elle n'en fait pas moins apparaître les caractéristiques de son esprit, ses faiblesses et le procédé de ses audaces.

Jadis, Paul Alexis nous a parlé longuement des origines d'Émile Zola, de son ascendance franco-italienne. Il nous l'a montré, enfant, intelligent et réfléchi, plein d'une précoce prudence au collège d'Aix ; il a insisté sur les émotions du débutant pour qui la littérature était un « champ de bataille[2] » ; puis, sans transition, il a chanté l'audace novatrice de ses méthodes de combat. Et cette amicale biographie est déjà riche de renseignements sur les aspects pleins de contrastes de cette laborieuse existence. Mais c'est lorsqu'on étudie, après la biographie d'Émile Zola, sa correspondance et les diverses manifestations de son rude talent que l'on s'aperçoit que cet écrivain a surtout obéi à un mobile essentiel qui est contenu

1. Notes. — Zola et l'Académie française.

2. Paul Alexis, *Émile Zola, notes d'un ami*, pages 64 et suivantes.

dans la phrase rapportée plus haut : « Je jette le gant ! » et on ne s'étonne ni de ses contradictions, ni du caractère tour à tour habile et agressif de ses attitudes.

*
* *

Ses lettres de jeunesse, adressées à ses camarades Baille, Cézanne, Valabrègue et Roux, de 1859 à 1870, nous le montrent mystique, sentimental, féru de Michelet et de Musset, mais en même temps secoué « par de continuels détraquements dans sa misérable machine ».

Son ventre et l'avenir l'inquiètent[1] ; il ne sait plus si c'est son ventre ou la pensée qui lui fait mal[2] ; il constate que la réalité est triste : « la réalité est hideuse, dit-il, voilons-là sous des fleurs, n'ayons de commerce avec elle qu'autant que notre misérable humanité l'exige : mangeons, buvons, satisfaisons tous nos appétits brutaux, mais que l'âme ait sa part, que nos rêves embellissent nos heures de loisir[3] » Il « détourne les yeux du fumier pour les porter sur les roses[4] » et estime que « les splendeurs célestes sont plus capables de ramener les pécheurs que l'enfer ; que l'on me peigne dans ma fange, il est possible que j'en sorte, mais que l'on me montre mon voisin l'auréole au front, j'en sortirai plus vite encore[5] ». La chose dont il voudrait qu'on fût persuadé est celle-ci : « que l'art doit être avant tout utile, soit direc-

1. Lettre à Baille, 10 juin 1861.
2. Lettre à Valabrègue, 10 décembre 1866.
3 et 4. Lettre sans date à Baille (*Correspondance d'Émile Zola*, tome I, pages 115-116).
5. Lettre à Baille, 10 août 1860.

tement, soit indirectement ; qu'il est aussi nécessaire à une société que le manger et le dormir, surtout que c'est un bienfait de Dieu[1] ».

Dans le même temps, le *Jacques* de George Sand est pour lui un personnage admirable parce qu'il « méprise la Société, ses institutions, ses préjugés[2] ».

« Lis ce livre ou vraiment je t'en voudrais », écrit-il à son ami, lequel destiné à devenir un tranquille industriel parisien, était fort peu secoué par les passions et ne comprenait rien aux emballements de Zola qui lui reprochait ses lettres d'une réalité désespérante[3].

Les conseils de Zola à Cézanne sont inspirés de cette même préoccupation : combattre le réalisme en art[4]. Zola professe que « le roman n'a pas que le but de peindre, il doit aussi corriger ». Or, « ce n'est pas en montrant brutalement son mal à un homme qu'on le guérit[5] ». Quelle méthode adoptera-t-il donc ?

Une voix lui disait alors : « Tu n'es pas plus né pour faire des sciences que pour être employé[6] ». C'est une chose dont il se rend bien compte à ce moment-là : « la science n'est pas mon affaire, avoue-t-il ; c'est un lourd fardeau très difficile à mettre sur les épaules[7] ». Avec plus d'humilité encore, il ajoute : « chaque fois que je veux faire de la science ou de

1. Lettre à Baille, 10 août 1860.
2. Lettre à Baille, 4 juillet 1860. — (Qui sait si le prénom donné par Zola à son fils, en 1897, n'est pas une conséquence lointaine de cette admiration.)
3. Notes. — Baille et Zola.
4. Lettre à Cézanne, 16 avril 1860.
5. Lettre à Baille, 2 mai 1860.
6. Lettre à Baille, 23 janvier 1859.
7. Lettre à Baille, 2 juin 1860.

l'histoire, je commets des énormités [1] ». D'autre part, nous avons vu qu'il se refuse à remuer la fange parce que, « quand on remue la fange, il reste toujours quelques souillures aux mains [2] ». Il fera donc des poèmes lyriques en attendant mieux. C'est alors qu'il donne au journal de Georges Clemenceau [3] des vers dans lesquels le romantique *Rodolpho* — qui ressemble à *Rolla* comme un frère — s'écrie : *Oh ! courage mon siècle avance encore* ! C'est l'année même où il adresse à Cézanne cette réflexion toute naturelle : « En travaillant les sots parviennent, pourquoi n'essayerais-je pas de ce moyen [4] ».

Mais bientôt, il renonce sagement à chercher sa voie dans le poème épique ; il écrit des nouvelles — ses *Contes à Ninon* ; puis son premier roman : *La Confession de Claude*, pour lequel il demande à son ami Marius Roux, directeur du *Mémorial d'Aix-en-Provence* et son collaborateur, pour l'adaptation au théâtre des *Mystères de Marseille,* « une bonne poussée avant la mise en vente des livres d'étrennes [5] ».

C'est, avec son entrée à l'*Événement,* la fin des années d'apprentissage, des crises élégiaques et des grosses difficultés d'argent. Il peut enfin s'écrier :

> Aujourd'hui, je suis connu, on me craint et on m'injurie ; aujourd'hui je suis classé parmi les écrivains dont on lit les œuvres avec effroi. Là est l'habileté... [6].

1 et 2. Lettre à Baille, 10 août 1860.

3. *Le Travail,* 12 janvier 1862 (Vers reproduits par Paul Alexis).

4. Lettre à Cézanne, 29 septembre 1862.

5. Lettre à Marius Roux, 14 novembre 1865. — Notes. Lettre relative aux *Mystères de Marseille.*

6. Lettre à Antony Valabrègue, 8 janvier 1866.

La rencontre avec M. de Villemessant devait faire le reste.

*
* *

On risque en effet de ne rien comprendre au véritable caractère d'Émile Zola — ou tout au moins à cette partie du caractère que chacun de nous tient soigneusement cachée et qui ne se révèle, à notre insu, que par de soudaines manifestations, — si l'on néglige l'influence décisive que prit, sur le romancier, M. H. de Villemessant, directeur de l'*Événement*, puis du *Figaro*. C'est à l'école de cet étonnant maître du journalisme qui enseignait que l'on doit chaque jour étourdir le public par quelque chose d'inattendu, que Zola prit conscience de lui-même.

M. de Villemessant, qui venait de reprendre l'*Événement*, exposait dans ce journal, à la date du 31 janvier 1866, ce qu'il entendait réaliser; son programme n'était pas dénué d'une certaine force grandiloquente qui devait faire impression sur Zola, alors débutant dans le journalisme et tout heureux d'être, en compagnie de Vallès, de Scholl, de Wolff, de Méry, le collaborateur de Villemessant.

Ce que je veux faire, disait celui-ci, est une besogne de Titan ; c'est le travail d'Argus doublé de Briarée, il y faut cent yeux et cent bras. Cent yeux pour tout voir et cent bras pour tenir la plume et sténographier ce que les cent yeux ont vu.

Dans ce même article, Villemessant présentait Émile Zola, l'un des cent bras, à ses lecteurs :

Il manque à l'*Événement*, pour être aussi complet que

son genre le comporte, le département de la critique littéraire... Le compte rendu des livres jouit, à tort ou à raison d'un renom de fastidiosité... J'espère que les habitués de l'*Événement* n'auront rien à craindre de semblable. Je me suis adjoint, pour ce travail, un jeune écrivain très versé dans tous les détails de la librairie, homme d'esprit et d'imagination et dont les livres, rares encore mais excellents, ont fait sensation dans la presse ; nommer M. Émile Zola, ce n'est point révéler un inconnu à nos lecteurs... Mon plan, concerté de plein accord avec mon nouveau rédacteur, est une nouveauté... Guetter le livre à sa sortie et même avant, si c'est possible, l'apprécier impartialement, succinctement, mais avec le développement qu'il mérite ; en détacher, s'il y a lieu, un fragment, une page, un alinéa, ainsi que nous agissons pour une scène de comédie, un couplet, un bon mot ou un lazzi de vaudeville ; se tenir au courant des nouvelles spéciales — bref, être le chroniqueur amusant de la bibliographie (que ce gros mot ne vous fasse pas peur), — voilà le rôle de M. Émile Zola. Si mon nouveau ténor réussit, tant mieux, s'il échoue, rien de plus simple : lui-même m'annonce qu'en ce cas-là, il résiliera son engagement et je raie son emploi de mon répertoire. J'ai dit.

Le « nouveau ténor » débuta le lendemain, 1er février. Pour sa rubrique, *Les livres d'aujourd'hui et de demain,* il demande la permission d'écrire vingt lignes de préface.

J'ai mission de donner au jour le jour aux lecteurs de l'*Événement* les nouvelles littéraires, j'ai mission de lire, avant tout le monde, les quelques cent mille pages qui s'impriment, chaque mois, à Paris et de parler de toutes les publications avant même qu'elles ne paraissent aux étalages des libraires. Il est de toute nécessité que les lecteurs de l'*Événement* n'aient pas à attendre les comptes rendus

des grands journaux et qu'ils sachent la veille quels volumes ils doivent acheter le lendemain... Je suis terriblement indiscret et j'écoute aux portes. J'ai la ferme intention de dire tout ce que je saurais et j'invite les auteurs qui auront quelque chose à cacher à ne pas parler devant moi. Et, maintenant, qu'il me soit beaucoup pardonné parce que je lirai beaucoup de sottes choses. je ne puis répondre de l'égalité de mon humeur.

Dans ce premier article, Émile Zola parle du *Voyage en Italie* de Taine , « ouvrage hors ligne », dit-il — et comme première indiscrétion, il annonce les projets de l'auteur, ses futurs voyages, ses travaux sur la France politique et littéraire de demain.

Le Voyage en Italie, ainsi que la plupart des ouvrages de Taine, était édité chez Hachette et c'est dans cette maison où il avait été employé quelque temps, que Zola était naturellement allé chercher la documentation de son premier article bibliographique.

Le 2 février 1866, Zola s'explique de nouveau sur ses intentions ; il ne craint pas d'insister ; il s'affirme déjà comme celui qui devait chercher à étonner son public, et, en même temps, à lui plaire ;

... J'entends faire ma petite besogne sur la volonté expresse et le seul bon plaisir du public, écrit-il. Puisque je me suis chargé d'un travail ingrat, dit-on, je désire ne faire ce travail qu'autant que les lecteurs y trouveront quelque agrément. Si je ne craignais de me poser en monarque au petit pied, je prierais les abonnés de l'*Événement* de voter, le 28 février, pour mon maintien au trône ou pour mon abdication et je me conformerais aux volontés du scrutin.

Pour diriger cette rubrique, tout d'abord quotidienne, Émile Zola sut mettre à profit ce qu'il avait

appris chez Hachette, les secrets de la librairie, la manière de lancer un livre, de faire monter le tirage ; il s'était créé des relations dans le monde des éditeurs et cela lui permettait d'obtenir communication de leurs nouveautés. Villemessant, satisfait de son rédacteur, lui confia la critique des Salons. En souvenir de son autobiographique *Confession de Claude*, publiée l'année précédente, Zola signa *Claude* cette série d'articles qui comprend la défense de Manet et dont le retentissement dépassa jusqu'aux prévisions de M. de Villemessant.

Le ténor avait réussi. Le romancier allait naître.

La grande notoriété ne devait lui venir que plus tard, après une courte incursion dans la politique[1] aux côtés de Glais-Bizoin (déc. 1870). Néanmoins, comme il le dit par la suite à Edmond de Goncourt :

> Jamais il n'avait été si heureux que dans ce temps, si misérable qu'il était ; il n'avait pas douté un instant de ses succès futurs. Il se glissait dans sa cervelle de débutant littéraire la pensée de la conquête de Paris[2].

*
* *

Zola romancier, critique ou auteur dramatique, se révèle sous ce même aspect dans les préfaces, lettres ou manifestes qu'il écrivit depuis la publication de la *Confession de Claude* jusqu'au troisième évangile : *Vérité* et au recueil d'articles : *La Vérité en marche*.

> Un jour, dit-il, dans la préface de *La Confession de Claude*, j'ai songé enfin que notre âge a besoin de leçons.

1. Notes. — Zola et Glais-Bizoin.
2. *Journal des Goncourt*, 27 mars 1886.

On veut que nous moralisions, nous les poètes et les romanciers.

Il moralisera ; ce sera sa mission, il ne cessera de le répéter pour ceux qui s'obstinent à ne pas le comprendre. La critique accueille-t-elle *Thérèse Raquin* d'une voix brutale et indignée ? Tant mieux :

Je ne me plains nullement de cet accueil, dit-il, au contraire, je suis charmé de constater que mes confrères ont des nerfs sensibles de jeunes filles [1].

Dans la préface du premier livre de la série des Rougon, *La Fortune des Rougon,* 1871, il explique son plan scientifique ; il dit sa volonté de créer, dans les romans qui suivront, un groupe d'individus agissant « comme acteurs d'une étude historique » ; et il apparaît maintenant que ses desseins sont aussi bien servis par l'Histoire que par la Science. En effet, il constate avec satisfaction :

La chute des Bonaparte, dont j'avais besoin comme artiste et que, toujours, je trouvais fatalement au bout du drame, sans oser l'espérer si prochaine, est venue me donner le dénouement terrible et nécessaire de mon œuvre.

Et il apporte, en moraliste, cette définition du Second Empire : « Une étrange époque de folie et de honte. »

L'Assommoir, septième volume de l'Histoire naturelle et sociale des Rougon, paraît à son heure (1877). Il est attaqué « avec une brutalité sans exemple, dénoncé, chargé de tous les crimes ». Quoi ! était-il

1. *Thérèse Raquin*. Préface de la deuxième édition.

donc nécessaire que l'écrivain expliquât ses intentions ? Il s'y résigne :

J'ai voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, les ordures de la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes puis, comme dénouement, la honte et la mort. *C'est de la morale en action simplement.*

Ce système conduit ainsi Émile Zola à réduire aux proportions d'une image anti-alcoolique pour l'enseignement du peuple un des plus beaux morceaux de son œuvre. N'importe, la leçon contenue dans *l'Assommoir* a été donnée avec une telle force que l'attention est définitivement acquise à l'écrivain qui n'aura plus souci maintenant que de retenir son public d'année en année par des coups d'audace ou de surprise.

Avec une *Page d'Amour* il veut « étonner les lecteurs de *l'Assommoir* par un livre bonhomme [1] ». Avec *Nana* il veut étonner les lecteurs *d'Une Page d'Amour* et écrit joyeusement à la femme de son éditeur : Du coup, nous nous faisons massacrer Charpentier et moi [2]. Avec *Pot-Bouille,* nouvelle intention moralisatrice à l'usage de la bourgeoisie cette fois :

C'est sans doute une œuvre cruelle, dit-il, mais c'est plus encore une œuvre morale au sens vrai et philosophique du mot [3].

Avec *Au Bonheur des Dames,* le public a l'illusion de connaître les dessous d'un grand magasin, ses nom-

1. Lettre à J.-K. Huysmans, 3 août 1877.
2. Lettre à Mme Charpentier, 21 août 1877.
3. Lettre à M. de Cyon, 9 février 1882.

breux comptoirs, ses caisses, ses escaliers; avec *La Joie de Vivre,* il voit passer de curieux tableaux pathologiques et assiste à un accouchement laborieux, ce qui le change de l'accouchement par trop facile de la grosse Adèle dans *Pot-Bouille*; avec *Germinal,* il a la surprise de descendre, sous la conduite du romancier, dans un puits de mine; avec *l'Œuvre* il fréquente chez des artistes; avec *la Terre,* chez des paysans dont le caractère le scandalise agréablement (« Je suis enchanté d'avoir lancé ce bouquin-là dans la mare aux grenouilles[1] », avoue l'auteur).

Avec le *Rêve,* autre surprise : réaction dans le bleu, dans la liturgie; avec la *Bête humaine,* nouvelles émotions : le lecteur accompagne Zola sur une locomotive qui est lancée « à l'avenir », sans conducteur, au milieu des ténèbres; avec *L'Argent*...

Mais l'énumération pourrait être ainsi continuée dans l'ordre chronologique jusqu'au vingtième volume des Rougon et jusqu'au 47e volume de l'œuvre complète d'Émile Zola; car l'habile écrivain s'efforça constamment de tenir son public en haleine. Il sut varier ses sujets et plaire aux masses tout en les rudoyant, tout en les moralisant, tout en se mesurant avec elles. Et lorsque, n'ayant pas réussi au théâtre, où « la lutte est si difficile », il se décida à publier « ses pièces sifflées » : *Thérèse Raquin, les Héritiers Rabourdin, le Bouton de Rose,* il déclara :

> Si l'on n'a pas du coup pris le public en masse, il faut renoncer à l'accoutumer, à le séduire tête par tête[2].

1. Lettre à J.-K. Huysmans, 21 août 1887.
2. Préface au *Théâtre* d'Émile Zola, 1er juin 1878.

Prendre en masse, telle est, en somme, le secret de son succès et l'originalité de son style. Mais il avait encore d'autres qualités : cette passion, ce souffle lyrique, cette persévérance dans l'effort qui lui donnaient légitimement le droit d'écrire, en réunissant les articles d'*Une Campagne* (1882), septième volume de son œuvre critique :

On a entendu ma voix parce que j'étais convaincu et que j'étais passionné. Dans notre effroyable charivari contemporain j'ai réussi à me faire écouter...

Après cela, que pouvait-il souhaiter, sinon de ne pas voir se disperser la foule qu'il avait su réunir au prix de tant de beaux efforts ? Ce fut effectivement sa grosse préoccupation. Il s'en ouvre plus tard à Goncourt « laissant apercevoir le désir passionné de greffer sur son talent, pour la complète réussite de sa carrière, l'éloquence d'un Lamartine, et de doubler s littérature de la publicité d'un homme politique[1] redoutait un peu les caprices, l'injustice de son pr l'hypocondrie aidant, il faisait même, six mois, la série d'écrire la lettre *J'Accuse*, cet aveu de tristess concerté.

Je n'attends point de justice, je sais qu'il fau disparaisse[2]. ées déjà

Moins volontaire que systématique, ne souffri aspira- pas parfois des conséquences de la méthode qu fes- s'était imposée ?

Ce lutteur, comme il aimait lui-même à se quali-

1. *Journal des Goncourt*, 26 juillet 1892. — Notes. Zola hypocondriaque.

2. Lettre à M. Henry Bérenger, 14 août 1897.

fier, ne jetait-il le gant que pour garder certaines facultés d'illusion sur ses propres forces ? Quoi qu'il en soit, du plébiscite dont il avait eu l'idée, en 1865, pour sa modeste rubrique des livres, jusqu'au retentissant pamphlet du 13 janvier 1898, toutes les manifestations par lesquelles son nom s'imposa paraissent être la conséquence de ce système qui lui donna, avec quelques mécomptes intimes, la confiance en soi nécessaire pour atteindre à la plénitude de son talent.

*
* *

Un dessin de Steinlen, paru dans le *Gil Blas*[1] peu de temps avant la publication de *Lourdes*, nous montre Émile Zola tel qu'il désirait vraisemblablement se présenter devant les foules et la postérité.

Il est vêtu d'un grand manteau pèlerine à carreaux dans reporter vieille-école, porte une jumelle en bandes Rlière et se trouve entraîné, dirait-on, par la plète d e théorie du pèlerinage national, femmes et stammerds, dont toute l'espérance s'est réfugiée dans ses sujetix; il tient un carnet à la main et prend des tout en lál semble même ne pas regarder ceux qui l'en- Et lorsqit et sè détache au premier plan de la foule est si ıyme et pressée à qui il tourne le dos. Un chasiffeau mou serré contre la poitrine, il est là, comme *B*dans ces dessins puérils où un général parade sur un fond de bataille mouvementée. Observateur audacieux mais dépourvu d'astuce, il prend des notes, ostensiblement.

Zola voyageait le carnet à la main. Ce n'était pas

1. *Gil Blas illustré*, 22 avril 1894.

là seulement une attitude, mais une condition nécessaire au mécanisme de sa pensée. Il ouvrait son carnet lorsqu'il éprouvait le besoin d'observer et consignait ses découvertes avec le souci honnête de ne rien omettre ; sa méthode était celle du journaliste qui note une date, un numéro, un horaire.

— Faites d'abord du reportage, disait-il aux jeunes écrivains qui venaient lui faire visite.

Et cela sans doute est un excellent conseil, à condition de rester dans le présent et de ne pas dater de 1859 l'information prise en 1880. Les reproches qui lui furent adressés à ce sujet n'étaient pas tous sans fondement[1].

A Lourdes, du moins, il n'avait plus à craindre semblables anachronismes, puisqu'il en avait fini avec la partie de son œuvre antérieure à 1870. Mais comment avait-il été amené à se poster devant la grotte de Bernadette ?

*
* *

Après avoir terminé, sur *Le Docteur Pascal*, la série des Rougon, Émile Zola fut quelque peu déconcerté. Qu'allait-il entreprendre ?

Or, Huysmans s'était depuis quelques années déjà séparé de lui et semblait vouloir renoncer à l'inspiration réaliste pour se consacrer à l'étude des manifestations les plus diverses du *surnaturel*[2].

Zola vit bien que le public suivait avec intérêt cette nouvelle orientation. Comme par hasard, au retour

1. Voir *Essais de Critique* (Les Rougon-Macquart), par T. Colani, 1895.
2. Notes. Zola et Huysmans.

d'une promenade de deux mois dans les Pyrénées, il s'arrête à Lourdes. Oh! il ne voulait y passer que quelques heures... Mais il vit là des choses si extraordinaires, que, tout de suite, son parti était pris; il représenterait ce qu'il avait vu « l'humanité souffrante que la science ne satisfait point et qui se réfugie dans la foi du surnaturel ».

Dans le monde catholique, cette attitude fit naître de grandes espérances — « Vous trouverez dans mon livre maintes choses qui vous feront plaisir, » avait écrit mystérieusement Zola à Henri Lasserre, l'historien de Lourdes. N'allait-on pas pouvoir enregistrer une conversion plus retentissante que toutes les autres? L'illusion dura peu, mais Zola obtint tous les renseignements qu'il souhaitait sur le pèlerinage national et son livre était lancé.

Il ne restait plus à l'auteur qu'à s'étonner ingénument de l'indignation qu'il soulevait et à se déclarer confondu de voir la Congrégation de l'Index condamner son roman.

Il poussait à l'extrême cette attitude en proclamant son intention d'aller à Rome pour en appeler au Pape de cette condamnation. Toutefois, sur le point de partir, le voici hésitant, il va trouver Edmond de Goncourt et lui demande une lettre de recommandation pour son cousin de Behaine attaché à l'ambassade.

« Doit-il faire ou non sa demande d'audience au Pape. Comme ancien libéral, le cérémonial l'embête, constate Goncourt. Il désire au fond être refusé, mais se trouve engagé vis-à-vis de lui-même par l'annonce qu'il en a faite [1]. »

1. *Journal des Goncourt*, 24 octobre 1894.

C'est pourquoi, finalement, il se décide. Mais là, il jouait forte partie. Il fut véritablement berné par les prélats du Saint-Siège, par les personnages politiques, par les journalistes italiens.

Un exemple. Mme Zola était amicalement reçue par la reine d'Italie. Un ecclésiastique, l'ayant appris, conseilla à Zola de faire intervenir le Quirinal afin d'obtenir une audience de Léon XIII.

Discrètement certes, ajouta l'aimable romain, mais, après tout, le Quirinal n'est pas si mal avec nous que nous ne prenions favorablement son intervention.

Le Quirinal fut donc pressenti. Après quoi un autre prélat put s'écrier :

Mais vous avez tout gâté ! Quelle idée avez-vous eue de faire intervenir le Quirinal ! Vous ignorez donc quels sont ses rapports avec le Vatican ? Il n'y a plus rien à faire maintenant !

Zola se consola de sa déconvenue en affirmant, dans le *Temps*[1], qu'après tout, cette formalité n'était pas indispensable :

Avec de la patience, de l'adresse et des pourboires appropriés on se renseigne toujours et partout. Je sais fort bien comme le Pape vit, comment il se lève et comment il se couche, comment il agit, tout cela sans l'avoir vu. *Enfin je tiens mon Pape* et mon livre ne souffrira pas de l'audience qui n'a pas eu lieu.

*
* *

Donc, sa façon de se renseigner ou de se faire ren-

1. 17 décembre 1894.

seigner n'avait pas changé depuis le moment où l'un de ses amis l'avait montré habile à tirer de ceux qui l'entourent la *notion* des choses qu'il ignore.

Cette *notion*, il la reproduisait souvent telle quelle dans ses livres, car les renseignements qu'il recevait lui étaient surtout agréables lorsqu'ils se trouvaient être « dans le sens où il les désirait ».

Le Dr Cabanès, voulant rendre hommage à sa bonne foi, n'a pu que constater : « Il n'a jamais trompé personne sans être sa propre dupe [1]. »

« En effet, il n'était pas assez savant pour être sceptique », observe M. Henri Massis [2]. Cela explique comment il fut amené à se retrancher (c'est sa propre expression) derrière Letourneau, Darwin et Claude Bernard [3]. Et nous avons vu, dans la superbe thèse du Dr Henri Martineau, que son souci de paraître savant nuit plus qu'il n'ajoute à son exactitude [4].

C'est ainsi que la combustion spontanée d'Antoine Macquart, le vieil ivrogne qui brûle à côté de sa pipe et dont il ne reste à peine qu'un petit tas de cendres fines, est, d'après M. Martineau (page 167) un stratagème discrédité. Au cours du procès de la comtesse de Goerlitz, en 1850, des expériences scientifiques démontrèrent que le corps humain contenant 75 à 80 pour 100 d'eau ne pouvait ni s'enflammer spontanément, ni brûler sans combustible. La réfutation scientifique de M. Martineau s'appuie sur les constatations faites par les experts au cours de ce procès et

1. *Chronique Médicale*, 15 novembre 1895.
2. *Comment Émile Zola composait ses romans*, 1906.
3. Notes. Zola et Claude Bernard.
4. *Le roman scientifique d'Émile Zola*, 1907.

développées dans les *Annales d'hygiène publique et de médecine légale* [1].

Le Dr Martineau ajoute que « le *Dr Pascal* n'ayant été publié qu'en 1893, un romancier documenté n'aurait pas dû faire état du phénomène de la combustion spontanée ».

Nous croyons, pour notre part, que Zola avait été frappé surtout par le pittoresque d'une aventure qui se trouve dans *l'École des ivrognes* de Deslandes et Didier, tableau populaire, joué sur le théâtre des Variétés le 3 octobre 1834, publié dans le tome IV du *Magasin théâtral* et où l'un des personnages, Ribaud, « devenu combustible par les liqueurs fortes dont il est plein, en allumant sa pipe prend feu comme une barrique d'eau-de-vie ».

Physiologiquement, ce phénomène est impossible ainsi que l'a démontré le Dr Martineau. Il est certain que Zola n'a pas trouvé un trait aussi chimérique dans un livre de science. N'avait-il pas connu plutôt l'*École des ivrognes* [2] où l'on peut encore relever beaucoup de traits utilisés et dans l'*Assommoir* roman et dans l'*Assommoir* pièce, notamment pour la chute de Coupeau.

La femme du couvreur Michel s'écrie, dans l'*École des ivrognes :*

Quand on m'a rapporté le mien qui venait de tomber d'un deuxième et qui était tout éclopé qu'on croyait qu'il aurait toute sa vie les jambes en écharpe, quel coup pour une épouse ! Avec ça qu'il m'a brisé sa montre d'argent en mille miettes.

1. 1850, 1re série, tome XLIV, et 1851, tome XLV, p. 191 et 363.

2. Henri Massis ne cite pas l'*École des Ivrognes* dans *Comment Zola composait ses romans.*

Or, Coupeau est couvreur et tombe d'un toit, comme le Michel de *l'École des ivrognes*.

Et *l'École des ivrognes,* après avoir servi pour le roman, aurait servi pour la pièce où Virginie — « le traître » de *l'Assommoir* fait boire Coupeau, comme le traître Ribaud fait boire Michel le Couvreur, lequel traverse le théâtre à cloche-pied, pour donner à croire qu'il n'est pas gris, jeu de scène qu'exécutera plus tard à l'Ambigu le personnage de *Mes Bottes*.

De même, dans *Thérèse Raquin,* l'action ne rappelle-t-elle pas certain roman de Charles Barbara (*l'Assassinat du Pont-Rouge*), publié en 1859. C'est le même adultère, la même noyade du mari, la même tragédie du remords.

D'autre part, Zola avait beaucoup lu Eugène Suë, mais il en parlait rarement : par contre, il citait beaucoup Balzac qu'il connaissait très mal.

La Gourmandise, des *Sept péchés capitaux,* lui a servi pour *le Ventre de Paris* et l'on voit, dans les notes manuscrites citées par Henri Massis, que Madame Barbançon de *l'Orgueil* a été utilisée pour le personnage de Mme Boche.

Si l'on voulait pousser les recherches dans ce sens, il ne saurait être question, bien entendu, d'accuser Zola de plagiat, mais seulement d'étudier le travail intellectuel d'appropriation habituel aux plus grands écrivains. Cette faculté, remarquons-le, était chez lui moins développée que chez d'autres maîtres, chez un Hugo par exemple. Ce qui dominait chez Zola, c'était une volonté opiniâtre servie par un esprit rebelle aux pensées abstraites et aux recherches scientifiques. Même dans la critique et l'examen des documents il n'avait qu'un but : faire la preuve de la

supériorité de son système. Ceci combiné avec le désir d'étonner son temps. Il est à noter aussi que la mise en œuvre d'un roman, d'une campagne provoquait tout de suite chez lui les sentiments correspondants qui lui permettaient de porter exclusivement son effort sur l'œuvre entreprise. Rien n'existait plus en dehors. Tout s'y rapportait.

On l'a bien vu en 1898, lorsqu'il se consacra crânement au triomphe d'une certaine vérité...

*
* *

C'était la fin de sa vie littéraire. Émile Zola avait été un moment tiraillé entre ses intérêts bourgeois et son souci d'être à la tête de ce qu'il appelait « le mouvement du progrès ». Le socialisme l'ayant emporté, il se voua au socialisme, retrouvant après un long détour ses amours de jeunesse, les indignations qu'il éprouvait lorsque la société lui apparaissait « comme une mauvaise plante étouffant les plus nobles cœurs [1] ». « Voici quarante ans que je dissèque, il faut bien permettre à mes vieux jours de rêver un peu », disait-il à Mirbeau en le remerciant d'un article sur *Fécondité,* qui, selon lui, était le roman « d'une humanité élargie pour les besognes de demain ».

Certes, il y avait toujours eu chez Zola un pôle bourgeois et un pôle socialiste, voire révolutionnaire. Mais, entre ces deux extrêmes, son caractère avait oscillé une vingtaine d'années. Pourtant, après la naissance de ses deux enfants [2] et, surtout, après la

1. Lettre à Baille, 4 juillet 1860.
2. Notes. Les enfants d'Émile Zola.

période d'action directe de l'Affaire, il sembla se fixer définitivement ; il est à présumer que, suivant l'exemple de M. Anatole France, il n'aurait pas tardé à s'inscrire au Parti socialiste unifié.

Jean Jaurès, qui lui fit visite à Londres pendant l'exil à quoi il s'était résigné pour échapper à la peine d'emprisonnement que les juges lui avaient infligée, nous a laissé, à ce sujet, un curieux témoignage, au cours d'une conférence faite, en 1914, à Toulouse.

« Il (Zola) vivait sous un pseudonyme (M. Pascal), dans un incognito que tous les Anglais avaient percé, mais qu'ils respectaient pleinement avec ce sens admirable de discrétion qui est l'honneur de l'hospitalité anglaise.

« Il était aux environs de Londres, et lorsque je fus le visiter, je le trouvai dans sa chambre d'hôtel ; et là, j'ai recueilli de lui des mots où tient tout entier le romancier de la veille et le romancier du lendemain, le Zola qui décrivit la veille et le Zola qui rêvait pour le lendemain. Il soulevait le rideau de la fenêtre et il regardait en face les petits cottages d'employés anglais et là il me dit :

« L'employé part tous les matins à une heure déter-
« minée ; il rentre tous les soirs à une heure déterminée,
« je voudrais bien savoir ce qui se passe chez lui dans l'in-
« tervalle. »

« C'était tout le Zola de l'ancienne période.

« Puis il me montra son travail commencé et me dit :

« Je crois que la crise où je passe et dont je souffre aura
« pour effet de renouveler les esprits et de les appliquer

« plus sûrement à la recherche du juste et du vrai. Je « sens monter des étoiles nouvelles[1]. »

Ce langage mystique nous laisse deviner qu'il allait continuer dorénavant à écrire, tout vibrant d'une certitude dernière; il venait de se découvrir la haute mission de renouveler les esprits, de présenter aux foules un idéal non usagé, de modernes Évangiles. A l'obscure clarté qui tombe des étoiles nouvelles il écrivit *Fécondité, Travail, Vérité*. Il allait écrire *Justice* lorsque la mort le surprit.

Il proclamait que « dans la décadence irrémédiable de la société actuelle », et dans les tristesses du temps présent, il discernait clairement les présages d'un radieux avenir.

Par leur ton de prêche laïque, par la ferveur touchante du verbe, ces œuvres reflètent à tel point la confiance en soi de leur auteur qu'elles sont bien dignes du fameux éloge de M. Léon Daudet, empruntant, lui aussi, pour parler de *Fécondité*, le langage des lutteurs qui jettent le gant :

— Vous tombez le grand Russe[2].

Nulle parole ne pouvait alors être plus agréable à Zola. Les gros tirages de *Résurrection*, Tolstoï traduit dans toutes les langues et partout passionnément commenté, cela ne contribua pas peu à transformer en apôtre des temps nouveaux le faux pessimiste des Rougon-Macquart.

Il perdit tout talent, constate Émile Faguet, et peut-être

1. L'*Escholier de Toulouse*, 10 avril 1914 (texte d'une conférence faite par Jean Jaurès à Toulouse).
2. Lettre de M. Léon Daudet à Émile Zola, 17 décembre 1899.

sa fin prématurée, encore qu'elle nous ait douloureusement chagrinés, lui rendit-elle service [1].

En effet, l'écrivain réaliste avait reporté sa foi, ses facultés d'enthousiasme sur les anticipations socialistes et humanitaires. Il ne devait plus se complaire désormais qu'en des visions d'une « organisation meilleure où les hommes vivront dans une solidarité étroite et parfaite ».

A cette évolution, il acquit une clientèle de partisans plutôt que de nouveaux admirateurs littéraires; il devint le grand homme des groupes d'études sociales, des Universités populaires et son nom s'inscrivit sur le calendrier des saints de la nouvelle Église.

Par contre, beaucoup de ses fidèles d'autrefois, ne reconnaissant plus l'âpre voix qui, par tant d'accents lyriques ou passionnés, avait enchanté leur jeunesse, ressentaient la mélancolique impression de ne plus trouver en lui qu'une force désormais appauvrie et qui s'exténuait à vouloir donner les apparences de la santé.

1. *Zola,* par Faguet, 1902.

GUY DE MAUPASSANT

ROMANCIER DE SOI-MÊME

reçois une lettre de Zola qui n'est plus
Vendredi à cause de la 1ère du Palais Royal
demande de remettre le dîner à un autre

vu immédiatement Flaubert qui propos
di prochain J'ai écrit tout de suite à
ount & à Charpentier pour les prévenir.
me, à moins d'empêchement absolu de
d'eux, auquel cas je vous préviendrais, a
di 7 heures chez Trap.

à vous

Guy de Mt

GUY DE MAUPASSANT
ROMANCIER DE SOI-MÊME

Un homme qui s'est institué artiste n'a pas le droit de vivre comme les autres (G. Flaubert).

Je suis un paysan et un vagabond fait pour les côtes et pour les bois, et non pour les rues (G. de Maupassant).

(*Lettre inédite à la princesse Mathilde.*)

— ...Il venait parfois dans ce café. Il s'asseyait là, à droite, et posait son chapeau melon sur la banquette, la coiffe en dehors. Chacun, en passant, pouvait constater que cette coiffe était ornée d'une couronne à huit fleurons ; M. de Maupassant tenait beaucoup, quoi qu'on en ait dit, à son titre de marquis. D'ailleurs, vous savez que si, dans le *Guide de Caudebec,* réédité en novembre 1888, le nom du commandeur Raoul de Maupassant figurait en tête de liste, parmi les derniers templiers de la commanderie de Caudebec-en-Caux, l'auteur de *Bel-Ami* n'était pas étranger à cette insertion...

— D'aucuns m'ont même dit que ce Maupassant templier n'était pas plus de la famille du romancier que le Nau de Maupassant, vieil habitué de la Maison dorée vers la fin du second Empire...

— C'est bien possible, reprit notre interlocuteur ; n'empêche que le gaillard que j'ai vu ici avait de la

race. Son front bas était singulièrement lumineux. Le nez droit et fort disait l'esprit juste, énergique. L'encolure était puissante. Mais il était mieux assis que debout. Dès qu'il marchait, il avait l'allure cambrée d'un maréchal des logis rengagé. Sous la jaquette, il était demeuré très gentilhomme campagnard... Et, tenez, un soir, vers la fin de 1890, à cette même place, j'ai pu l'observer assez longuement. Il tirait de temps en temps son binocle pour surveiller l'entrée du café. Son regard, dur au repos, devenait alors rêveur et ne manquait pas de charme. Maupassant attendait visiblement quelqu'un. Soudain, il se leva, très empressé. Je pus apercevoir la personne au passage. C'était une blonde au teint vif et aux yeux clairs. Elle ressemblait à cet aimable écrivain qui, dans les revues mondaines, signa Pierre Guérande ou Hermine. La voix un peu traînante de M. de Maupassant me parvenait assez bien. Machinalement, au lieu de terminer une lettre que j'avais devant moi, je me mis à noter, comme un *reporter*, ce que contait le romancier à son amie.

Il semblait s'excuser : « Je ne suis pas libre ce soir, disait-il. Renvoyons ce rendez-vous à demain... Vous savez bien qu'à Paris je ne dîne jamais chez moi... Ah ! ce n'est pas que ça m'amuse de fréquenter toute cette noblesse... Rassurez-vous : je n'en dirai pas de mal... Si je ne dîne pas avec vous, je ne veux pourtant pas vous faire de peine... Vous, vous croyez encore aux gens du monde, aux raouts balzaciens et aux salons du faubourg Saint-Germain... Moi, il m'était autrement agréable, jadis, de remonter la Seine en canot de Triel à Sartrouville que de perdre mon temps avec les princesses russes... Mais, je

n'écris que pour gagner de l'argent... Je dois soigner cette clientèle, la seule qui soit utile pour bien lancer un roman... Ainsi, ce soir, je dîne encore chez une Altesse... Il faut reconnaître toutefois que la figuration princière que je rencontre dans cette maison ne manque pas d'intérêt... Tout le Gotha, chère Amie !... Le prince de Galles y est venu l'hiver dernier... Le moindre thé y sert de prétexte à de grandes manifestations mondaines... Je n'en manque pas un... C'est là que j'ai rencontré le duc de Chartres, le roi de R..., la comtesse P... »

Le vieux libraire parisien qui nous rapportait ces propos, notés autrefois par lui au Café de la Régence, ne manquait pas d'ajouter :

— M. de Maupassant devint alors si volubile pour énumérer toutes ces nobles personnes que je dus renoncer à mes petites indiscrétions. Je me contentai donc de regarder de tous mes yeux, et jusqu'au moment où il s'éloigna avec « Hermine », le grand écrivain dont les journaux entretenaient alors la légende. Eh bien ! par son attitude à la fois fatiguée et trépidante, par la contradiction qui se manifestait, d'une minute à l'autre, dans ses paroles, par tout ce que sa personne dégageait d'artificiel, j'eus l'impression que, comme tant d'autres romanciers, M. de Maupassant avait négligé d'écrire le plus complet, le plus touchant peut-être de tous ses romans : celui qu'il aurait composé en racontant sa propre histoire.

*
* *

Maupassant raconté par lui-même : quel beau sujet de roman pour cet écrivain qui se servait de tout ce

qu'il entendait, faisait copie et argent de tout avec la belle désinvolture du génie. Car, si l'on considère le génie comme une faculté abstraite et en dehors des individus, il a eu du génie comme personne, ce romancier inconscient de son œuvre, tout de spontanéité dans le travail de création et pour qui le métier littéraire était fonction même de sa nature.

Les documents ne lui auraient certes pas manqué pour composer cette sombre histoire d'un homme qui cherchait quelquefois bien loin, chez les autres, des sujets, qu'avec plus de conscience de son génie, il aurait trouvé chez lui, à domicile.

Son nom : un nom qui, étymologiquement, pourrait peut-être bien signifier *mauvais passant, passant redouté* ou *mauvais passage*. Des origines nobiliaires assez confuses et dans l'histoire desquelles deux personnages au moins meurent de mort violente.

Un écrivain régionaliste, M. Georges Dubosc [1], parlant des ancêtres de Maupassant, nous les montre au XVIIe siècle préoccupés de « gentilhommerie [2] ». Ce sont alors des gens sans particule, « de mœurs probes et d'heureuse aisance ». On y trouve d'honorables apothicaires, d'esprit et de goût casaniers. C'est seulement en 1669 qu'un certain Claude Maupassant se révèle de tempérament plus aventureux. Officier de cavalerie, il se fait remarquer, au siège de Candie, et meurt Claude *de* Maupassant en 1700. Ce fut probablement le premier anobli de la famille. Cet anoblissement aurait été conquis par lui en Lorraine

1. Notes. M. Georges Dubosc, etc.
2. *La Normandie*, n° 7, juillet 1905.

allemande[1]. Mais, Claude de Maupassant doit-il être classé, avec certitude, parmi les ancêtres de Guy de Maupassant ? Un héraldiste pourrait, affirme-t-on, relever d'essentielles différences de blason qui permettraient tous les doutes. Tantôt les armoiries sont : « D'azur ondé d'argent au chef de gueules, à la main de carnation issant d'un nuage d'argent, tenant une ancre d'or brochant sur tout l'écu, le bras accosté de deux étoiles d'or. » Tantôt elles sont : « D'azur à la fasce d'argent, chargée d'une main, de gueule, couchant, formant le poing, accompagnée de deux étoiles du même ; la dite fasce accompagnée, en chef, de sept annelets d'argent, 3 et 4 ; en pointe d'une ancre d'argent. »

Ici, les annelets sont mal ordonnés ; là, des lambrequins viennent s'ajouter. Bref, bien des motifs de savante discussion pour les fervents de l'art héraldique.

Un autre Maupassant, Claude-Georges, lieutenant-général, meurt tragiquement, en 1742. Porteur de l'argent de sa compagnie, il est tué d'un coup de pistolet, sans que l'assassin puisse être découvert.

Un César de Maupassant, député de la Sénéchaussée de Nantes aux États généraux, est également tué au cours du massacre de Machecoul, en 1793.

A la date de 1785, vit à Paris, où il exerce les fonctions de payeur de rentes, M. Maupassant de Valmont, domicilié 7, rue Portefoin, au Marais. Notons que Valmont est aussi le nom d'une commune située à quatre lieues de Fécamp. En souvenir

1. *L'Armorial général* de Riestap donne comme allemand le blason Maupassant.

de cet aïeul ou de cette commune, le romancier signa ses pages de jeunesse du pseudonyme Guy de Valmont.

C'est seulement au XIXe siècle que nous trouvons des Maupassant dans le pays de Bray, puis à Rouen et à La Neuville-Champ-d'Oisel.

On sait enfin que M. Gustave de Maupassant devait épouser, à Rouen, le 9 novembre 1846, Mlle Laure Le Poittevin, de Fécamp[1], et différents biographes tiennent pour certain que c'est à Fécamp, rue Sous-le-Bois, que naquit l'auteur d'*Une Vie*.

Ici, pourrait commencer l'affabulation romanesque du récit. Premier mystère : autour de la naissance.

L'acte établi sous le numéro 30 à la mairie de Tourville-sur-Arques, le cinquième jour du mois d'août, l'an mil huit cent cinquante, nous dit que Henri-René-Albert-Guy est né au domicile de ses parents, au château de Miromesnil.

Ce château de Miromesnil, que M. Gustave de Maupassant occupait en location chaque année pendant la saison d'été, fait évidemment mieux comme indication, sur un acte officiel, que la petite rue Sous-le-Bois, à Fécamp.

Faut-il admettre que les parents aient fait transporter, au moment opportun, le nouveau-né dans un domaine dont le nom pouvait flatter davantage leur souci de « gentilhommerie » ?

C'est d'autant moins invraisemblable que, dans le même temps, on trouve Mme Laure de Maupassant résidant à Fécamp d'où elle revient pour la céré-

1. « En voilà encore un de perdu pour moi, écrivait Flaubert, et doublement, puisqu'il se marie d'abord et ensuite va vivre ailleurs. »

monie d'ondoiement qui a lieu, dix-huit jours plus tard, dans la chapelle du château. Les partisans de Fécamp ont, sur ce point d'irréfutables documents, de même, il faut bien le reconnaître, que les partisans de Miromesnil pour la thèse contraire. Nous sommes en Normandie. Il est vrai que plus tard, à Paris, le mystère augmente lorsque l'acte de décès, dressé à la mairie du XVIe arrondissement, nous dira que Guy de Maupassant est né à Sotteville, près Yvetot, commune située à plusieurs kilomètres de Fécamp et du château de Miromesnil.

Quoi qu'il en soit, et en supposant même que M. et Mme de Maupassant furent d'accord un instant pour situer la naissance de leur fils dans le cadre le plus flatteur pour leur amour-propre, cet accord ne devait pas subsister longtemps. Des divergences de caractère se précisèrent bientôt entre les époux. Déjà le voyage de noces en Italie n'avait guère laissé d'illusions au jeune couple. Une séparation amiable intervint.

D'attentifs amis de Mme Laure de Maupassant ont avancé que les chagrins provoqués, tant par cette séparation que par les incidents qui la précédèrent, ne sont pas étrangers aux troubles cardiaques dont souffrit la mère de Guy.

Cependant, ces mêmes amis bien intentionnés signalent, chez Mme Laure de Maupassant, des appréhensions de folie, des hallucinations de la vue et différents phénomènes névropathiques qui, par la suite, se reproduisirent, aggravés, lorsqu'elle tenta de s'empoisonner ou lorsqu'il fallut lui couper les cheveux afin d'éviter qu'elle ne s'étranglât.

Pour qui croirait à la rigueur absolue des lois de

l'hérédité, pour le gynécologue qui saurait trouver, par de savantes jongleries de dates, les rapprochements nécessaires, d'ingénieuses hypothèses seraient à établir. Elles expliqueraient pour quelles causes profondes les nouvelles de Guy de Maupassant sont toutes pleines d'enfants substitués, d'enfants abandonnés, d'enfants qui se demandent si leur père est bien leur père et d'enfants qui trouvent leur père là où ils ne croient pas le rencontrer. Elles montreraient ce que les troubles cérébraux d'Hervé de Maupassant ont de commun avec ceux de Guy. On découvrirait peut-être du même coup l'origine, chez celui-ci, de cette *encéphalite interstitielle*[1] dont certains signes caractéristiques (hallucinations auditives, hallucinations visuelles, etc.) apparaîtraient aussi bien dans l'œuvre du romancier que dans les manifestations variées de ses « psychoses » héréditaires. Et l'on ne s'étonnerait plus de rencontrer si souvent le mot folie, avec ses dérivés, à toutes les pages d'une œuvre d'apparente belle santé, mais, au vrai, fort fiévreusement conçue.

« Hérédité et intoxication » suggère, de son côté, le Dr Maurice de Fleury dont le témoignage est d'un singulier intérêt documentaire lorsqu'il rapporte[2] un des propos que lui tint Maupassant après la publication de *Pierre et Jean,* ce récit si pathétique et si simple :

Ce livre que vous trouverez sage et qui, je crois aussi,

1. Dr Gilbert-Ballet. *Psychoses et affections nerveuses.* Paris, 1897.

2. Dr Maurice de Fleury, *Introduction à la médecine de l'esprit.* Paris, 1897.

donne la note juste, je n'en ai pas écrit une ligne sans m'enivrer avec de l'éther ; j'ai trouvé dans cette drogue une lucidité supérieure, mais ça m'a fait beaucoup de mal.

Les voluptés de la vie ordinaire lui échappaient donc à tel point qu'il était amené à la décevante recherche des paradis artificiels ; et, le dégoût des joies accoutumées l'entrainait même[1] jusqu'aux jeux d'exception qu'enseigne *La philosophie dans le boudoir*.

Voici pour l'intoxication. Pour l'hérédité, on se rappelle qu'en 1903, un médecin ayant étudié ce sujet dans une thèse, Mme Laure de Maupassant refusa d'autoriser la publication de ce travail[2].

*
* *

Années d'enfance, jalousement surveillées par Mme Laure de Maupassant, mère aussi fanatique que la Jeanne d'*Une Vie* ; années d'apprentissage, rigoureusement disciplinées par Gustave Flaubert, père intellectuel (la paternité intellectuelle vaut bien l'autre, disait Flaubert) et voici la guerre de 1870, l'invasion prussienne, tout le cortège de douleurs, de misères qui devait laisser au jeune homme « cette impression d'horreur durable qui caractérise certains de nos cauchemars ».

Au début, il est tout enthousiasme ; pour lui « l'issue de la guerre ne fait pas de doute, les Allemands sont perdus, ils le sentent très bien du reste

1. Voir dans les *Souvenirs de François* le récit du *Crime de Montmartre* (p. 198 et 199).

2. Notes. Maupassant et les médecins.

et leur seul espoir est d'enlever Paris d'un coup de main, mais nous sommes prêts à les recevoir » (lettre à sa mère).

Les masses pillardes de l'envahisseur viennent bientôt faucher ces orgueils faciles.

Je me suis sauvé avec notre armée en déroute, écrit-il alors à sa mère. J'ai passé de l'avant-garde à l'arrière-garde pour porter un ordre de l'intendant au général. J'ai fait quinze lieues à pied. Après avoir marché et couru toute la nuit précédente pour des ordres, j'ai couché sur la pierre dans une cave glaciale; sans mes bonnes jambes j'étais pris.

Ceci nous rappelle les premières lignes de l'admirable *Boule-de-Suif* : « Pendant plusieurs jours de suite, les lambeaux d'armée en déroute avaient traversé la ville. »

Ces souvenirs poursuivront longtemps Maupassant ; longtemps une cruelle hallucination fera retentir à ses oreilles le pas cadencé de l'ennemi. Cette hantise frémit dans nombre de ses nouvelles ; l'idée de la revanche l'obsédera ; elle le fera mépriser Zola rêvant de réconciliation et de fraternité universelle ; c'est elle qui, en janvier 1892, après la tentative de suicide, à Cannes, l'agitera fébrilement et lui fera dire à François Tassart :

François, vous êtes prêt ? Nous partons, la guerre est déclarée... Il a toujours été convenu entre nous que, pour la revanche, nous marcherions ensemble. Vous savez bien qu'il nous la faut à tout prix et nous l'aurons [1].

1. Plus lucide, il s'était élevé contre ceux qu'il appelait : « les braillards de la revanche ». Il disait alors à François : « Nous ne

L'année terrible n'avait pas frappé que l'esprit de ce soldat de la défaite. La fortune des siens s'était dispersée. Il doit alors solliciter, au ministère de la Marine, un poste qui lui permît d'alléger les charges familiales. Surnuméraire aux appointements de 1500 francs, il connaît, durant des années, les mornes joies du rond-de-cuir appliqué au dénombrement méthodique des « Toiles à voiles et filins » ou des « Imprimés du service intérieur ». La recommandation de Flaubert le fait passer à l'Instruction publique. Ses camarades de ministère gardent de lui le souvenir d'un homme « correct, déférent, discret et timoré[1] ».

Timoré — ou bien plutôt prudent, — il l'était assez pour n'abandonner son poste qu'après avoir conquis l'indépendance matérielle que lui valut le triomphe de *Boule-de-Suif*.

C'est chez Maupassant, rue Clauzel, que les cinq jeunes du Groupe de Médan se lurent pour la première fois les pages qui devaient composer le recueil[2]. On avait commencé par tirer au sort, dans un chapeau, la place des nouvelles dans le volume, celle de Zola devant être la première. La lecture suivit cette petite cérémonie. Maupassant lut le dernier.

l'aurons jamais de cette façon ; il faudrait, au contraire, se bien préparer sans le laisser voir et leur tomber dessus au moment opportun » (*Souvenirs de François*, p. 93).

1. Il écrit vers cette époque à Flaubert : « Je vois ici des choses qui sont farces, farces ; et d'autres qui sont tristes, tristes. En somme, tout le monde est bête, ici comme ailleurs. » Cf. Maupassant fonctionnaire, par de Monzie (*Aux confins de la politique*, 1913).

2. Rappelons que Maupassant, Hennique et Huysmans s'étaient rencontrés à la *République des Lettres* de Mendès. Et c'est chez Zola qu'ils avaient fait connaissance de Céard et de Paul Alexis.

Quand il eut terminé *Boule-de-Suif,* d'un élan spontané, avec une émotion dont ils gardèrent la mémoire, enthousiasmés par cette révélation, tous se levèrent et le saluèrent en maître [1].

Aussi bien, suivant le témoignage de M. Henry Céard, « Maupassant ne s'était point fait exceptionnellement remarquer, ni au journal *l'Ordre* (dirigé par Dugué de la Fauconnerie), ni au *Journal officiel* où il rédigeait de temps en temps quelques comptes rendus de livres ».

« L'idée ne nous venait pas qu'il pût avoir un jour du talent », déclara Zola, le jour des obsèques. Même aveu chez Jules Lemaître. Le critique de la *Revue bleue* se reprocha même, au cours d'une conférence, d'avoir « connu Maupassant pendant plusieurs années sans avoir l'idée de lire une ligne de lui ».

Et Alphonse Daudet écrivait : « Si ce gars normand à la forte encolure, au teint fleuri de gros cidre, m'eût consulté, comme tant d'autres, sur le bien de sa vocation, je lui aurais répondu sans hésiter : n'écrivez pas [2]. »

Revenant au Maupassant personnage de roman, il faudrait bien tenter ici d'esquisser un peu son caractère, ses façons d'être.

Contradictions des témoignages ! Paul Alexis le voit « hardi, exubérant » ; Zola le montre « muet, réservé » ; « beaucoup de politesse, aucune expansion », dit M. Pol Neveux : « gai, bon garçon, con-

1. Henry Céard, *Événement,* 10 juillet 1893. Notes. La vraie *Boule de suif.*

2. Guy de Maupassant (*Bibliothèque des écoles.* Henri Gautier, édit.).

teur d'histoires cocasses », affirme J.-K. Huysmans [1].

« Jamais Maupassant ne travaillait devant le monde », nous dit un jour Amédée Boyer ; « il n'était nullement gêné par la présence d'une ou de plusieurs personnes dans son cabinet », écrit M. de Porto-Riche.

Il n'y aurait donc lieu de retenir, comme trait de caractère se rapportant aux réunions de la rue Clauzel, que l'anecdote suivante sur laquelle tous les témoignages concordent. Mais, au fait, est-ce bien un trait de caractère ?...

Le 17 de la rue Clauzel était une maison habitée en grande partie par des filles. Il n'y avait guère que Maupassant comme locataire d'apparence sérieuse.

Lorsque, le vendredi très régulièrement, les cinq camarades se trouvaient dans le petit appartement, il arriva plusieurs fois que Maupassant, à la fin de la soirée, faisait entrer chez lui quelques-unes de ses voisines, retour de leur travail.

Maupassant se plaisait alors à provoquer chez lui certain état qui, même pour l'adulte le mieux constitué, ne peut se répéter à volonté et au sujet de quoi un maître du XVIe siècle se plaignait de ne disposer que d'une « capacité rare et incertaine ». — Maupassant ne connaissait ni cette rareté, ni cette incertitude. Malheureusement il ne les connut jamais [2]. D'où son mépris pour les défaillances de son ami. M. E... :

« Il a quarante ans, il est fort comme un abatteur

1. Notes. Maupassant et Huysmans.

2. Dans une conversation particulière, le Dr Gilbert-Ballet émit l'avis que cette anormale faculté constitue un des symptômes les plus probants de paralysie générale progressive (Voir notes).

de bœufs de la Villette, eh bien ! dernièrement, auprès de Mme X..., il n'a pas été brillant du tout[1]. »

N'était-il pas encore capable des mêmes prouesses, lorsque, en 1891, à Champel-les-Bains, près Genève, « il allait de nuit frapper aux portes des dames[2] ».

On s'est parfois demandé pourquoi, parmi les écrivains naturalistes, Maupassant est le seul que lisent encore les femmes. Elles détestent le naturalisme dans son ensemble, elles le jugent cynique et sans raffinement ; le chaste Zola lui-même ne trouve pas grâce devant elles ; Maupassant qui, pourtant, parle de l'amour avec ce beau mépris masculin qui est un peu celui du paysan, Maupassant attire et retient les femmes en dépit de sa philosophie morose.

C'est que, inconsciemment sans doute, les femmes sont conquises par ce qu'il y a en lui de mystère, de violence sensuelle et de force.

Dans son existence, comme dans ses nouvelles, n'est-il pas question d'enfants que « des considérations de délicatesse empêchent de nommer[3] ? » Et de retentissantes liaisons secrètes et de discrètes intrigues publiques ne viennent-elles pas encore augmenter le prestige du mâle exceptionnel qui, au milieu de tant d'aventures, trouvait le temps d'écrire six romans, deux cent quinze nouvelles, des articles et des pièces de théâtre[4] ! Un tel rayonnement dans le travail de création ne devait pas manquer de subjuguer le public

1. *Souvenirs de François* (2 juin 1886).

2. Lettre de M. Cougnard au baron Lumbroso (3 octobre 1903).

3. Lettre du Dr Balestre au baron Lumbroso (Cf. A. Lumbroso, *Souvenirs sur Maupassant*, p. 122).

4. Notes. La première pièce de Maupassant.

féminin, toujours sensible aux prouesses du bel athlète qui sait faire naître, autour de lui, les désirs, les regrets, les espoirs.

*
* *

« Un homme qui s'est institué artiste n'a pas le droit de vivre comme les autres », lui avait enseigné Gustave Flaubert [1].

Ce conseil, sous la plume du maître de Croisset, devait sans doute justifier la claustration volontaire dans le cabinet de travail. Aussi bien, pour un jeune homme que tourmente l'inquiétude de sa destinée, peut-il s'interpréter comme un principe de dispersion. C'est dans ce sens, qu'après le succès de *Boule-de-Suif,* Maupassant « démarra » avec la même violence que la critique avait « démarré » pour le lancement des *Soirées de Médan* [2]. Ce furent quelques années de production méthodique, une progression continue dans le talent, la fortune et les bonnes fortunes. Il ne lui déplut point d'entretenir, en lui et autour de lui, cette fièvre de travail et cette excitation facile qui, pensait-il, « le préparait comme il faut pour comprendre, pénétrer, exprimer la vie, notre vie si tourmentée et si courte ».

Sans cesser d'observer, avec une misanthropie aiguë, les choses « farces et tristes », sans rien perdre de son style ferme et plein, il se prodigue alors et publie jusqu'à trois volumes par an. Tout de fierté et d'indépendance dans sa vie d'homme de lettres,

1. *Correspondance de Flaubert,* t. IV. p. 289.

2. « L'essentiel est de faire démarrer la critique », disait-il à propos de l'article qu'il avait donné au *Gaulois,* le 17 avril 1880.

il ne sollicite ni ruban rouge, ni fauteuil à l'Académie [1]. Plus indulgent dans le choix de ses relations mondaines, il cède, sans y prendre garde, à des fatalités physiologiques d'autant plus périlleuses pour lui qu'il s'y livrait avec des partenaires peu soucieuses de le ménager.

Les *Souvenirs de François* constituent, à cet égard, un parfait document pathologico-littéraire. Si la femme fatale n'existait pas, Maupassant l'aurait inventée pour la joie d'en être victime. Aussi, depuis la jeune marquise, fille d'un ministre de l'Empire, qui, « par son style naturaliste », scandalise François Tassart, jusqu'à la grande dame russe, ce « vampire », s'exclame le bon valet, que de femmes plus ou moins fatales, que de comtesses, que de princesses et d'altesses ! Et ces honnêtes dames, satisfaites, prenaient aveuglément pour des prouesses les preuves de sa maladie et les signes certains de la mort qui le poussaient vers elles.

La plus inoffensive est peut-être, après tout, la célèbre dame X..., de la *Grande Revue*. Elle au moins n'y mettait que de la littérature. Encore eut-elle le tact d'attendre une dizaine d'années avant de céder aux sollicitations de ses intimes et de publier le « petit cahier » où elle consignait les belles choses que « son héros », « son dieu », lui avait dites en confidence. Elle enrichit même ce cahier des lettres d'amour à elle adressées, et qui ne laissent pas de surprendre un peu sous la signature de ce rude normand à l'esprit parfois mystificateur [2].

1. Notes. Maupassant et l'Académie.

2. Voir : *Souvenirs de François*, pages 43 (Le dîner du collégien), 77 (Les Grenouilles de Mme O.), 163 (Les poupées enceintes), etc. — Parmi d'autres témoignages de l'esprit mysti

Je baise vos pieds pour qu'ils vous portent vers moi sans retard... Je baise vos mains si blanches et votre bouche si rouge... J'ai tant besoin de vous..., etc.

Ces textes sont-ils bien du même homme qui, après avoir lancé des boutades telles que : « *Bel-Ami,* c'est moi ! » ou « Je ne quitterais pas une truite saumonnée pour la belle Hélène en personne », déclarait, à propos de *Mont-Oriol :* « Les chapitres de sentiment sont beaucoup plus raturés que les autres... Je ris souvent des idées sentimentales, très sentimentales et tendres que je trouve en cherchant bien... »

De même que le Mariolle de *Notre Cœur,* il considérait la femme « comme un objet d'utilité pour ceux qui veulent une maison bien tenue et des enfants ; comme un objet d'agrément relatif pour ceux qui cherchent des passe-temps d'amour... »

On objectera que ce dédain, cette passivité indifférente, peuvent aussi bien dissimuler un cœur sentimental. Il est certain que les textes cités à propos viennent docilement se placer à l'appui des thèses les plus opposées [1].

ficateur de Maupassant, retenons qu'il ne lui déplaisait pas de se faire passer pour anthropophage. « J'ai mangé de la chair de femme, c'est exquis, j'en ai redemandé », dit-il à Mme Lecomte du Nouy. — Dans une étude physiologique, publiée en 1913, le Dr Maurice Pillet épilogue, avec un grand sérieux, sur l'anthropophagie de Maupassant.

1. Ses lettres à Marie Bashkirtseff sont toutes en plaisanteries quelquefois risquées, en allusions ironiques à des amis communs, en farces qui sentent parfois un peu la Normandie. Pourtant le caractère ambigu de la jeune Slave avait troublé Guy un instant ; Marie Bashkirtseff savait trouver, de loin en loin, des expressions de tristesse d'une réelle puissance. Témoin cette phrase de son

Il semble pourtant que les lettres publiées par l'amie de Maupassant, en 1913, dans la *Grande Revue,* faisaient partie d'un roman en collaboration, roman ébauché dans ses grandes lignes, par un échange de correspondance passionnée.

C'eût été une manière d'essai sentimental par lettres avec les outrances ordinaires à ce genre de fiction renouvelé de Mlle de Lespinasse, de Mme du Deffand ou de Mme d'Epinay.

Déjà Maupassant revisait les textes de « l'inconnue » et celle-ci revoyait les textes de son ami, lorsque de pénibles événements vinrent anéantir ces projets de travaux en commun.

On s'explique que la douleur du « collaborateur » délaissé ne lui ait plus permis de faire la part, dans le manuscrit, de ce qui était littérature et de ce qui était réalité. Et puis l' « inconnue » trouvait dans la publication de ces lettres une revanche sur ses rivales de la dernière heure en même temps qu'un apaisement à ses tristesses d'amie et d'amoureuse.

Toutes ces considérations sont d'autant plus respectables — voire émouvantes — qu'elles nous font mieux connaître le Maupassant romancier de soi-même, le Maupassant homme du monde et accaparé par ses admiratrices. Car, perpétuel errant entre les concurrences mondaines de Paris et les réunions cosmopolites de la Côte d'Azur, le malheureux grand homme ne s'appartient plus guère. Il est irrité certes

Journal à la date du 1er mai 1884 : « Qu'inventerais-je de neuf en art ? Si ce n'est pas pour *se produire avec l'éclat d'un météore,* à quoi bon ? »

« Je suis entré dans la vie comme un météore », dit Maupassant à J.-M. de Heredia, au cours d'une suprême entrevue.

« contre la vie de ces gens, leurs idées, leurs penchants futiles », mais il ne peut se résoudre à les abandonner complètement.

Il cherche sans plus de succès des remèdes contre des accidents qui se précipitent ; le yacht *Bel-Ami* promène en vain sa nostalgie des plages italiennes aux rochers des Sanguinaires[1]. Les tares de la vie contemporaine l'assombrissent d'autant plus qu'il éprouve davantage la fatigue d'une méthode d'existence contre laquelle il se sent désormais incapable de réagir[2]. Il se ressaisit un moment avec *l'Angelus*, cette œuvre dans laquelle il voulait se hausser jusqu'aux problèmes métaphysiques et sociaux qui, depuis longtemps, le tourmentaient. C'est encore, dès le début, une vision de la guerre de 1870, mais augmentée cette fois de toutes les vues de l'auteur sur le monde, la vie, les hommes, la divinité même. Le grand réaliste, à la veille du naufrage de sa volonté, dans la dernière période d'excitation favorable à son génie, allait sans doute réaliser une œuvre de synthèse exprimant la nullité des rêves de perfection et de bonheur.

« Je marche de plain-pied dans mon livre, comme dans mon jardin », disait-il[3].

Tragique rapprochement des mots. Quelques mois plus tard, c'est dans le triste jardin de la maison de santé du Dr Blanche que Maupassant s'avançait, soutenu par l'infirmier Bispalié et par le fidèle François.

1. Notes. La Fin du yacht *Bel Ami*.

2. Une lettre qu'il adressa à la princesse Mathilde est très significative à ce sujet (Voir notes).

3. Conversation de Mme Laure de Maupassant avec Paul Alexis (*Journal des Goncourt*, 1er octobre 1893).

Le printemps de 1893 lui fit, paraît-il, éprouver encore ce « besoin d'épanchement, cette poussée de sève débordante » qu'il avait chantés naguère dans une de ses plus troublantes nouvelles. Il murmura, après avoir planté une branche dans la terre : « Plantons cela ici ; nous y retrouverons l'an prochain de petits Maupassants. »

Dans sa folie, à la fin, lucide vis-à-vis de lui-même, il avait conscience de son génie, lequel ne fut jamais que l'expansion de la matière. Aussi souhaita-t-il que son corps, comme une graine, fût directement remis à la terre ; et, se connaissant pour la première fois, il voulait que la mort le rendît à ce qu'il appelait de ces mots superbes et sans spiritualité : « Ma nature de plante ».

*
* *

A ce Maupassant, romancier de soi-même, qu'avait imaginé notre habitué du Café de la Régence, ne conviendrait-il pas d'ajouter, en manière d'épilogue, le récit des deux après-midi du 20 et du 21 décembre 1893 où, dans une salle du 1er étage, à l'Hôtel des Ventes, furent dispersés les meubles et les bibelots provenant du domicile de l'écrivain ?

Une foule énorme, des marchands, des curieux, des amis. Aucun représentant de la famille. Les parents de Maupassant ont décidé de ne rien racheter. « L'œuvre littéraire peut ne plus rien fournir dans un an[1] ... » — C'est du moins l'opinion de la belle-sœur, Mme Marie-Thérèse de Maupassant. Et, par leur silence, le père et la mère semblent bien

1. Lettre à M. Jacob, 3 décembre 1893.

près de partager ce scepticisme. Ils manifesteront seulement leur existence au lendemain de la vente, en réclamant une contre-expertise, le total des enchères (24 500 francs) leur paraissant insuffisant...

Mais voici que le commissaire-priseur commence à lancer des chiffres. Un bronze de Rodin est racheté pour 970 francs par M. le baron Cahen d'Anvers. Le Bouddha japonais tout doré assis sur sa fleur de lotus et nimbé « fait » 205 francs; une grande aquarelle fort laide représentant des saltimbanques, 615 francs; une grande armoire Louis XIV, 450 francs; le médaillon de Flaubert, 46 francs...

Par contre, les objets personnels sont vivement disputés; une dame pousse jusqu'à 185 francs un petit porte-mine en or; une autre achète un tire-bouton 40 francs et un flacon de sels 26 francs; sur enchère de 300 francs une épingle de cravate est adjugée à un M. Gustave George...

M. Gustave George? Ces deux prénoms, nous les avons vus au bas de l'acte de décès de Maupassant... C'est, en effet, M. Gustave George, en compagnie de M. Édouard Henry, employé des Pompes funèbres comme lui, qui, le 7 juillet 1893, à la mairie de Passy, contresigna en qualité de témoin la singulière pièce administrative sur laquelle n'est même pas indiqué l'endroit où Maupassant est mort[1].

Et ce serait la fin du roman, de ce roman où la naissance et la mort du héros restent aussi mystérieuses que son existence même. Dans la foule qui se disperse, l'homme des Pompes funèbres — aujourd'hui établi à son compte et dont les affaires marchent

1. Notes. Actes de naissance et de décès de Maupassant.

bien — emporte à sa cravate l'épingle jadis offerte à Guy de Maupassant par Mme Lecomte du Nouy, née Oudinot de la Faverie[1].

*
* *

Cimetière Montparnasse. 26e division. Un tombeau d'inspiration romane, selon la manière de Vaudremer.

D'une dalle de pierre horizontale creusée en jardinière sortent des fusains et des aucubas. Dans un coin, fleurit un bégonia. Ces plantes sont entourées d'une main-courante de fer forgé.

Au fond, au-dessus d'un soubassement formant stèle, s'érige un portique composé de deux colonnes grêles, à chapiteaux et base simples portant un linteau gravé du nom de *Guy de Maupassant* et surmonté d'une pierre carrée où s'inscrit une petite croix grecque dans un cercle.

Seul point de bronze dans cet ensemble de pierre, sous le portique, appuyé au milieu du soubassement, se trouve un livre ouvert où se lisent deux dates : 1850-1893.

Aucune autre indication : pas de lieu de naissance, pas de lieu de décès.

Jetée dans le fusain, une petite gerbe desséchée s'émiette sur la tombe d'où monte une odeur de verdure et de terre humide.

1. Cf. *En regardant passer la vie*, p. 107.

J.-K. HUYSMANS

CONVERTI LITTÉRAIRE

Je viens de lire la mort du pauvre Alexis ; son existence fut peu chanceuse ; son volume de nouvelles étant, suivant moi, bien supérieur à ceux de Maupassant, si vantés. Je l'avais vu, quelque temps avant mon départ de Paris - mais nous n'avions plus rien à nous dire. Il admirait la conduite de Zola dans l'affaire Dreyfuss etc se plaignait d'un interview de la Libre Parole où j'avais déclaré mon aversion pour toute cette salauderie ; nous en sommes restés là. Il demeure quand même sympathique, comme brave homme.

Corsat et Daniel sont à la retraite, mais vous le savez, je crois. Je les ai vus à mon dernier voyage à Paris en bonne santé. Gabriel est toujours à la recherche, en une idéale province, d'une idéale maison mais il ne me paraît pas trouver le moyen de faire jouer sa féérie.

Ecrivez moi quand loisir aurez et bien à vous, cher ami

[signature]

Je déjeune justement demain avec le P. Logerot, le prieur de St Antoine de Kergonan, un vieil ami, à moi

J.-K. HUYSMANS, CONVERTI LITTÉRAIRE

> Ces retours à la croyance, ces appréhensions de la foi le tourmentaient surtout depuis que des altérations se produisaient dans sa santé; ils coïncidaient avec des désordres nerveux nouvellement venus.
>
> (*A rebours.*)

> Les mystiques sont des anémos-nerveux.
>
> (*En route.*)

L'exceptionnelle curiosité qui s'est exercée, depuis vingt ans, sur l'œuvre de J.-K. Huysmans, la description de son cas dans les moindres particularités, se sont traduites par une prodigieuse quantité de brochures, d'essais, voire de gros livres aux allures de thèses médicales, théologiques, ésotériques et, quelquefois, littéraires.

Parmi les auteurs de ces études, les uns lui furent indulgents jusqu'à le mettre en parallèle avec les Pères de l'Église ou à le rapprocher de Blaise Pascal[1], les autres se montrèrent rigoureux jusqu'à déclarer son œuvre désormais indéchiffrable et s'étonnèrent de ne plus même retrouver, « dans les livres qu'il a laissés, leur ancien pouvoir d'ennuyer[2]. »

1. Cf. F. Strowski et Henri Blandin.

2. *Sur la tombe de Huysmans,* par Léon Bloy; Huysmans et Bloy communièrent dans un même dégoût de leur époque jusqu'en 1884. A cette date Huysmans envoyait *A Rebours* avec

Notons, en passant, que quelques-uns des apologistes actuels de J.-K. Huysmans furent naguère aussi ardents dans le dénigrement qu'ils le sont aujourd'hui dans la louange. Enfin, parmi ses détracteurs, certains se distinguèrent par leur violence et ce sont tels écrivains de piété ancienne qui, pourtant, vers 1880, n'avaient pas assez de louanges pour saluer l'auteur de *Sac-au-Dos*.

De leur côté, les lecteurs bénévoles, les simples curieux de crises morales ne se sont jamais passionnés bien vivement pour le savoureux écrivain du *Drageoir à épices*, de *Marthe*, des *Sœurs Vatard* ou de *En Ménage* ; ils demandaient un ragoût plus relevé encore : la conversion de ce même écrivain.

Le tirage des éditions en témoigne ; le dernier livre d'Huysmans, *Les Foules de Lourdes*, atteint le 40e mille ; il en va de même pour *La Cathédrale*, pour *En Route* ; or, les œuvres qui parurent avant 1890 — *A Rebours* excepté — ont eu péniblement 9 ou 10 éditions. Huysmans converti littéraire est de meilleure vente que Huysmans exclusivement naturaliste.

Une conversion ! ce mot pour le public est toujours un peu synonyme de scandale. Toutes les curiosités sont immédiatement en éveil autour du néophyte. Cet arrêt brusque dans une voie qui semblait choisie à jamais, cette direction nouvelle dans un sens opposé sont prétextes à informations indiscrètes, à indiscrétions des mieux informées. L'intérêt est porté à son comble si le converti, venu de loin et tout meurtri

la dédicace suivante à l'auteur du *Pal* : *A M. Léon Bloy, A Rebours cette haine du siècle. J.-K. Huysmans.* Par la suite, Léon Bloy compara les prières de J.-K. Huysmans à « des fleurs artificielles offertes dans un pot de chambre... »

par les rudes incidents du voyage, veut bien conter, devant tous, ses aventures et proclamer son exemple.

Ainsi agit ingénûment Joris-Karl Huysmans. Le bruit qu'il provoqua le surprit peut-être au début, mais l'incita bientôt à multiplier les actes de contrition auxquels nous devons tant de belles pages.

Comme les gens qui, autrefois, se confessaient sur la place publique, il n'eut pas notion que l'aveu des fautes d'un homme de lettres pouvait se passer de témoins aussi nombreux.

En se rappelant tout à coup les prières de son enfance, en retrouvant son âme mystique sans perdre les habitudes de documentation littéraire qui, avec son style, constituent son originalité, Huysmans venait, comme il le souhaitait, de renouveler sa manière littéraire et de découvrir des sujets qui n'avaient pas été trop traités avant lui [1]. Nul écrivain ne saurait rester insensible à cette considération.

Aussi bien, n'est-il pas amusant d'apprendre, dans un roman, l'existence du plain-chant, de pénétrer la littérature latine de la décadence, de s'initier à la symbolique liturgique, sculpturale, architectonique des cathédrales et à tant d'autres belles choses dont le lecteur ni l'auteur n'avaient jusque-là aucune idée !

N'est-il pas piquant de constater, « avec une pointe d'humour noir » que les hosties, le pain de l'Eucharistie, ce pain qui devrait être de pur froment est, depuis deux siècles, fabriqué avec de la farine de haricots, de la potasse, de la terre de pipe ou de la fécule de pommes de terre ! — On se rappelle la fameuse page d'*A Rebours :*

1. Notes. Déclarations de J.-K. Huysmans à Jules Huret.

« *Or, Dieu se refusait à descendre dans la fécule, c'est un fait indéniable, sûr, etc...* »

Les indifférents mêmes, ceux qui observent une attitude sceptique, sinon hostile, vis-à-vis de la religion, et qui ne croient guère à l'efficacité de son idéal, s'intéressent volontiers aux circonstances extérieures d'une conversion, particulièrement lorsqu'il s'agit d'un écrivain dont maintes pages ne témoignent pas d'une déférence excessive pour l'Église et pour son clergé ; écrivain habile, par surcroît, à exposer les impressions contradictoires ressenties au cours de retraites à Igny, à Ligugé ou, plus simplement, à l'audition des *Improperes* du Vendredi-Saint, dans l'étroite chapelle des Bénédictines de Saint-Louis-du-Temple et du Saint-Sacrement.

L'inquiétude mystique n'étant pas, autant qu'il paraît, bannie des intelligences modernes, il arrive que tel « libre-penseur » n'est pas éloigné de rapporter à soi les ferventes angoisses du romancier, ses doutes, ses combats d'âme, son supplice moral... Tel incrédule farouche qui mépriserait cette confession dans un manuel religieux l'accepte et s'en réjouit lorsqu'il la lit dans un in-18 facilement trouvé aux bibliothèques des gares...

Par suite, qui sait s'il ne sera pas tenté, un instant au moins, cet incrédule, de se « pouiller l'âme », à l'exemple de l'artiste qui met au service d'une conviction certaine son étrange éloquence faite des mille contrastes bien humains de la satire et de la crainte du péché, de la raillerie profane et du recueillement, de la crudité de l'écriture et du besoin de sérénité, sérénité conquise enfin définitivement, après tant de passionnantes luttes! Heureuse vulgarisation d'une

foi pleine d'imprévu, de pittoresque et qui, selon l'abbé Mugnier, détermine chaque jour des retours à Dieu et fait éclore des vocations.

On conçoit que l'Église se montre jalouse d'une recrue si précieuse dont le talent lui fit gagner, en propagande, ce qu'elle perd peut-être en dogmatisme.

Mais, il est des catholiques qui affectent plus de réserve que le mondain ami de Mme la comtesse Greffulhe et de M. Anatole France. Ce sont gens trop épris sans doute de pure orthodoxie et qui oublient cette forte parole pourtant si souvent citée : « Prenez garde à l'Absolu... Le *Modus* est le grand dogme de la raison ! »

Comme certain missionnaire apostolique, fort de l'approbation du Saint-Siège, ils accusent Huysmans « de donner des armes aux ennemis de la religion » (ceci, à propos des *Foules de Lourdes*). Ou, comme un prêtre du diocèse de Bourges, l'abbé F. Belleville[1], ils lui reprochent « de s'être attaqué, aussitôt que converti, à tout ce qui, dans l'Église, ne répondait pas à son naturalisme mystique ».

« Le naturalisme est la raison d'être de M. Huysmans dans l'Église, écrivait cet ecclésiastique au lendemain de *La Cathédrale* ; le naturalisme est le ressort de sa conversion, la grande idée de sa vie. C'est Durtal qui paraît au confessionnal, mais, ne savons-nous pas que la conversion de Durtal n'est autre que la conversion de M. Huysmans ? La confession de même. Or, je vois bien qu'il avoue discrètement à son confesseur les péchés qu'il a détaillés à ses lecteurs avec

1. *La conversion de Huysmans*, par l'abbé F. Belleville, chez l'auteur, à Bourges (1898).

la plus copieuse indiscrétion tout au long de deux volumes; mais, je suis bien obligé d'ajouter que cette confession, soit oubli, soit insincérité, n'est pas complète. J'y cherche en vain le péché littéraire; et j'en conclus que M. Huysmans est entré dans l'Église grâce à un subterfuge et, qu'en tout cas, sa confession ne vaut rien. Il a réussi à sauver à la douane des produits qui ne passent jamais. C'est une conversion de contrebande. »

L'Église comparée à une douane! M. l'abbé Belleville est-il bien sûr de ne pas parler comme l'écrivain qu'il réprouve? — Quoi qu'il en soit, cette dure parole avait, paraît-il, beaucoup peiné le pauvre Huysmans. Dans les livres qui suivirent, il s'efforça tout au moins d'atténuer tant qu'il put le « péché littéraire ». Il accentua le côté inventaire-comptable de ses hagiographies en y multipliant les expressions: *en somme, récapitulons, car enfin, en résumé, etc.*, qui décelaient son embarras.

Vers la fin de sa vie, il était même parvenu, tout comme « les bedeaux et la clique des pécores pieuses » qu'il exécrait jadis, à ne plus dire *Dieu, la Vierge*, mais *le Bon Dieu, la Bonne Vierge*. Littérairement, il n'offrait alors plus grand danger pour *les bonnes âmes*. Ses travaux, ses relations spirituelles ne cachaient plus aucun piège pour ceux qui venaient y chercher sujet d'édification.

En brave homme, tenacement, il continua de se « dénuder l'âme » et de frissonner d'horreur en se dépouillant de ce qu'il jugeait être « ses péchés ». Il l'avoue lui-même: « Ce nettoyage exécuté, d'autres péchés reviennent. C'est toujours à recommencer! »

On croirait entendre une réflexion de ménagère

dans un roman naturaliste : « Ici, plus on nettoie, plus c'est sale ! »

En dépit de cette bonne volonté évidente, jointe à la crainte d'être mis à l'*Index,* Huysmans n'inspire encore qu'une demi-confiance à son dernier éditeur qui, sur le catalogue, ne fait précéder aucun de ses livres de *l'astérisque * indiquant que l'ouvrage peut être mis dans toutes les mains !*

La littérature qui reflète cet état d'esprit est forcément bornée. Après avoir touché au « mur du fond » avec le naturalisme, Huysmans touchait au mur d'en haut avec la religion [1].

Sa fin fut pleine de noble amertune, de dignité dans la souffrance et son ami, l'abbé Fontaine, put dire, en toute justice, le soir du 12 mai 1907 :

— *Seigneur, vous lui aviez donné beaucoup de talent, il l'a fait servir pour votre gloire ; vous lui avez donné beaucoup de douleur, il l'a acceptée pour votre bénédiction !*

Huysmans s'ingénia à combattre longuement les répugnances de son caractère pour les dogmes catholiques et les pratiques de soumission qu'ils entraînent. Pour deux ou trois intimes seulement, de condamnables laïcs, il garda, comme chose défendue, cette verdeur de langage dont il sentait bien qu'il lui était impossible de se départir complètement. Il resta fidèle aussi à certaine tournure de duplicité railleuse qui, dans le même temps, lui fit adresser, à de vieux camarades, des lettres sans indulgence pour les

1. Notes. Article de M. Henry Céard dans le *Matin* sur Huysmans et la religion. Extrait de la préface de M. Lucien Descaves pour les *Pages choisies.*

pieuses personnes (l'évêque de Poitiers, notamment), intéressées à sa conversion et, à ces pieuses personnes, d'édifiants billets par quoi il célèbre, dans un style bien différent, « la douce affection que lui porte la Bonne Vierge ».

Pas un jour, de 1893 à 1906, où il n'écrivit au moins une lettre de ce genre ; beaucoup furent brûlées, mais il en reste assez pour constituer un énorme volume qui ne serait pas le moins suggestif de son œuvre, qui l'expliquerait, la suivrait et montrerait un Joris-Karl bien différent de celui de la légende !

La Correspondance de J.-K. Huysmans, avec la date des lettres, quelques aperçus sur les correspondants, quelques notes de biographies en marge, mais voilà le bréviaire obligé de tout fervent du grand naturaliste catholique !

Hélas ! cette correspondance ne sera pas publiée de si tôt !... Longtemps encore, selon toute apparence, il ne sera pas même possible d'en donner le moindre aperçu... Il convient d'observer, sur ce point, la sage réserve que commande la crainte du papier timbré...

*
* *

Les raisons qui motivent pareille rigueur n'ont pas encore été bien définies jusqu'ici. Il paraît que, dans cette affaire, les intérêts de la littérature et ceux de la religion sont également engagés de telle sorte qu'il est impossible de les dissocier. On le fit bien voir à André du Fresnois qui dut retirer du commerce en 1912 les exemplaires de son intéressante brochure :

Une étape de la conversion de J.-K. Huysmans[1] ; la *Revue hebdomadaire,* elle aussi, avait été mise en demeure, vers 1908, d'interrompre la publication d'une série d'articles d'Henry Céard et Jean de Caldain sur *Huysmans intime.*

Résultat : les numéros de la revue font prime chez les libraires et la brochure d'André du Fresnois se vend aussi cher que les œuvres complètes de J.-K. Huysmans.

Ne cherchons pas trop à comprendre. Ainsi, devant les mystères sacrés, Durtal s'inclinait sans finasser, et respectait ce conseil du prêtre soucieux de son salut : « Vous n'avez qu'à prier, le reste me regarde. »

C'est avec cette volonté de ne pas comprendre que l'on doit lire les catalogues d'autographes aux pages réservées à J.-K. Huysmans. D'ailleurs, si l'auteur de *La Cathédrale* a écrit beaucoup de lettres, les astucieux marchands ne les font sortir qu'une par une et avec tant d'habileté que, le plus souvent, on ne peut en découvrir ni la provenance, ni le sens ; — citons, comme exemple topique, cette lettre adressée par Huysmans à un ami le 18 octobre 1897 et que la notice du catalogue désigne ainsi : L. a. s. 2 pages 1/2. *Il* (Huysmans) *se plaint des mauvais bruits que l'on fait courir sur son compte à propos du testament de Goncourt.*

Juste de quoi piquer la curiosité de l'amateur. — De quelle nature étaient ces mauvais bruits ? En quoi étaient-ils fondés ? Quels incidents se produisirent un an plus tard ? Vous pouvez chercher ; vous

1. Étude publiée tout d'abord dans la *Grande Revue* (15 mai 1911).

découvrirez probablement des choses intéressantes. Mais ne les publiez pas si vous préférez votre tranquillité aux indiscrétions de la petite histoire littéraire.

Voici pourtant un texte qui, par hasard, n'est dangereux pour personne et qui offre cet intérêt de nous donner — mieux peut-être que le livre *De tout* — une des opinions de Huysmans sur l'Allemagne et sur les Allemands.

C'est une lettre datée de Hambourg, le 16 août 1888, et adressée à M. Montrosier, directeur du *Musée des Deux-Mondes,* belle publication d'art qui avait accueilli quelques pièces du *Drageoir à épices* et des *Croquis parisiens*.

Je profite d'un temps délicieux de brumes et de pluies, écrit Huysmans. *Ici le soleil est à peu près inconnu et je me trouve dans un clément milieu de gens muets et de ciels gris. Les chiens mêmes sont silencieux, ne jappent point. On rêvasse longuement devant un port immense en fumant des havanes et en buvant des vins blancs du Rhin.*

Huysmans goûte d'autant plus le charme de ce décor qu'il doit partir le lendemain. Jusque-là il n'avait découvert que « la flore des terrains vagues » et « un certain maquereau » qui était venu lui proposer des photographies obscènes et sentimentales.

« *Aller à des distances pareilles pour trouver des polkas !* »

Dans l'ensemble, il se montre satisfait. Il rapporte des masses de notes et travaille tous les jours trois heures à rassembler les éléments d'un volume de croquis sur Hambourg.

C'est si loin de notre vie, s'exclame-t-il, si admirablement

organisé partout qu'on songe avec stupeur qu'on a vécu jusqu'ici dans un pays barbare. La vie plantureuse est moitié moins chère qu'à Paris : tout est organisé pour le confortable même des plus pauvres, c'est bien étrange dans un pays où la bourgeoisie est non moins ignoble que la nôtre, où la noblesse est moins abêtie mais plus féroce. Ah! mon ami! Je rapporte la dernière photographie de Moltke, ça dépasse tout la tête de cet homme!

Cette longue lettre contient aussi de savoureuses réflexions sur Lubeck ; là encore, Huysmans est tout heureux de *trouver une ville morte, muette, délicieuse pour les flâneries, vive en suggestions*. Il a dîné dans les anciennes caves de l'Hôtel-de-Ville. C'était vide et noir.

On a allumé une lanterne, nous sommes restés là, seuls, dans un silence effrayant, pendant une heure. Un garçon muet et disparu avait mis devant nous un poisson de la Baltique et du vin du Rhin. C'était d'un effet sinistre et charmant. Du coup, je me suis senti bien loin de Paris, bien loin de mon siècle sous ces voûtes en ogive, énormes, culottées par l'âge comme des pipes[1].

Mais c'est à Hambourg, ville moins allemande qu'hanséatique qu'il revient avec le plus de joie, c'est à Hambourg qu'il consacrera tout un chapitre dans *De tout* ; et lorsqu'en 1901 il publiera *Sainte Lydwine de Schiedam*, il fera tirer la première édition à Hambourg par l'imprimerie J. F. Richter, avec des caractères dessinés par le graveur Georges Schiller.

Cet enthousiasme de J.-K. Huysmans pour certains aspects de l'Allemagne semblerait, à première vue, justifier les sévérités de M. René Boylesve, lequel

1. Notes. Huysmans à Hambourg.

accusa naguère les écrivains naturalistes d'avoir « méconnu la France ». — Jugement sommaire. Pour ne parler que de J.-K. Huysmans, artiste nerveux et discord, on peut objecter qu'il ne se piquait pas, comme nos doctrinaires de la tradition, de faire des démonstrations psychologiques à l'appui de telle ou telle vérité ; les grands problèmes sociaux ne le préoccupaient guère, l'exposition des idées le rebutait ; il ne s'en cachait pas et se contentait de rapporter, de son mieux, ce qu'il avait vu, ce qu'il avait ressenti. C'était un homme sans théories ; son procédé était purement analytique.

*
* *

Le peintre Cézanne, féru du procédé littéraire cher à Zola et à ses amis, ne manquait pas, lorsqu'on lui présentait un livre nouveau, de demander :

— « Y a-t-il de l'analyse, là-dedans ? » Et il se défendait d'accorder un seul instant d'attention à l'ouvrage qui n'offrait pas un caractère exclusif d'observation directe et nettement analytique de la première page à la dernière.

Huysmans avait, pour son travail personnel, adopté un parti pris semblable. — « Je ne fais que ce que je vois, ce que je sens, ce que j'ai vécu », inscrit-il en tête d'une réédition de *Marthe* en 1879. Jusqu'au bout, il demeura fidèle à cette esthétique ; et, même lorsqu'il tenta d'expliquer, après Creuzer, la symbolique chrétienne, il ne fit que reproduire, par l'analyse persévérante, ce qu'il avait vu, lu ou senti, ce qui s'offrait à son observation extérieure avec un relief assez apparent.

C'est pourquoi, du *Drageoir à épices* aux *Foules de Lourdes,* ses livres sont autant de chapitres de l'examen de conscience scrupuleux d'un seul personnage qui, devant la vie, ne cesse de considérer lui-même et toutes choses du point de vue analytique. Il fut ainsi fidèle à la discipline que s'étaient imposés tacitement les naturalistes : être les transcripteurs rigoureux de la vie du moment. Il a, pour sa part, exprimé en émotif, en *anémo-nerveux,* avoue-t-il lui-même en 1884, dans les *Hommes d'Aujourd'hui* — (sous la tendre signature de *A. Meunier*[1]) — l'esprit de son époque et le sien propre.

D'où il résulte que, sous ses apparences de complexe et paradoxal personnage, il n'est pas difficile à surprendre dans l'intimité de sa pensée. De plus, il est sympathique comme ces êtres qui, dès la première entrevue, se devinent tout d'une pièce. Le style de la plupart de ses livres le montre aussi naturaliste après qu'avant la conversion et, chez le naturaliste du début on peut aisément discerner les manifestations d'un mystique qui ne s'ignore pas complètement.

« Le ciel s'étendait comme un *surplis* immense. » Vous pensez que cette métaphore est extraite de *La Cathédrale* ou de l'*Oblat*. Point ; elle se trouve dans les *Sœurs Vatard* (édition de 1879, page 111).

Un écrivain catholique, M. Raymond Vroncourt, a pu, judicieusement, constater que le peintre Cyprien Tibaille (ce personnage qui, dans les mêmes *Sœurs Vatard* et dans *En Ménage,* parle souvent au

1. *Les Hommes d'aujourd'hui*. Vanier éditeur, nº 263 (Voir notes) « Huysmans a signé le texte du pseudonyme d'A. Meunier » écrit M. Descaves dans sa préface aux *Pages choisies*.

nom de l'auteur) avait « une manière bien chrétienne d'envisager les sites » lorsque, dans la banlieue parisienne, « dans cette campagne dont l'épiderme meurtri se bossèle comme de hideuses croûtes, dans ces routes écorchées où des traînées de plâtre semblent la farine détachée d'une peau malade, il voyait une plaintive accordance avec la douleur du malheureux, rentrant de sa fabrique, éreinté, suant, moulu, trébuchant ».

Cette manière jugée bien chrétienne par un érudit critique, Huysmans la reconnut toujours pour sienne. Il ne consentit jamais à renier complètement son passé, non plus qu'à sacrifier ses premiers livres[1].

« Comment apprécier, d'ailleurs, l'œuvre d'un écrivain, si on ne la prend pas dès ses débuts, si on ne la suit pas à pas », écrit-il dans la préface d'*A-rebours* (édition illustrée 1903), « comment surtout se rendre compte de la marche de la grâce dans une âme si l'on supprime les traces de son passage, si l'on efface les premières empreintes qu'elle a laissées! »

Suivant le conseil qu'il nous donne lui-même, prenons donc Huysmans à ses premières empreintes, en 1874, alors qu'il prélève sur ses économies de petit fonctionnaire les frais d'édition du *Drageoir à épices*.

En une journée de flâne, le voici musardant dans les rues d'un village de Picardie, au bord de la mer. Il remarque avec émotion, sur la route « les lumières des petites chapelles élevées par les marins à la Vierge protectrice ».

C'est son premier salut littéraire à la Notre-Dame des Sept-Douleurs qui, par la suite, doit se rappeler

1. Notes. Article d'Henry Carbonnelle au *Gil Blas*.

à lui de façon singulière, mais, « dans un but plus précis, plus nettement déterminé ». Pour l'instant, il se contente, après cette rapide vision, de proclamer « son dégoût des bouges de Paris où s'agitent, comme cinglés par le fouet de l'hystérie, un ramassis de naïades d'égout et de sinistres riboteurs ».

En 1877, il se souvient, lorsqu'il écrit *Sac-au-Dos*, qu'il avait, en quittant l'hospice d'Evreux, au lendemain de l'armistice, en janvier 1871, adressé à une religieuse, sœur Angèle, un adieu plein de reconnaissance :

— *O chère sœur, je pars : comment pourrai-je jamais m'acquitter envers vous ?*

Qui aurait cru qu'il s'acquitterait un jour avec une ferveur que sœur Angèle elle-même n'aurait pas osé espérer ? L'oblat Huysmans devait parfois prier pour sœur Angèle, dans la maison Notre-Dame, à Ligugé, vingt-cinq ans plus tard... Mais, en attendant cette échéance, il montre la charitable sœur pleine de compassion et d'indulgence pour les tristes militaires de son genre. « Sœur Angèle faisant sa ronde, le soir, se détournait pour ne pas voir le point de feu des pipes qui scintillait dans l'ombre. » Sœur Angèle lui demandait avec intérêt de ses nouvelles :

> Quand je lui exprimais l'effroyable ennui que j'éprouvais, perdu dans cette troupe, au fond d'une province, loin des miens, elle ne répondait pas, mais ses lèvres se serraient, ses yeux prenaient une indéfinissable expression de mélancolie et de pitié.

Après quoi Huysmans, errant « comme une âme en peine » sous les arcades du cloître transformé en hospice, trouvait, comme par hasard, tracés sur la

muraille, les vers suivants qu'il publiait dans la première édition de *Sac-au-Dos :*

O croix qui veut l'austère, ô chair qui veut le doux,
O monde, ô évangile, immortels adversaires,
Les plus grands ennemis sont plus d'accord que vous
Et les pôles du ciel ne sont pas plus contraires.

On monte dans le ciel par un chemin de pleurs,
Mais que leur amertume a de douceurs divines !
On descend aux enfers par un chemin de fleurs,
Mais, hélas ! que ces fleurs nous préparent d'épines !

La fleur qui, dans un jour, sèche et s'épanouit,
Les bulles d'air et d'eau qu'un petit souffle casse,
Une ombre qui paraît et qui s'évanouit
Nous représentent bien comme le monde passe[1].

Dans *A vau l'eau,* M. Folantin, entre deux déboires d'ordre culinaire, ne peut s'empêcher de constater que « ceux-là sont heureux qui acceptent comme une épreuve passagère toutes les traverses, toutes les souffrances, toutes les afflictions de la vie présente. Quelle occupation que la prière ! s'écrie-t-il, en regrettant de ne pas avoir la foi ; quels débouchés que les pratiques d'un culte ! Le soir, on va à l'église, on s'abîme dans la contemplation, et les misères de la vie sont de peu ; puis les dimanches s'égouttent dans la langueur des offices, dans l'alanguissement des cantiques et des vêpres, car le spleen n'a pas de prise sur les âmes pieuses ».

Par dégoût de ce qu'il appelait le monde matériel,

1. La première édition de *Sac au dos,* qui contient ces vers est le tirage à part (10 exemplaires) de la publication dans l'*Artiste* de Th. Hannon (Bruxelles, 1877). Voir notes.

la vie ambiante, par mépris apparent de ses contemporains, il aspirait à la foi, mais avec cette obscure crainte (l'a-t-elle jamais quitté ?) que le catholicisme ne fît qu'aggraver le spleen dont il souffrait.

Pourtant, à l'époque où Zola lui reprochait — et cela ne manque pas d'un certain comique sous la plume de l'auteur de *La Terre — la recherche du cas pathologique, le goût pour les plaies humaines,* en 1880, sortant de la boutique du coiffeur des *Croquis parisiens,* les démangeaisons que procurent les cheveux coupés tombés dans la chemise lui étaient déjà prétexte inattendu pour admirer — « l'éternel héroïsme des religieux dont les chairs sont, nuit et jour, volontairement grattées par l'âpre crin des durs cilices ».

Obscur pressentiment de l'oblature ou simple trait de bougon méthodique se plaisant à augmenter sans cesse son bagage de déconvenues ? — L'un et l'autre, peut-être ! Huysmans se réjouissait de trouver, dans l'analyse outrée de ses ennuis quotidiens [1], ce sens aigu de curiosité qui soutenait sa furieuse éloquence contre la vie moderne.

A la longue, cependant, il semble trop attentif à donner aux raisons de sa lassitude la parure littéraire, trop soucieux de les présenter dans une note plus volontiers pittoresque qu'émue. Cela devient comme une jouissance *à rebours,* un goût de déformation caricaturale.

Il pensait que la littérature seule y trouvait son compte ; mais c'est alors que Notre-Dame d'Igny n'était pas loin ! Car « la grâce » marque de plus en plus son empreinte dans une âme qui pousse à ce

1. Notes. Huysmans fondateur de journal.

point l'amour spéculatif de la misanthropie ! — L'art est souvent la voie tortueuse, mais sûre, que choisit la religion pour arriver à ses fins.

Comme le Léo de *Marthe* « à force de tourmenter l'idée, d'essayer de rendre les bizarreries qui le hantaient, les nerfs se tendirent et une immense fatigue l'accabla ».

Cette curiosité, toujours reportée sur soi et assez semblable à celle du névropathe qui étudie sa lésion, devait aboutir au formidable ennui que l'on sait et à la recherche d'autre chose. Le romancier naturaliste dut se réveiller un jour apeuré du néant de son attitude intellectuelle.

La tentation lui vint un moment de chercher un dérivatif dans la magie. C'est l'époque, profitable encore pour sa littérature, du séjour à Lyon et des offices étranges célébrés rue de La Martinière, par le directeur des *Annales de la Sainteté*[1]. *Là-Bas* paraît dans l'*Echo de Paris*. Grand succès, même chez les gens de lettres ! « C'est bien tout à fait ce roman, note, à la date du 18 février 1891, Edmond de Goncourt dans son *Journal*... C'est de la plantureuse écriture, avec derrière de la pensée outrancière... » Et, le 15 mars, « *au Grenier* » on cause de Huysmans qui « se dit inquiété par des espèces d'attouchements frigides le long de son visage, presque alarmé par l'appréhension de se sentir entouré par quelque chose

1. Voir *Une étape de la conversion de J.-K. Huysmans*, par André du Fresnois (La *Grande Revue*, 15 mai 1911, p. 342 et s.). Mais, c'est peut-être dans *En Rade* (1887) — cette transposition d'une étrange villégiature passée avec Anna Meunier à Jutigny — que se révèlent les premières inquiétudes de l'écrivain dans le domaine psychique.

d'invisible. Est-ce qu'il serait, par hasard, victime du succubat qu'il est en train de décrire dans son roman ? Puis, une terreur secrète est en lui de ce que son chat, qui couchait sur son lit, ne veut plus y monter, et semble fuir son maître. Le chanoine de Lyon, qui lui a donné des renseignements sur la messe noire, dit-il, lui a écrit que ces choses devaient lui arriver, et chaque jour, il lui mande ce qui suivra le lendemain, avec accompagnement d'ordonnances anti-sataniques pour s'en défendre. »

O ces ordonnances anti-sataniques ! — Hosties marquées de stigmates sanglants ! hosties consacrées contre les menaces des méchants Rose-Croix ; luttes ésotériques avec le marquis de Guaita, Joséphin Peladan et Oswald Wirth ; envoûtements, chocs en retour, tables tournantes, diableries, duels[1] ! Et Boullan-Johannès ; et Ledos-Gevingey ; et Rocca-Docre ; et Mme Laure ; et « Maman » Thibaut ; et toutes les grosses parades de ceux qu'il traitait, en 1877, de « Kabbalistes toqués » l'ébahissent durant quelques mois puis, finalement, lui apparaissent comme les moyens détournés choisis par le Dieu de ses pères pour le ramener à lui.

Il cherchait autre chose. Mais ne l'avait-il pas en lui, le salut ! La religion qui s'imposa pendant vingt siècles ne peut-elle pas encore relever et diriger une énergie ? Ce raisonnement provoqua l'explosion : Huysmans pria...

Ainsi, huit ans plus tôt, sans se rendre compte qu'il lançait déjà au ciel une prière, Des Esseintes avait demandé au Seigneur de prendre pitié de l'in-

1. Notes. Huysmans et Boullan. — Huysmans et le satanisme.

crédule qui voudrait croire. Il fut tout de même surpris, lorsqu'en 1892 le ciel l'exauça. Voyant que cette fois c'était sérieux il tenta de se rebiffer !...

Suivant l'amusante observation d'un de ses critiques « il s'approcha de la pénitence avec les arguments et les retards d'un malade qui tâche de se dérober au traitement et s'éloigne tant qu'il peut de la *piscine salutaire* dont il affecte toujours de trouver la température ou trop froide ou trop chaude ».

Malgré les affectueux encouragements que lui prodiguaient maints maîtres-nageurs apostoliques accourus à son aide, il s'obstinait à rester sur le bord.

Des liens de sentiment rendus plus vivaces par le malheur, des habitudes chères à son cœur de vieil homme casanier retenaient son élan...

Cependant, après bien des reculs, bien des hésitations, un jour de détresse plus vive, il fit un signe de croix, — et plongea.

*
* *

Il avait renouvelé sa manière littéraire sans renouveler son cœur ; et, dans le catholique éperdu, l'homme s'affligea lorsqu'il s'aperçut que rien de ce qu'il chérissait, en dehors des livres et des autels, ne l'attachait plus au monde.

Oui. Les voies de Dieu demeurent impénétrables et leur obscurité est, pour le croyant, le caractère providentiel de leur attirance. Pourtant...

Ne peut-on pas concevoir que, chez Huysmans, le culte d'hyperdulie était déterminé surtout par des souvenirs féminins dont l'évocation sensuelle, à travers la prière, s'épanouissait en pureté...

Qui sait si Huysmans n'avait pas perdu l'inspiratrice terrestre d'une partie de sa littérature, le témoin de sa vie, la petite Notre-Dame d'Amour à laquelle, au détriment de « notre mère Marie », il avait adressé d'abord ses dévotions ?

Les grands actes humains, les gestes héroïques, n'ont parfois pas d'autre cause qu'une porte qui s'ouvre ou qui se referme sur un cercueil [1].

1. Notes. Sur la mort d'Anna Meunier. Lettres de MM. Descaves et Hennique.

HENRY CÉARD

PESSIMISTE RÉSIGNÉ

J'aime après l'odeur des iodes
De l'hôpital et du moisi
Les délicates périodes
Et le charme du mot choisi
Non ! je n'ai jamais retrouvé
L'Art à ma petite chapelle
A l'occasion, comme ici,
Je vais où la rime m'appelle

Henry Céard

HENRY CÉARD, PESSIMISTE RÉSIGNÉ

> Pourquoi êtes-vous venue, si c'était pour vous en aller ?
>
> (*Une belle journée*, p. 311.)

Il porte allègrement ses soixante-neuf ans, cet aimable Parisien, dernier ou avant-dernier représentant du mouvement naturaliste, et que M. Léon Daudet saluait un jour comme « la tête la plus solide du groupe ».

Son nom évoque toute une époque déjà lointaine, le bon visage de Gustave Flaubert, Goncourt et son « Grenier » d'Auteuil, Alphonse Daudet et les gais dimanches de Champrosay, Guy de Maupassant, canotier neurasthénique, les Soirées de Médan, le Théâtre libre...

Très droit, le chapeau rond avancé sur le front, quelques poils roux dans une blanche et forte moustache, monocle plus souvent sur le gilet que devant l'œil, le ruban rouge et le liséré vert et noir de 1871 à la boutonnière de la jaquette, M. Henry Céard[1] n'apparaît-il pas, entre la rue Vivienne et l'Opéra, comme l'un des derniers représentants aussi de ce

1. M. Henri Céard est né à Bercy, rue Gallois, le 18 novembre 1851. Sa famille est champenoise.

que l'on nommait, voilà pas mal de temps — avant la grande guerre, avant 71 même, — *le Boulevard ?*

On serait tenté de le croire : saluant à droite, saluant à gauche, il semble connu de Tout-Paris, c'est-à-dire des cent cinquante à deux cents personnes habituées de ces parages. Et sa silhouette...

Mais ce ne sont là que des apparences : M. Henry Céard est peu connu du Tout-Paris, et il n'est pas « boulevardier » dans le sens que donnèrent jadis à ce mot les familiers de Tortoni ou du Café Anglais... Ses amitiés ne sont pas autour des soucoupes dans les cafés ; si, matériellement, il passe chaque jour sur le boulevard, intellectuellement, il n'y séjourne guère. Quand on le vit, autrefois, aux premières représentations, il se trouvait là par métier, non par goût ; et, lorsqu'il cessa d'être critique dramatique, il cessa d'aller au théâtre.

C'est donc loin du boulevard que des amitiés fidèles sont acquises à l'érudit, à l'essayiste que trente années de critique littéraire, dramatique ou musicale au *Paris,* à *l'Événement,* au *Matin,* ont laissé miraculeusement alerte, prodigue de mots et d'anecdotes. Mais, à part MM. Pol Neveux, Gabriel Thyébaut et René Dumesnil (son collaborateur pour un *Essai clinique et littéraire* sur Guy de Maupassant [1]), qui peut se vanter de bien connaître le parfait *homme de lettres* qu'est M. Henry Céard ?

*
* *

Henry Denoisel est ce personnage un peu effacé,

1. Un volume en préparation.

mais sympathique qui, dans *Renée Mauperin,* joue le rôle de fiancé à la fantasque « jeune fille moderne ». Sous ce pseudonyme emprunté au roman de Goncourt, l'étudiant en médecine Henry Céard — qui venait d'abandonner, pour la salle de rédaction, la salle d'hôpital où dans l'odeur de chlore et d'iodoforme il avait appris à observer en clinicien — fit ses débuts au quotidien *Les Droits de l'Homme*. Il avait été présenté au directeur de ce journal par Albert Pinard, l'auteur de *Madame X...*, un curieux roman que les fervents du naturalisme connaissent bien. Dans le même temps, l'ancien carabin, recommandé par le général de Bostquénard, entrait, en qualité d'auxiliaire, au ministère de la Guerre.

Là, il rencontrait Ludovic de Francmesnil, un de ces types d'artistes que le XVIIIe siècle qualifiait si joliment *d'originaux*. Dessinateur, poète, musicien et, de plus, fonctionnaire irréprochable attaché au bureau de la justice militaire, Francmesnil était grand ami d'un autre « rond de cuir » modèle, Charles-Marie-Georges Huysmans, dit Joris-Karl, rédacteur au ministère de l'Intérieur. Il lui présenta le nouveau collègue Céard.

Un même amour de François Villon rapprocha tout de suite les deux jeunes hommes. Certain jour de l'année 1874, Huysmans, chez lui, 114, rue de Vaugirard, donnait lecture à Céard du *Drageoir à épices* : débuts d'une amitié qu'aucun événement ne devait contrarier, premières rencontres littéraires de deux futurs collaborateurs aux *Soirées de Médan*.

En 1880, pour ce volume des *Soirées,* qui était comme le manifeste du groupe, M. Henry Céard écrivait, en manière de préface, quelques lignes nettes

comme un défi : « Nous nous attendons à toutes les attaques, à la mauvaise foi et à l'ignorance dont la critique nous a déjà donné tant de preuves. Notre seul souci a été d'affirmer publiquement nos véritables amitiés, et, en même temps, nos tendances littéraires.[1] »

Et, entre le *Sac-au-Dos* de son ami Huysmans et *L'Attaque du Grand 7* de M. Léon Hennique, M. Céard publiait *La Saignée,* une nouvelle dont il dit aujourd'hui : « Excepté le début, le Siège de Paris, qui me plaît encore par son écriture au présent, le reste me fait hurler par sa fausseté et je n'en suis pas fier. »

L'année suivante, paraissait *Une belle journée,* roman publié tout d'abord dans *l'Artiste* de Théodore Hannon[2] et qui était un modèle accompli de l'esthétique naturaliste : trois cent quarante-six pages où rien ne se passe...

« Défiez-vous de *L'Éducation Sentimentale* », dit seulement Goncourt devant cet exercice de haute virtuosité qui valut à l'auteur, avec les sarcasmes de la critique, les suffrages littéraires d'Alphonse Daudet, de Maupassant et de Zola.

Divisée en cinq parties comme un drame charpenté suivant la classique formule impaire, drame où la pluie jouerait le rôle principal, *Une belle journée* est un épisode choisi dans la vie d'une petite bourgeoise de Bercy.

Mme Duhamain, « la dame » de l'architecte du quatrième étage, a fait la connaissance d'un de ses

1. Henry Céard fut en quelque sorte le théoricien du naturalisme. Voir aux notes, sa définition de ce mot.

2. *L'Artiste*, de Bruxelles, n° 1, 3e année, 6 janvier 1878.

voisins de l'étage supérieur, M. Trudon, qu'elle « trouve très aimable avec son élégance de gravure de tailleur à la mode, sa gaîté apprise dans les cafés-concerts, sa rondeur de commerçant qui fait des affaires en blaguant ses clients et en leur tapant sur le ventre ».

Quelques rencontres dans l'escalier, de petites causeries, une soirée dansante où M. Duhamain, le mari, paraît à notre bourgeoise plus ridicule qu'à l'ordinaire, il n'en faut pas davantage pour que cette honnête dame décide d'aller passer, avec M. Trudon, une journée à la campagne.

Le temps promet d'être beau et le couple de fortune s'arrête, pour déjeuner, dans un cabinet particulier du restaurant des Marronniers, quai de Bercy.

Trudon fonde naturellement quelques espérances sur la jolie Mme Duhamain, à qui cette escapade semble sans importance, tant les femmes possèdent le pouvoir de se tromper sur leurs inavouées intentions. Mais, au cours du déjeuner, la sottise et la vulgarité du bellâtre sont telles que Mme Duhamain n'a plus envie que de rentrer chez elle.

Rien de ce qu'elle avait désiré ne lui semblait plus désirable. De quelque côté qu'elle se tournât, le mariage ou l'adultère ouvraient devant elle un égal horizon de sottise et l'adultère avait, en plus, l'inconvénient de compromettre et de déconsidérer.

Par surcroît de tristesse, voici que l'ondée fait son entrée... « quelques gouttes de pluie tambourinaient sur les vitres, s'y écrasaient et puis coulaient tout du long, comme des larmes... »

L'orage tient le couple enfermé et prolonge durant

plusieurs heures l'odieux tête-à-tête. Mme Duhamain et Trudon n'ont que la ressource de regarder l'eau tomber.

— Tiens, dit Trudon, voilà que ça cesse de tomber doucement.

En effet, l'ouragan augmentait encore. Au loin des volets battaient, une dégringolade de carreaux s'entendait, sonnant clair à travers le paysage désolé. Puis le silence recommençait, un silence navré...

Que faire ? Trudon cherche des journaux : la politique l'occupe.

Ayant lu des journaux toute sa vie, démesurément, il croyait à la dépravation naturelle des monarchies, à la moralité supérieure des États populaires. Et, l'autoritaire fougueux qui se cache au fond de tout républicain apparaissant, il invoqua les principes de 89, n'hésita pas à les déclarer menacés. En résumé, il était d'avis qu'on imposât silence, par la force, à quiconque professait des opinions contraires aux siennes.

Mme Duhamain s'empare de quelques illustrés, gaudrioles et journaux de modes.

Les articles, tous, parlaient de grandes dames. Il était aussi question de ménage et de bébés au milieu de ces toilettes de filles ; une odeur de pot-au-feu au patchouli circulait parmi ces intérieurs.

Cependant Trudon a évoqué ses anciennes bonnes fortunes, invectivé en lui-même contre sa partenaire d'occasion ; maintenant, il se promène de long en large dans la pièce.

Par instants, il s'arrêtait dans un coin, paraissait réflé-

chir, s'intéressait à une des fleurs peintes du papier de tenture, la regardait curieusement. Cette fleur l'attirai toujours sans qu'il sût pourquoi, et, chaque fois, faisant devant elle une halte plus longue, il la grattait du bout de l'ongle, comme s'il eût cherché à découvrir quelque chose derrière, puis il reprenait son va-et-vient monotone.

L'âpre comique de cette scène d'ennui alterné se poursuit tout l'après-midi. Enfin un fiacre vient, Trudon accompagne jusqu'au train de Ceinture la jeune femme qu'il souhaitait séduire quelques heures plus tôt et qui ne lui semble plus maintenant qu'une petite bourgeoise peu désirable, grimacière et mijaurée.

Une banale poignée de main. Ils se quittent. Et voici que, séparés, tous deux éprouvent la sensation d'un vide immense, « la désolation d'une tristesse illimitée dont la médiocrité même ne recommencera pas ».

C'est alors qu'à côté de l'anecdote, le ton s'élève singulièrement; rentrée chez elle, Mme Duhamain réfléchit à la grande histoire de sa vie qui compose un bien petit drame peut-être pour un lecteur ordinaire. Et le roman se termine sur ces lignes désenchantées :

Elle comprit que la misère des cœurs résulte non pas des douleurs continues qui les poignent, mais de l'effort qu'ils font pour échapper à leur condition. L'idéal qu'ils réclament ainsi qu'une délivrance se montrait plus meurtrier encore que les vulgarités auxquelles ils tentaient de se soustraire; puis, il y avait en plus les dangers, les craintes, les pertes d'habitude et aussi, et invariablement, les retours plus douloureux après les aspirations non réalisées...

Il est peu de livres d'une plus hautaine, d'une plus désespérante moralité, mais c'est là une chose de quoi se soucie peu l'artiste qui domine en M. Henry Céard et c'est tant pis si les conclusions que l'on peut tirer de son œuvre aboutissent à cette sagesse qui permet à Mme Alphonse Daudet de le traiter, en toute amitié, de « pessimiste nonchalant ». La dominante de cet esprit chercheur n'est-elle pas une curiosité vite désabusée[1]?

*
* *

Journaliste et auteur dramatique (*Pierrot spadassin, Tout pour l'honneur, la Pêche, les Résignés*, au Théâtre Libre), M. Henry Céard fut de toutes les batailles de cette époque où ne manquèrent ni les courages, ni les désintéressements[2]. Plus tard, conservateur à la Bibliothèque de la Ville de Paris[3], il lut presque autant de livres qu'il en communiqua, par fonction, aux travailleurs de l'établissement. Il documenta discrètement Goncourt, Huysmans, Zola; et ce n'est pas sa faute si celui-ci fit trop souvent, de la documentation scientifique ou historique que lui apportait bénévolement son ami, l'usage que l'on sait... M. le Dr Toulouse était du reste plus indiqué que M. Céard pour parfaire cette besogne de vulgarisation. Aussi, Zola ne tarda-t-il pas à découvrir le docteur

1. Notes. Une curiosité vite désabusée.

2. « ...Des polémiques furieuses du temps passé, rien ne subsiste, rien sinon le souvenir d'avoir, vaille que vaille, essayé de faire honnêtement figure littéraire... » Henry Céard. Lettre inédite.

3. Notes. Céard conservateur à la Bibliothèque de la ville de Paris.

qui le lui rendit bien. Ce fut à ce moment que parut la fameuse *Enquête médico-physiologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie,* caricaturale réalisation du célèbre mot de Zola : « Je ne suis qu'un savant. » Et les véritables savants de rire aux larmes[1].

M. Henry Céard, qui fut le témoin de leur gaîté, s'écria en abandonnant définitivement les Rougons à eux-mêmes :

> Notre foi, elle est de ne pas croire à l'usage désordonné et presque forain qu'on fait de la science, de douter des illusions qu'elle donne, de la réclame qu'elle sert à susciter et de l'admirer seulement pour la splendeur de son incertitude, comparable à la lumière des phares aperçus dans la nuit et qui indiquent la côte aux navigateurs sans cependant empêcher les naufrages[2].

*
* *

On peut se demander pourquoi M. Henry Céard, littérateur et homme de lettres exclusivement, demeure sinon oublié, du moins relégué dans une pénombre où il semble assez se complaire. M. Céard restera pour le public l'auteur d'*Une belle journee.* Or, il est facile de concevoir qu'*Une belle journée* ne saurait rallier les suffrages du public qui fait les succès de librairie... Non plus d'ailleurs que cet autre roman déconcertant : *Terrains à vendre au bord de la mer.*

C'est après avoir pris sa retraite de fonctionnaire que M. Céard, s'étant retiré à Port-Haliguen-en-Quiberon, composa ce maître livre.

1. Voir *Événement,* 28 novembre 1896.
2. *Id.*

Rassemblés sur une plage bretonne, autour des petites intrigues locales, cinquante-neuf personnages, un chien et un perroquet composent un raccourci de société avec ses tares, ses héroïsmes et ses faiblesses. Que sont venus chercher, en ce coin d'Armor, le littérateur Malbar et la cantatrice Mme Trénissan ? Une désillusion nouvelle. Ou plutôt, ils sont venus pour préparer laborieusement la désillusion qui attend tous les imaginatifs, lorsqu'ils ont l'imprudence de confronter l'œuvre d'art avec la pensée qu la fit naître et les espoirs surhumains qu'elle suscita. Une fois de plus, le rêve s'écroule à l'épreuve des réalisations.

La chanteuse a voulu incarner Yseult : elle n'atteint même pas son propre idéal, elle se sent inférieure à sa volonté, plus basse que son rêve. Lui, Malbar, a essayé de ne pas demeurer, comme son père, un simple bourgeois. Mais son talent ne le sauve pas des fatigues et des écœurements et il finit par ne plus travailler que par devoir, sentant chaque jour plus assidûment les défauts de la besogne entreprise.

Revanche de la misère de leurs individus, ils s'épousent sans grand amour. Et c'est, vécue en commun, « l'infinie désillusion, à laquelle le respect religieux de l'art conduit les intelligences sincères qui, le pratiquant d'une manière désintéressée, ne lui demandent ni loyer d'honneur, ni gain de renommée et réclament innocemment de lui la satisfaction absolue de l'esprit. Rendu plus exigeant pour lui-même, il s'exalte seulement pour se mieux convaincre de sa faiblesse et se torturer davantage de son infirmité à se contenter jamais ».

Son infirmité à se contenter jamais. Voilà le « motif » de cette incertitude éternelle qui, pareille à celle de Flaubert, n'attend plus rien des hommes ni des Dieux. De ce roman se dégage l'atmosphère de résignation et de tristesse humoristique qui, chez M. Céard, semble inséparable des instants les plus heureux. Livre aussi dépouillé d'artifices littéraires que *Bouvard et Pécuchet* et ne comportant ni thèse, ni moralité, c'est uniquement par la représentation fidèle des caractères et du cadre qu'il s'impose.

Littérateur exceptionnel, M. Henry Céard accumula assez de sujets, d'intrigues, de « copie » pour alimenter toute une vie de nouvelliste prospère dans ce volume, écrivait M. Paul Reboux[1]. Et l'aspect seul de ce livre (775 pages) découragera les profanes, c'est-à-dire ceux auxquels les écrivains sont redevables des tirages importants et des grands succès.

Il faut bien croire que les profanes sont nombreux, car le tirage de *Terrains à vendre* ne put même pas atteindre, jusqu'ici, le troisième mille d'*Une belle journée*. Mais l'auteur est patient; ce n'est pas un homme de vingt-quatre heures.

*
* *

M. Henry Céard le reconnaît lui-même de la meilleure grâce du monde : « Des livres de désenchantement spéculatif, des romans sans la moindre intrigue apparente, n'ont aucune chance de succès. Malheureusement, poursuit-il en souriant, il n'y a que ceux-là qui m'amusent à écrire ! Je continue

1. *Les Lettres*, novembre 1906.

donc ! Mais, permettez-moi de ne rien publier de ce genre-là... »

Et c'est ainsi que l'on ne verra jamais paraître en librairie *Mal-Eclos,* histoire d'un pion, que publia jadis Henry de Weindel dans *la Vie populaire*[1] ; *Morte-Saison,* roman de l'ouvrière parisienne, non plus qu'au théâtre *Sœur Claire,* trois actes auprès desquels la désespérance immanente des autres œuvres n'est qu'une romance, non plus que tant d'autres travaux entièrement réalisés et dont les tiroirs de M. Céard sont pleins : essais, nouvelles, souvenirs, portraits, poèmes.

Poèmes ? Mais oui, ce naturaliste connaît à fond la littérature du xve siècle et les poètes de cette époque de clair-obscur : Guillaume de Machaut, Christine de Pisan, Olivier Basselin, Eustache Deschamps et, les dominant tous, celui que J.-K. Huysmans appelait le ciseleur inimitable du vers, le joaillier sans pareil de la ballade : Maître François Villon.

Comme ces curieux lyriques du moyen âge, M. Henry Céard n'ignore rien des mille difficultés de la versification française ; comme eux, il se plaît au jeu précieux des rimes léonines, batelées, équivoquées ou rétrogrades. Quelques-uns de ses poèmes furent publiés naguère dans la *Revue Blanche* sous le pseudonyme de Nicolas Kerlio ; d'autres avaient paru dans *La Cravache,* notamment le sonnet de La Charrette qu'aimait J.-K. Huysmans. Mais ses vers inédits (le seront-ils toujours ?) représentent bien trois à quatre volumes. Et M. Pol Neveux a pu dire avec raison que M. Céard s'est entraîné à la précision du style et

1. Notes. Lettre de M. H. de la Ville de Mirmont.

à l'équilibre de la phrase par l'impérieuse norme du pantoum, du chant royal, de la ballade.

Ne s'amusa-t-il pas longtemps à remercier, par quelques vers, les poètes qui lui adressaient leurs livres. Citons ce *Remerciement* qu'il adressa

A THÉODORE DE BANVILLE

POUR L'ENVOI D'UN LIVRE EN VERS DE SA FAÇON

Je me croyais aux antipodes
De votre pensée, et voici
Pourtant que je reçois vos odes,
Car vous daignez prendre souci
Du naturaliste endurci
Séduit par tout érysipèle,
Devinant que parfois aussi
Je vais où la rime m'appelle,

J'aime après l'odeur des iodes
De l'hôpital et du moisi
Les délicates périodes
Et le charme du mot choisi.
Non! je n'ai jamais rétréci
L'Art à ma petite chapelle;
A l'occasion, comme ici,
Je vais où la rime m'appelle.

Méprisant les rythmes commodes
Et la strophe lâche, couci-
couça, j'ai suivi les méthodes
De l'aïeul Villon. Tant pis si
J'ai plus peiné que réussi;
Mais on remuerait à la pelle
Le papier par mes vers noirci!
Je vais où la rime m'appelle.

Envoi.

C'est Henry Céard, de Bercy,
Maître du métier qu'il épèle,
Qui vous dit humblement : Merci.
— Je vais où la rime m'appelle [1].

*
* *

M. Henry Céard a été élu le 29 avril 1918 à l'Académie Goncourt en remplacement de Mme Judith Gautier, par 6 voix contre 3 à Georges Courteline. Rien de plus logique. Ne fut-il point un certain temps des familiers du *Grenier d'Auteuil ?* N'a-t-il pas préfacé *les Lettres* du plus jeune des deux frères en 1885 ? Et, mieux, un premier testament d'Edmond de Goncourt ne le faisait-il pas exécuteur testamentaire, conjointement avec Aphonse Daudet ?

« La maladresse d'un reportage éloigna Céard de la maison d'Auteuil », peut-on lire dans les *Notes sur la Vie,* d'Alphonse Daudet. Oui, mais n'y aurait-il pas autre chose encore ?

Le 14 avril 1882, Raymond Deslandes, directeur du Vaudeville, refusait l'adaptation, faite par M. Henry Céard, de *Renée Mauperin.* Par la suite, Deslandes se reprenait et semblait vouloir risquer la représentation à condition que la pièce aurait un dénouement heureux et que Renée ne mourrait pas, mais épouserait Henry Denoisel.

M. Céard en référait de cette décision à Goncourt : celui-ci acceptait, ou presque, la fin proposée. M. Céard

1. Voir dans les notes un sonnet en vers de quatorze syllabes extrait des *Heures de Guerre*, du même auteur.

cependant résistait ; des modifications nouvelles étaient apportées au texte, on essayait d'autres dénouements qui, successivement, étaient écartés ; finalement, la pièce ayant été refaite ainsi sept fois sur les indications de Goncourt, la pauvre Renée Mauperin, un peu fatiguée, montait trois ans plus tard sur la scène de l'Odéon (direction Porel, débuts de Mlle Cerny).

Ici se place une histoire de vasque qui a son importance. Edmond de Goncourt voulait, dans un décor approprié, une vasque avec de l'eau pour baigner les yeux de Mme Bourjot ; les romanciers ont de ces idées lorsqu'ils se transportent à la scène.

Cette vasque, M. Porel la refusait et l'adaptateur n'était pas loin d'approuver M. Porel. On fit donc croire à Goncourt au cours des répétitions qu'il aurait sa vasque, puis on la supprima pour la « première ». D'où, grande fureur de Goncourt, qui attribua la chute de *Renée Mauperin* à cet incident, tout simplement.

On retrouvera cette anecdote, à la date du 20 novembre 1886, dans le *Journal des Goncourt* déposé à la Bibliothèque nationale.

D'autre part, M. Raymond Poincaré, alors qu'il défendait, en qualité d'avocat, la fondation Goncourt contre les héritiers naturels, a parlé des « surprises d'une collaboration suivie d'une touchante réconciliation devant le monument Flaubert, à Rouen ». Que les curieux de la petite histoire littéraire suivent cette piste à partir de l'année 1886 et de la chute de *Renée Mauperin* à l'Odéon.

... Edmond de Goncourt ne se demanda pas si la frêle jeune fille avait été faite pour le théâtre. Il maudit le malheureux qui avait exposé Renée Mauperin à cette chute et

Henry Céard fut rayé de la liste et de la confiance blessée du maître[1].

Céard continua à se montrer extrêmement déférent pour l'auteur de *La Faustin* dans les maisons où il le rencontra. Il accepta de prononcer un discours au banquet du 28 février 1895, mais ne reprit jamais le chemin de la maison d'Auteuil. Il y rentra seulement en 1896, dix ans plus tard, le jour des obsèques.

*
* *

De tous les écrivains naturalistes qui approchèrent Gustave Flaubert et qui tous, plus ou moins, subirent l'influence du maître de Croisset, Guy de Maupassant et M. Henry Céard furent certes les admirateurs les plus ardents.

On sait quelle affection Flaubert accordait à Maupassant qui considérait son maître comme un père d'élection. La reconnaissance émue que, par affinité, M. Henry Céard a vouée à l'auteur de *l'Éducation sentimentale* est peut-être moins connue. Et pourtant, il suffit de parcourir l'œuvre de M. Céard pour relever les traces de cette filiation.

A Paris, entre ses voyages, il (le Dr Laguépie de *Terrains à vendre*) avait fréquenté chez l'écrivain (Gustave Flaubert) quand, les dimanches d'été, le demi-jour des persiennes fermées égalisant tous les visiteurs, réunissait les débutants et les maîtres dans une intimité d'art accueillante et cordiale... Laguépie s'enorgueillissait de connaître par cœur toutes les œuvres du romancier et du

1. Plaidoirie de Me Chenu, juillet 1897.

philosophe. Une de leurs récréations, avec Malbar, consistait à se provoquer mutuellement, l'un commençant une période que l'autre, sur le champ, finissait de mémoire, sans jamais se tromper. Tous deux communiaient en Flaubert avec une ferveur dont ils se raillaient quelquefois par habitude de narguer leurs sentiments intimes et de dissimuler, sous de l'ironie, leurs vénérations les plus profondes.

Le goût des réalités, le souci des petits faits significatifs, la préoccupation de ne pas se laisser leurrer par les apparences furent l'apanage des écrivains naturalistes. Ces qualités, on les trouve au même degré dans *l'Éducation sentimentale* que dans *Terrains à vendre*. Au début, Edmond de Goncourt et Zola influencèrent M. Henry Céard, le premier par le tarabiscotage de la phrase, le second par la rectitude du plan et la sécheresse de ses premières œuvres ; puis Gustave Flaubert, dont il s'assimila, non pas exactement la sonorité du gueuloir, mais la façon de représenter une idée par une image matérielle et de rendre les pensées objectives. Comme Gustave Flaubert, qui peint ses personnages par petites touches, en choisissant les traits nécessaires, M. Céard possède ce rythme cadencé, ce balancement de la phrase, ces comparaisons qui entrent dans l'esprit, cette manière de rejeter l'adverbe en fin de phrase, tout ce qui donne à la prose française moderne sa force, son élégance et sa puissance d'évocation.

Et l'on pourrait recueillir, au courant de la plume, quelques analogies entre les deux écrivains. C'est ainsi que Flaubert dit :

Bourgeoise déclassée, elle mentait à son rôle, car elle

devenait sérieuse, et même, avant de se coucher, montrait toujours un peu de mélancolie *comme il y a des cyprès à la porte des cabarets.*

On lit chez M. Henry Céard :

...les endroits où l'on s'amuse gardent, des gaîtés qu'ils subissent, quelque chose de cet air de maussaderie et d'ennui *que la continuité du rire donne aux visages des vieux comiques.*

De même dans *l'Éducation sentimentale :*

Des années passaient et il supportait le désœuvrement de son intelligence et l'inertie de son cœur...

Et dans *Terrains à vendre :*

...Mme Hestoudeau et Mme Vincent Trois supportaient avec impatience la solitude de leur maison et le désœuvrement de leurs personnes...

La fin des *Résignés* (acte III, dernière réplique de la dernière scène) rappelle la dernière phrase de *l'Éducation :*

C'est là ce que nous avons eu de meilleur, dit Frédéric.

Dans *les Résignés,* deux fiancés, longtemps séparés par les circonstances, se retrouvent sans joie et ne se marient que pour obéir au souvenir de leur idylle manquée. La mère de la jeune fille est présente : elle approuve cette résignation :

Allons, à table, mes enfants ! Et, tout à l'heure, je vous ferai boire du vin de ma noce. *C'est encore ce qu'elle a eu de meilleur !*

M. Henry Céard aime parfois, dans l'intimité, à ima-

giner un chapitre de *Madame Bovary* ou de *l'Éducation* que Flaubert aurait pu écrire. Et, souriant à demi, à demi ému, M. Céard pastiche, en se jouant, l'épisode qu'il invente. — « Tout cela est facile, dit-il avec une modestie charmante, comme pour s'excuser, maintenant que Flaubert nous l'a montré... »

*
* *

En 1878, M. Henry Céard fit à Gustave Flaubert, rue du Faubourg-Saint-Honoré, une visite qu'il raconte ainsi :

J'entrai seul dans le salon plein de l'ombre des persiennes fermées. Profitant du tête-à-tête, je dis à Flaubert mon admiration profonde pour *l'Éducation Sentimentale*, entre tous, à mon sens, son chef-d'œuvre le plus extraordinaire.

Alors Flaubert, haussant encore sa grande taille, me regardant de ses yeux bleus où luisait un reflet d'acier, me dit avec une tendresse presque brutale :

— Ainsi, vous aimez ça, vous ?

— Oui, répondis-je, avec une humble fierté.

— N'empêche, continua Flaubert, c'est un livre condamné, mon bon ami, parce qu'il ne fait pas ça.

Et, joignant ses mains longues et élégantes dans leur robustesse, il simula une construction en pyramide :

— Le public veut des œuvres qui exaltent ses illusions, tandis que *l'Éducation Sentimentale*...

Il renversa ses grandes mains, fit le geste que tous les rêves renversés tombaient dans un trou sans espoir; je le soupçonnais très ému de mon mince éloge.

La critique que Gustave Flaubert faisait pour son œuvre, on pourrait la reprendre pour *Terrains à*

vendre où, comme dans *l'Éducation sentimentale,* tout se trouve au premier plan, avec le manque de perspective qui déroute le lecteur et cette philosophie du désenchantement qui, sous les divers aspects de la critique, du roman ou du théâtre, se montre, chez M. Céard, identique à elle-même.

*
* *

Chaque auteur emploie, inconsciemment, des mots particuliers renseignant sur la conception qu'il a de la vie. C'est le verbe *se résigner* que l'on rencontre le plus souvent chez M. Céard. Et, critique littéraire, il semble user avec complaisance du mot *encrier* pour signifier, concrètement, l'originalité d'un écrivain qu'il étudie. Il dira volontiers, parlant de Huysmans : «... le travail de son encrier... » ou, à propos de Daudet : « ... il sut tirer de son encrier... » etc., entendant peut-être ainsi suggérer plus fortement l'impression artisane du travail littéraire dont lui-même ne dissocie jamais les éléments que la plume à la main [1].

Champenois né Parisien, on ne lui en fait pas accroire ; il voit toutes choses, — les manifestations de la gloire y comprises, — à leur vraie place, « dans la perspective indécise de l'humanité ». Ayant senti profondément la douleur de son temps, la monotonie du présent et de l'avenir, l'inanité de tous les idéaux, M. Henry Céard a osé conclure par les trois mots du

1. On peut rappeler ici le mot de Flaubert à propos de *Bouvard et Pécuchet*. Peinant sur un chapitre, il dit à M. Max Simon : « J'en pleure dans mon encrier. »

proverbe espagnol : « Tout n'est rien. » — Et sa philosophie n'est-elle pas un peu celle du Malbar de *Terrains à vendre* : « Désabusé des vertus de l'humanité, il s'était résigné à ne plus se réjouir que du spectacle des canailleries. »

Styliste net et scrupuleux, observateur qui, de Flaubert à Huysmans, a connu toute l'élite intellectuelle de ces quarante dernières années, il s'est *résigné*, par sagesse plus encore que par nonchalance, à se situer, sans mauvaise humeur, dans le cadre restreint qui convient à notre illusion d'activité. C'est un artiste dans toute la dignité du mot et un parfait honnête homme de lettres dans la noble conception que les jeunes gens, aux idées intransigeantes, se font de cette carrière hautaine vers leur vingtième année.

LÉON HENNIQUE

OU LES DIVERTISSEMENTS NATURALISTES

...uysmans resta toujours maître de
...lui-même, après et avant la conser-
...tion, maître absolu, maître invrai-
...emblable. Aussitôt catholique, il
...'a plus eu que de l'horreur pour
...e jeune fanfaron de vices que ses
...mis avaient connu. Il fut conduit
...u catholicisme, de même que le peintre
...ames Tissot, aveuglement, presque
...ar la main, à travers les frissons,
...s frayeurs, les stupeurs de l'occultisme.

Veuillez agréer, chers Messieurs, l'as-
...urance de mes sentiments les plus
...ympathiques

Léon Henrique

LÉON HENNIQUE
OU LES DIVERTISSEMENTS NATURALISTES

> Les écoles n'ont jamais existé en tant que groupement esthétique... C'est tellement ainsi que les maîtres ont toujours été en discussion avec leurs soi-disants élèves... Seulement, autrefois, on prenait une étiquette pour être agréable à un maître.
>
> (Déclaration de Léon Hennique à Amédée Boyer 1900)

Un communard rentre à Paris après l'amnistie. Sa femme, qui l'a cru mort, s'est remariée avec un boucher. Tout d'abord, le communard proteste et veut reprendre sa femme. Mais il se rend compte bien vite que les années vécues en Calédonie l'ont, par le fait, rayé du nombre des vivants. Usé, découragé, il comprend qu'il est de trop dans cette maison et il s'éloigne...

— Que cela ne nous empêche pas au moins d'aller « boire un verre », dit alors le nouveau mari à l'ancien, après lui avoir montré que, dans cette aventure, il n'y a de la faute de personne.

Sans rancune contre la fatalité, ils allèrent ensemble « boire un verre »...

Et leur sortie fut saluée par les acclamations de toute la salle que n'avaient pu émouvoir ni *Made-*

moiselle Pomme de Paul Alexis et Duranty ; ni *Le Préfet,* d'Arthur Byl ; ni *La Cocarde* de Jules Vidal...

C'est que, sur cette donnée si simple qu'il avait prise dans la nouvelle de Zola — *Jacques Damour* — M. Léon Hennique avait construit un acte singulièrement fort et dont le dénouement disait, en quelques répliques ramassées, toute la résignation des braves gens du peuple.

Au succès de cette pièce (30 mars 1877)[1], André Antoine devait en partie de pouvoir poursuivre ses « représentations d'essais », passage de l'Élysée des Beaux-Arts, puis à Montparnasse et aux Menus-Plaisirs.

Le Théâtre-Libre était lancé.

M. Léon Hennique contribua encore à assurer la vogue de cette nouvelle formule d'art par des ouvrages comme *Esther Brandès* et surtout *La mort du duc d'Enghien,* œuvre très différente de cette première tentative.

Jouée le 10 décembre 1888, *La mort du duc d'Enghien* ouvrait une voie nouvelle au drame historique et l'historien du Théâtre-Libre, M. Thalasso, put écrire avec raison que « par l'exactitude des faits, la vérité des caractères, la rapidité de l'action, ces trois tableaux font tomber comme château de cartes le drame historique de Scribe et de Dumas père... »

Dès lors, avec plus ou moins de bonheur, M. Léon Hennique applique la même simplicité de procédés aux *Deux Patries,* — dont les Goncourt estimaient l'original prologue — à *Reine de Rois,* à *L'argent d'autrui,* à *La menteuse,* à la *Petite Paroisse* (ces deux dernières

1. Cette date est celle du premier spectacle du *Théâtre Libre* ; le 62e et dernier spectacle eut lieu le 27 avril 1896 (voir notes).

œuvres écrites en collaboration avec Alphonse Daudet) et jusqu'à des pantomimes (*La rédemption de Pierrot*; *Le songe d'une nuit d'hiver*; *Pierrot sceptique* et *Pierrot à Stamboul*.)

Le théâtre de M. Hennique est d'une exécution sobre et pleine. L'auteur se montre aussi soucieux du développement de la pensée que de la beauté de la forme. Son ambition est de faire pénétrer dans le drame les qualités de sérieux du travail historique ou psychologique. Somme toute, il ne croit pas à l'antagonisme du théâtre et de l'histoire, du théâtre et du roman. Il s'efforce d'apporter dans l'un comme dans l'autre les mêmes libertés de vision avec les mêmes qualités d'investigation.

Une conversation qu'il eut avec Amédée Boyer[1] nous renseigne sur les opinions de Léon Hennique concernant le théâtre qui suivit la grande tentative d'Antoine.

« Le théâtre, dit-il, se renouvelle plus difficilement que le roman. D'abord on est tenu par le métier. Puis, au théâtre, plus que partout ailleurs, l'amour, cette éternelle chanson, joue le principal rôle. Enfin, c'est au théâtre qu'on est le plus astreint à serrer de très près la vie... Pour ma part mes préférences vont aux pièces d'Émile Fabre, d'Henry Bataille et de Bouhélier... »

Ainsi, en 1909, les préférences de M. Léon Hennique, écrivain naturaliste, mais dramaturge, de *La mort du duc d'Enghien*, s'arrêtaient sur le lyrisme tourmenté d'un Henry Bataille, la rhétorique symbolisante d'un Bouhélier, la puissance d'un Émile Fabre!.....

1. *Enquête sur la littérature et les arts contemporains* (1909).

Curieuse confidence d'un homme indépendant[1], rebelle aux interviews et peu favorable aux enquêtes.

Qui sait si à côté du narrateur de *l'Accident de M. Hébert,* du cruel reporter de *Benjamin Rozes,* de l'inquiet romancier de *Minnie Brandon,* de l'exotique mémorialiste de *Poeuf,* ne se cache pas un troisième personnage, le vrai, que le romanesque de *La dévouée, d'Élisabeth Couronneau* et le pathétique du *duc d'Enghien* nous révèleraient encore ?

*
* *

Grand, barbiche et moustache grises, M. Léon Hennique ressemble à un officier supérieur qui aurait pris sa retraite avant l'âge. La rosette de la Légion d'honneur ajoute à cette ressemblance. Fils d'un général d'infanterie de marine[2], Léon Hennique n'a pas manqué de peindre des militaires — ainsi que la plupart des naturalistes. — Nous lui devons l'officier Ventujol et ses amis dans *l'Accident de M. Hébert,* le soldat que l'on conduit au poteau d'exécution dans *Poeuf,* l'échauffourée du *Grand Sept*...

Mais cet écrivain chez qui un lorgnon professoral adoucit un peu cet air officier qu'il tient de famille, ne témoigne point d'une sympathie particulière à ses héros, pas plus à ceux qui portent le dolman qu'aux bourgeois en redingote et aux gens

1. M. Léon Hennique fit peu de journalisme, mais il fut le premier à parler de l'*Enfant* de Jules Vallès (Le *Voltaire,* 1er juin 1879) et, peu après, il publia dans ce même journal une importante étude sur le *Malheur d'Henriette Gérard* que Duranty venait de rééditer chez Charpentier avec une préface de Zola.

2. Notes. Extrait du *Journal des Goncourt.*

du menu peuple. Il les voit, non pas sous un jour cruel, comme on le dirait aujourd'hui, mais en observateur méticuleux. M. Léon Hennique se plaît aux détails, il les retient. Au besoin il les accumule.

Les détails furent toujours la grande préoccupation des écrivains naturalistes; pour eux, faire un livre, c'était moins conter une rapide histoire, reporter un drame ou le conflit des passions, que rendre compte du décor particulier, unique, de l'époque où se jouera lentement une intrigue, une aventure quotidienne, et si une tragédie survient par surcroît qu'amènera le heurt des caractères ou quelque fatalité, les choses se passeront comme dans la réalité, rapidement, avec cette foudroyante hâte des catastrophes...

De même que tous les écrivains naturalistes, M. Léon Hennique, par un scrupuleux souci d'art, a su s'étendre sur l'ordinaire de la vie et donner à ce qui pour d'autres n'est que décor et figuration une large place. L'accessoire même parfois est situé au premier plan. Procédés mis à part, ce n'est peut-être pas un exemple à imiter, c'est assurément une curieuse tentative qui ne manque pas de courage et qui témoigne d'une grande passion des lettres.

Aussi bien, si l'on voulait analyser tel livre encore célèbre qui parut à cette époque, il serait possible de le décortiquer ainsi : dans ce volume il y a vingt pages sur la revue du 14 juillet; huit sur un feu d'artifice tiré à Versailles ; un chapitre sur le voyage, en char à bancs, d'un soldat-ordonnance et de deux laquais ; un déjeuner à la campagne où des fonctionnaires et des bourgeois se donnent rendez-vous ; un adultère dans une chambre clandestine ; un accouchement plutôt difficile... ; enfin ce livre se termine

par un bal à Paris, chez un magistrat. Cela porte pour titre : *L'Accident de M. Hébert*.

Certes, cette critique nouvelle manière exagère dans un autre sens, mais elle laisse entendre ce que nous voulons montrer : le procédé des romanciers naturalistes qui firent souvent de leurs ouvrages un jeu de marqueterie, un plaquage de tableaux détachés, recollés parfois au petit bonheur, très souvent avec tact. Ils utilisaient ainsi de nombreuses « notes vécues », ou même des pages amoureusement serties à part, sans qu'autre chose qu'un lien apparent les reliât à l'intrigue...

Les romans étaient alors une suite de peintures, de descriptions, d'études de mœurs qu'une histoire souvent faible, courte comme une nouvelle, ou brutale comme un fait-divers rattachait de fortune. Les héros évoluaient là-dedans, bien des fois perdus parmi les hors d'œuvre qui, seuls, importaient.

Ce parti pris littéraire nous a donné une génération d'auteurs de morceaux choisis et MM. les universitaires de demain n'auront qu'à y découper, pour leurs anthologies, des passages entiers, qui se tiendront d'eux-mêmes.

Les écrivains naturalistes en effet avaient peu souci des lecteurs superficiels...

Qu'on ne s'y trompe pas. Ce système littéraire qu'il n'est plus temps de justifier ou de combattre — marque une haute probité littéraire, un beau dédain des faciles succès. Ce ne sont pas les premiers naturalistes qui ont fait cette surenchère de scandale et de « tranches de vie » que des tard-venus ont essayé d'entreprendre à la remorque des maîtres, en y mêlant au besoin quelque politique. Mais qui sait si

nos petits neveux, si les curieux de lettres, les amateurs du passé ne s'attarderont pas de préférence sur ces livres si facilement réputés ennuyeux par des lecteurs pressés ? Est-ce seulement pour son style ou ses rigoureuses et suggestives peintures d'une époque et de certains milieux que nous ouvrons encore aujourd'hui les libertines historiettes de Restif de la Bretonne, dont on ne peut pas ne point citer le nom quand on parle de nos naturalistes d'hier ? *La Chartreuse de Parme* « chef-d'œuvre d'ennui prétentieux », écrivait un dogmatique professeur, ne nous renseigne-t-il pas sur le trouble des esprits, à la fin du Premier Empire, alors que les jeunes hommes gardaient, comme à présent, la nostalgie et le goût des grandes choses et des grandes entreprises. Et les *Liaisons dangereuses* qui rebutent tant de lecteurs frivoles contrebalancent aisément les autres ouvrages qui veulent nous ramener à cette époque incertaine ?...

*
* *

La femme d'un magistrat de Versailles, enceinte de trois mois, couche avec un officier avantageux de la garnison. Celui-ci abandonne sa maîtresse aussitôt que son caprice est passé. Hébert, le mari, apprend sa mésaventure, il demande son changement. C'est la grande affaire de toute la vie de cet homme, grave comme un poncif, à qui il n'arrive rien. Sa femme fait au contraire deux chutes, l'une dans les bras de l'officier Ventujol, l'autre dans un escalier. Comme Hébert apprend la première chute alors que sa femme souffre encore de la seconde, il estime que c'est pour

son honneur un pénible accident. D'où ce titre ironique : *L'Accident de M. Hébert.*

M. Léon Hennique met ainsi quelque humour dans le choix de ses titres. *La dévouée,* par exemple, est un fait-divers assez dur. Un ancien horloger qui rêve d'un aérostat dirigeable — ce qui, en 1886, passait pour le comble de la chimère — empoisonne sa première fille et laisse accuser la seconde du crime qu'il a commis, afin de se procurer les capitaux nécessaires à son invention. Sur quoi, cour d'assises, Grande-Roquette et guillotine. Michelle, qui sait son père coupable, ne le dénoncera pas ; elle mourra en silence. C'est vraiment une fille dévouée[1].

Minnie Brandon est un peu à part dans la série. M. Léon Hennique, artiste sincère, chercha toujours, dans le domaine de ses formules littéraires, à se renouveler. Il trouva cette fois un champ psychologique très agréable : *Minnie* est la simple histoire d'une petite anglaise alcoolique qui aime bien son amant, Edmund, et le whisky. Finalement le whisky l'emporte sur Edmund qui est obligé d'abandonner sa petite amie.

Mais il y a deux nouvelles qui sont peut-être aussi curieuses que le reste de l'œuvre — c'est souvent dans les nouvelles que se renferme l'essence même des procédés et des formules d'un écrivain : *Benjamin Rozes,* un bourgeois de province qui se découvre le ver solitaire, histoire d'une scatologie humoristique comme on en rencontre peu ; *Les funérailles de Francine Cloarec,* une malheureuse Bretonne échouée à Montmartre et que ses voisins expédient

1. Notes. Lettres de Zola.

hâtivement au cimetière, — belle chose dans la note de Médan.

Rien n'est éloquent comme la tristesse de cet enterrement dont la marche, minutieusement décrite, finit sur des réflexions ménagères :

— On passa le long d'un calvaire en granit ; on entra dans une avenue où des sycomores entrelaçaient leurs branches chargées de neige... Et, le cimetière, à certains endroits, paraissait immense, s'allongeait démesurément, tortueux, plein d'arbustes vivaces dont plusieurs avaient l'air accroupi, donnant l'illusion d'une ville peuplée de bizarres et minuscules palais à demi-enfouis sous une avalanche... Une incompréhensible excitation, malgré la froidure, attaquait les nerfs, s'exhalait de la placidité même du paysage. D'arbre en arbre, des roitelets s'amusaient à suivre l'enterrement.

*
* *

Romantique avec *Élisabeth Couronneau* et *La mort du duc d'Enghien,* symboliste et spirite avec *Un caractère,* naturaliste enfin avec les ouvrages cités plus haut, ainsi qu'avec *Poeuf* et le *Grand Sept* des *Soirées de Médan,* M. Hennique a touché à tous les genres.

Exempt de préoccupations matérielles, il n'a jamais écrit que pour le plaisir d'écrire. Il est, par excellence, l'amateur dans le sens XVIIIe du terme — mais dans ce sens-là seulement —. C'est un virtuose qui exécute des « variations » de style sur un sujet... Dans ses variations naturalistes, peu ou pas d'action : une histoire trop vive nuirait à la mise en page des détails, à tous les jeux artistes de ce fervent dilettante

des lettres. Il ajoute, à côté des principaux personnages, des bonshommes de second plan, même inutiles au récit, encore qu'il soit urgent de les placer là, parce qu'ils sortent tout fabriqués d'un carnet de notes et que l'on n'écrit pas un roman pour conter une aventure, mais plutôt pour situer des types.

Ces héros de troisième ordre, surgis de l'âme des paysages, ne sont pas plus importants pour l'action que des gens rencontrés en wagon ; ils s'ajoutent au décor, simplement, et le roman rejoint ainsi davantage les réalités quotidiennes.

Quant aux « héros modernes », pauvres héros, le plus souvent passifs, sur qui pèse une fatalité héréditaire, ils s'en vont avec leurs vices, leurs passions et les soucis de leurs intérêts, sans grandeur, voulus ainsi, vulgaires parce que plus vrais.

M. Léon Hennique possède une amusante facilité à saisir le ridicule des êtres et des choses. Nous sommes loin avec lui des fresques allégoriques de Zola. Il emploie de préférence, à des synthèses toujours un peu hâtives, une analyse où il se sent plus à l'aise, fixant, telles qu'il les recueillit, presque directement, ses observations sans s'essayer sur les vues d'ensemble ni s'attaquer aux métaphysiques puériles ; en quoi il considérait Zola et ses Rougon comme l'exemple à ne pas suivre. Adroit chasseur de documents, il fait collection de matériaux « livresques » pour la joie, ensuite, de les présenter sertis d'épithètes précises, rehaussés d'images visuelles et bien directes, empruntées aux situations mêmes qu'il traite.

Cependant, ou du moins, c'est pourquoi, sans doute, la vie n'est pas gaie chez lui ; et son ironie,

derrière le lorgnon, demeure sans illusion. Sans illusion ! voilà bien le grand mot lâché ! M. Hennique exagère, au besoin, ce parti pris de voir, non pas noir — il est bien trop fin pour cela — mais gris. Les personnages de ses livres s'en ressentent.

Hébert est gros, empesé comme une chemise de distribution de prix. Ventujol est un beau garçon ambitieux, sensuel, instinctif d'abord qui ne sait pas trop ce que lui veut la fortune. Morizot est un de ces magistrats qui s'amusent de potins et raillent leurs fonctions. Mme Hébert est sentimentale, maternelle et romanesque. La *dévouée,* Michelle, est par trop stupide pour être sympathique tout de même que Mme Hébert est un peu sotte pour que nous lui accordions au delà d'un intérêt passager. Jeoffrin, l'ex-horloger, de qui la manie d'invention est bien conduite, se présente comme un assassin plutôt lâche, Barbelet, protecteur de Michelle, est un faible, et l'on ne conçoit point qu'il n'essaie pas quelque démarche pour sauver sa pupille. Minnie Brandon nous devient antipathique aussitôt que nous devinons qu'elle se saoûle. Benjamin Rozes est trop complaisamment bête et douillet. Quant à Francine Cloarec, c'est une Bretonne quelconque.

Tous ces gens sont peu sympathiques, ils ne nous touchent pas. Le romancier, du reste, ne les aime point ; il témoigne aux enfants de son invention un certain mépris ; il ne cache guère son sentiment et les entoure de détails mesquins et vulgaires. Les personnages intelligents, entendez ceux que l'auteur n'a pas traités sans complaisance, comme l'*Edmund* de *Minnie,* sont des psychologues, inquiets, raisonneurs et faibles, partant très humains, mais, à la

longue, le lecteur le plus averti se lasse de ces êtres sans décision.

Certes, on sent bien, à travers le mépris que l'auteur porte à ses héros en particulier, et à l'humanité en général, qu'il accorde quelque attention à la vieille mélancolie humaine ; mais il se garde de la pénétrer profondément et préfère placer de petites aventures ou des anecdotes un peu dures. C'est peut-être pour cette raison que l'intérêt est égal dès le début et paraît ne plus devoir changer : tout se trouve au premier plan. Ces types, cependant, sur qui nous ne pouvons pas garder d'illusions, nous ne pouvons pas les aimer non plus, comme il est d'usage que l'on accorde une estime éphémère à des héros littéraires qui ont de la sympathie à revendre ; mais nous ne les oublions jamais parce que nous les connaissons. Nous connaissons leurs métiers, leurs tics et leurs habitudes. Ces personnages, nous les retrouvons toujours, ils demeurent en nous, tant il est vrai, comme l'a écrit M. Léon Hennique, que « tout être disparu laisse après soi un invisible double, un fantôme sédentaire dont nul ne se débarrasse ».

*
* *

Dans le décor de ces romans situés par petites touches, exactes et précises, où il semble que nous ayons vécu, nous aussi, à côté des héros, de mornes heures d'ennui, de fatigue ou de peine, M. Léon Hennique ne nous épargnera rien des vices ou des turpitudes de nos compagnons. Si, d'aventure, il y eut un viol dans le passé de cette femme, un accident bien lugubre, une maladie de Naples, un père alcoo-

lique, avec quel plaisir ces choses nous seront contées. C'est ainsi que, dans chaque livre de M. Hennique, on peut être sûr de trouver, soit un accouchement, soit une grossesse difficile ou des batailles d'intestins, soit encore un enterrement qu'un personnage, au besoin, rencontre sur sa route.

Un homme traverse-t-il la mer ? Il est malade. Va-t-il dans un dîner ? On s'y dispute avec des propos de corps de garde. S'il pénètre dans un café, il y rencontre un ivrogne typique. Tout cela présenté, naturellement, avec une patience et un sérieux tels qu'une impression de comique douloureux finit par se dégager de ces diverses infortunes...

Ce sont, par exemple, les folles idées de Mme Hébert, tout ce qu'elle ressent de baroque à la suite de son accident de neuf mois. L'officier Ventujol à qui elle confie, dès la première entrevue, son commencement de grossesse, ne manque pas d'être surpris. Il se sent même un peu ridicule lorsqu'il résume sa conquête dans cette formule : « Je suis l'amant d'une femme enceinte ! » diminuant ainsi, du coup, son idole. Ventujol s'était d'abord trouvé flatté du choix que Mme Hébert avait fait en le prenant : « Je suis l'amant d'une femme du monde » , se disait-il alors.

C'est drôle vraiment et c'est exact. Il n'est pas d'amourette à quoi l'amour-propre n'ajoute quelque nouvel attrait.

M. Hennique joue fréquemment aussi d'une note comique qui n'a pas l'air d'insister. Gabrielle Hébert, malade, se promène au bras de son mari dans les chemins ombragés où elle s'aventura avec son amant un soir de 14 juillet. C'est ce souvenir qui l'occupe alors que son mari lui parle... D'autre part, Ventujol,

l'officier, estime le mari de sa maîtresse ; c'est pourtant l'homme qu'a choisi Mme Hébert en haine de son époux.

Ironie tranquille et d'autant plus cruelle qu'elle est plus froide, plus sèche. Pas de lyrisme. Pas de déclamations. Surtout pas de moralité. L'auteur prend soin de n'apparaître jamais. Et, pourtant, l'on ne peut pas se défendre en quittant, sur la route de Paris, Mme Hébert — cette petite nièce d'Emma Bovary — d'un certain serrement de cœur que seuls parviennent à nous donner les personnages des œuvres fortement écrites.

*
* *

Il y a chez M. Léon Hennique une amertume à froid, souvent très poussée, comme l'humour de Mark Twain dans ce qu'il a de plus proche de nous et de plus étranger pourtant à nos habituelles façons de sourire.

Lui aussi, il se divertit aux délassements funéraires, aux pompes funèbres.

Les veillées des morts, les enterrements, les derniers adieux, le romancier nous les expose avec un plaisir singulier et il apparaît un peu maître des cérémonies dans un genre où la plupart des naturalistes se complurent.

Rappelez-vous cette scène de *La dévouée* : Michelle embrasse le cadavre de Pauline, sa sœur, que les croque-morts viennent d'étendre dans le cercueil.

Mais voici que Michelle s'évanouit. Ni le père, ni les amis ne se sentent le courage de bouger ; alors le chef désigne un des employés :

Michelle, prête à défaillir, se précipite sur le corps de Pauline qu'elle souleva dans un enlacement éperdu. Un instant, les croque-morts eurent l'air de s'embêter considérablement.

— Aide monsieur à emporter mademoiselle !

Barberoux se dirigea vers Michelle puis, une !... deux !... du même geste qui lui servait à empoigner les cadavres, il la souleva par les pieds.

Les croque-morts se mettent ensuite à l'ouvrage. L'un apporte le son, l'autre le phénol, cependant qu'ils échangent des réflexions sans imprévu sur le beau temps, la pluie, leurs rhumatismes. Il y a aussi un débutant qui se bouche le nez quand on verse le phénol et le chlore, « il ne peut pas s'habituer à cette infection-là !... »

Le départ des croque-morts dans *Francine Cloarec* est de la même qualité :

Déjà les croque-morts avaient empoigné le cercueil et l'avaient glissé dans le corbillard où il s'était allongé avec un grondement lourd. En un clin d'œil il fut caché sous l'énorme housse usée, frangée de blanc. Clac ! un coup de fouet cingla le dos de la jument. A droite et à gauche les ouvriers funèbres réglaient leurs pas sur celui de la bête...

Voici un autre convoi — dans un autre roman — qui approche du cimetière. Les gens qui suivent les funérailles, l'auteur lui-même sans doute, ne peuvent s'empêcher de remarquer le grand nombre de croque-morts qui

défilaient par bandes de deux ou quatre, les uns gras, les autres maigres, ceux-ci très grands, ceux-là petits, tous vêtus du même uniforme noir et décoré d'une plaque bril-

lante sur la poitrine. On était si certain qu'ils accompliraient bien leur devoir, qu'on les décorait sans exception aussitôt leur entrée au corps. Les hommes de confiance sont rares, on ne les trouve plus que dans les pompes funèbres...

Dans le même ton macabre on relève d'amusantes notations au cours de ce roman historique *Élisabeth Couronneau* où un bon viveur se doute à peine que sa détraquée de femme fréquente les convulsionnaires de Saint-Médard. Il retrouve un beau jour son épouse crucifiée. Elle est morte. Le livre est fini. Pas du tout... Encore quelques lignes que le mystérieux Hennique pince-sans-rire placera à côté du Hennique dramaturge. Plutôt que de nous laisser sur une aussi pénible impression, M. Hennique nous avertit que son héros se remet à boire et puis il se remarie et puis il oublie... C'est la vie...

*
* *

Certes, cette méthode qui consistait à « n'observer la vie » que dans ses plus menues manifestations conduisit souvent les naturalistes à se créer du monde une vision tout aussi conventionnelle, tout aussi exaspérée que celle des romantiques. Leur esthétique, un peu trop appropriée à de médiocres « représentations », devait de temps à autre s'en ressentir.

Mais, à côté de ces excès et d'autres encore, comme ceux de *Benjamin Rozes,* il est des trouvailles qui nous font oublier nos fatigues. Lorsque Edmund entraîne Minnie, il la surprend cachant sa Bible : sentiment de pudeur coutumier aux petites girls et qui ajoute du piquant aux émotions des draps. Ce trait campe

immédiatement les deux personnages. De même dans l'*Accident,* si la lettre de Mme Hébert à Ventujol est très bovaryste, le cadre où elle est lue, en public, est indiqué en quelques traits et, tout de suite, nous pénétrons dans l'entourage de l'officier. Lorsque ce dernier, dans sa chambre, reçoit MmeHébert, de la fenêtre entr'ouverte montent les bruits de la caserne qui viennent distraire les deux amants, et ce sont des réalités indifférentes qui, un moment, les assaillent. Dans ce même roman, il y a des pages sur les bois de Versailles, une allée de statues la nuit, un chemin après la pluie qui dégage un parfum d'automne mouillé...

Les écrivains naturalistes créaient, quand ils voulaient, l'atmosphère avec des riens, et leur décor, évoqué d'un mot, devenait soudain, pour nous, inoubliable. Les événements importants étaient souvent présentés aussi en quelques lignes.

La chute de Mme Hébert dans son escalier, cinq lignes. Un accident est si vite arrivé. Par contre, les nuits d'insomnie de la pauvre femme sont rigoureusement comptées. Ne nous plaignons pas, c'est un peu long parfois, mais quels souvenirs on en garde !

Cette notation scrupuleuse, qualité remarquable de M. Hennique,est d'ailleurs générale aux écrivains de sa génération, de même que le souci de situer l'heure. Ils savaient trouver la couleur et rendre jusqu'à l'odeur d'un paysage ; jamais leurs matins ne ressemblaient à leurs soirs comme semblable confusion se produisait chez les romanciers d'un autre temps. Et c'est encore une des conditions par quoi ils atteignaient davantage à la vie réelle qu'ils voulaient reproduire vraie.

*
* *

Ce furent évidemment de grands artistes, sensuels surtout. Quant à leurs idées plutôt amères, qui sait s'ils ne les tiennent pas de leur adolescence secouée par la rafale de 1871 !... Ce pessimisme est peut-être le spleen particulier aux vaincus... Littérairement, elles proviennent autant du rôle morne qu'ils accordaient aux hommes que de la mission qu'ils s'étaient donnée et de l'importance qu'ils attachaient à leur métier littéraire. Beaucoup d'entre eux se découvraient des savants de lettres, chargés d'observer les hommes, leurs mœurs, leurs coutumes. D'où cette note tendue, cette griserie dans le gris, apports bien personnels des romanciers qui, après le Flaubert de *l'Éducation sentimentale,* ont repris les mêmes motifs, les mêmes « couplets » avec une originalité si forte, si poignante, qu'on ne peut guère leur en opposer de comparable.

S'il est exact, comme le disait Théophile Gautier, qu'il est plus agréable de faire un roman que de le lire, ils eurent l'ivresse de l'écriture triste ; et, chez M. Léon Hennique particulièrement, se remarque la volonté de prouver qu'il n'est pas inutile d'acquérir une conscience très nette de la médiocrité générale des joies pour atteindre à ce pessimisme pratique qui ressemble si fort au bonheur, un bonheur qui n'attend rien de l'illusion, mais ne lui accorde rien non plus[1].

1. Notes. Un bonheur qui n'attend rien de l'illusion...

PAUL ALEXIS

L'OMBRE D'ÉMILE ZOLA

Verneuil-sur-Seine (S. & O.)
rue des Graviers
(chez M. Turet)
mede 9/9 99 (Acquittement d. Dreyfus)
9h, 9 du matin

Cher Amédée,

Depuis ce matin, nous sommes
installés ici — pour 1 mois
au moins, si le temps est possible
et si nous nous y plaisons —

C'est à 200 mètres de
Madame R.... — un peu
au dessus de l'Eglise.

Votre très sûre

Paul Alba

PAUL ALEXIS, L'OMBRE D'ÉMILE ZOLA

> ... Ce n'était que cela, ce qui était la vérité, la source de tout, le but de la nature!
> N'y avait-il pas autre chose?
>
> (*Madame Meurzot*)

En juin 1893, Émile Zola venait d'enterrer, en la personne du Dr Pascal, le dernier des Rougon-Macquart.

L'arbre généalogique de la célèbre famille étendait sur la tombe ses rameaux que J.-K. Huysmans prenait déjà pour ceux d'un mancenillier. « Il se retire prudemment de dessous ses branches », constatait un des familiers de Médan.

Le dernier feuilleton paru dans la *Revue hebdomadaire*[1], et les ultimes formalités accomplies, Zola avait pris le train pour Lourdes où il allait préparer, avec sa conscience habituelle, le « dossier » du premier volume des *Trois villes*.

Fort de cette absence, le fidèle Paul Alexis, de son côté, ayant remis le mois précédent à l'éditeur Charpentier le manuscrit d'un volume de nouvelles, décida de quitter Paris pour quelques semaines. Accompagné d'Oscar Méténier, il s'en fut villégia-

1. 17 juin, no 56.

turer chez l'ancien précepteur de celui-ci, l'abbé S..., curé à L..., près Moulins.

Le gros travail qu'avait fourni Alexis depuis quelques années, notamment les répétitions de *Charles Demailly*[1], l'avaient beaucoup fatigué; la myopie dont il souffrait avait pris des proportions assez inquiétantes pour faire craindre à l'écrivain une cécité prochaine ; et, comme disent les annonces médicales, il avait, sans obtenir de résultat, tout essayé pour corriger la redoutable infirmité.

Heureusement, Zola n'oubliait pas son ami. De la ville miraculeuse parvint, le 17 juillet, au presbytère de L..., une dépêche ainsi conçue:

« Vous envoie aujourd'hui bouteille eau puisée par moi à la grotte de Massabielle. Signé : Zola. »

Le courrier suivant apporta la bouteille promise aussi soigneusement emballée qu'un échantillon de vieux bourgogne.

Alexis n'hésita pas. Il n'avait aucune foi en Lourdes ; mais son affection pour Zola était si vive qu'il se baigna chaque jour les yeux avec de l'eau de la précieuse bouteille. Et l'un des plus beaux miracles littéraires s'accomplit : la vue de Paul Alexis s'améliora sensiblement.

*
* *

C'est qu'Alexis fut, à vrai dire, le seul disciple de Zola, son fanatique, son ombre, « une ombre qui, respectueusement, marchait toujours, non devant,

1. D'après le roman d'Edmond et Jules de Goncourt (Vaudeville, décembre 1892).

mais derrière lui »[1]. Rare exemple de désintéressement dans une profession où les ombres sont si souvent indociles.

Dès la première poignée de mains, je sentis que c'était fini, que je venais de donner toute mon affection,

dit-il lui-même, dans son *Émile Zola, notes d'un ami*.

Il le prouva jusqu'à la fin de sa vie. En dépit de ses préférences personnelles, il prit tout de suite parti dans la grande querelle politique de 1897, dès le début de *l'Affaire*, de retentissante mémoire...

Le dernier jour du procès de Rennes, écrivant le matin à un parent, il datait sa lettre : « Verneuil-sur-Seine, 9 septembre 1899 (*acquittement de Dreyfus*)[2] ». Car, telle était la conviction de Zola... Le soir du même jour pourtant, il leur fallait bien déchanter, les journaux détruisaient cette prophétie...

« Littérature, théâtre, polémique, politique, Alexis acceptait comme Évangile toutes les manifestations du talent ou des erreurs du Maître »[3], nota, dans un article nécrologique, quelqu'un qui le connaissait bien.

« La République sera naturaliste ou ne sera pas »[4] avait décrété Zola. « Le naturalisme sera la littérature du XXe siècle, » déclarait Alexis à Jules Huret, après lui avoir mandé par dépêche : « *Naturalisme pas mort, lettre suit* »[5].

1. Henry Céard, *Événement*, 3 août 1901.
2. Lettre inédite à Amédée Boyer.
3. *Événement*, article cité.
4. *La République française et la littérature* (broch. in-8, 1879).
5. Notes. Naturalisme pas mort.

Nulla dies sine linea, pouvait-on lire sur le manteau de la cheminée à Médan. « Pas un jour *sans amorcer* une phrase » traduisait, à son usage, Alexis, qu'une inspiration des plus pénibles tenait trois ou quatre heures à sa table de travail pour écrire, soit les cinquante lignes d'un *Trublot* destiné au *Cri du Peuple*, soit quelque banal billet de rendez-vous ou d'affaires.

Son indigence d'idées créatrices était devenue légendaire à Médan. Après le dîner du dimanche, il demandait souvent à Mme Zola la liberté de gagner sa chambre, vers 9 heures. — Alors que les camarades des *Soirées* musaient dans le jardin ou remontaient la Seine sur la barque *Nana*, lui prétendait se mettre au travail. Maintes fois on le retrouva le lendemain matin, lourd de fatigue, écroulé sur la table, la tête penchée sur la feuille de papier dont le blanc rebelle ne s'égayait même pas de la page « amorcée ».

Cette lutte avec les mots stupéfiait Maupassant.

« Pas possible ! il veut singer Flaubert... », gouaillait sans méchanceté l'auteur de *Boule de suif*. Et, Zola de défendre son ami en expliquant que le travail « un travail régulier, mon bon, devait s'exercer le matin, après une promenade en pleine nature ! Ainsi... moi... »

Mais Huysmans faisait alors remarquer qu'il était temps de regagner Villennes, « le train de Paris allait passer, mon ministère, n'est-ce pas... »

Zola, secouant les épaules, se levait pour reconduire ses invités jusqu'à la gare. On partait. Sous les hauts peupliers de l'avenue, c'était presque toujours le seul Alexis qui, par hasard, se trouvait à la droite du Maître et lui rappelait la phrase interrompue :

« Ainsi vous ?.... »

Maupassant, Huysmans, Céard et Hennique marchaient devant, un peu loin déjà... Et, tout en exposant sa méthode de travail, Zola sentait bien qu'Alexis était son seul disciple véritable, celui qui ne s'inquiétait pas de l'heure des trains[1].

*
* *

Paul Alexis, à qui semblèrent manquer souvent le don, l'ingéniosité de l'écrivain, sut néanmoins mettre en valeur et marquer d'un caractère particulier les défaillances mêmes de son métier de conteur ou d'homme de théâtre. La recherche dont son œuvre témoigne est parfois fébrile, confuse, mais ne cesse jamais d'être bien vivante.

Grâce à certaine faculté de n'admirer que ce qui lui faisait plaisir et, par le truchement d'un personnage qui se trouve dans la plupart de ses romans — personnage auquel il prête ses habitudes, sa nonchalance, son esprit enclin à la mystification, Alexis apparaît tout entier dans ses livres. Il en est le principal, le plus sincère agrément.

La mystification surtout faisait partie de son caractère. Avant de venir à Paris, en 1869, n'avait-il pas, d'accord avec Zola et Marius Roux, berné agréablement *Le Gaulois*[2] en y donnant, comme des posthumes

1. « ...Non seulement je n'ai jamais quitté Zola, moi, mais je l'ai mieux connu chaque jour, davantage aimé et admiré. De sorte que sa courageuse intervention dans l'affaire Dreyfus, qui a étonné les sots et ceux qui le connaissaient mal, révolté tant de misérables, m'a paru à moi des plus naturelles... » (Paul Alexis. Extrait du *Livre d'hommage des Lettres françaises à Émile Zola*, Société libre d'édition des gens de lettres, éd. 1898).

2. *Gaulois*, 1er janvier 1869; voir aussi *Le Gaulois*, 19 janvier 1869.

de Baudelaire, quelques vers de jeunesse rimés par lui à Aix-en-Provence ? Le pastiche était d'ailleurs assez adroit.

Qu'on en juge par cet extrait, bien oublié aujourd'hui, des *Vieilles plaies* :

LES LITS

Que de lits repoussants, de malades, de claies,
Où les suppliciés, tordus par la douleur,
Sentent sur eux les mains d'un rude exécuteur !
Ah ! que de matelas tachés du pus des plaies !
De traversins mouillés par les larmes du cœur !

Lits, vous contenez bien en entier notre vie ;
Misérables toujours, ou malades, ou fous,
Nous naissons, nous aimons et nous mourons sur vous,
Vous connaissez à fond nos fanges, notre lie,
O vous qui savez tout, ayez pitié de nous.

Procurez-nous souvent de belles nuits heureuses ;
Tâchez de réunir l'amante avec l'amant ;
Faites-vous bien moelleux pour le divin moment,
Et lorsque chanteront les caresses joyeuses,
Que vos rideaux légers ondulent mollement.

Quand nous venons sur vous reposer nos vertèbres,
De nos rêves chassez les visions funèbres,
Soyez la froide bière où nous dormirons seuls,
Et rendez-nous aussi calmantes les ténèbres,
Qu'à l'heure où vos draps blancs deviendront nos linceuls [1]

1. Ce poème a été publié de nouveau (sous la signature de Paul Alexis cette fois) dans le *Nouveau Parnasse satirique* du XIXe siècle en 1881 (Kistemaeckers, Bruxelles). Il était suivi de la note suivante : « Cette pièce de vers est datée d'Aix-en-Provence

Plus tard, journaliste laborieux, ce poète « mort jeune » ne se plaisait-il pas à certaines galéjades dont ses meilleurs amis faisaient les frais.

M. Henry Céard nous a conté naguère que, dans les *Cloches de Paris,* en 1877 « le camarade Alexis, sous la signature « Tilsitt », prêtait à *Ceux de Médan* des propos ridicules et les couvrait de sarcasmes, en manière de réclame sans doute : — « Ils sont une « demi-douzaine, grands contempteurs de notre litté- « rature moderne, écrivait Tilsitt, ils sont une demi- « douzaine qui essaient de nous engager dans des « voies nouvelles et de nous régénérer ! C'est à « pouffer de rire ! Ils sont une demi-douzaine, une « demi-douzaine qu'il faut battre en brèche parce « qu'elle menace de gâter le tout ! Ah ça ! s'ils « venaient à faire des petits. »

« Le plus amusant, concluait philosophiquement M. Henry Céard, c'est que le procédé d'agression de cette petite feuille, demeurée obscure, servit de type à toutes les attaques dirigées contre les naturalistes. Alexis avait, dès l'abord, trouvé la formule excessive d'une polémique qui, pendant des années, ne désarma pas. La galéjade avait porté et, en fin de compte, servait ceux qui avaient pu s'en croire les victimes ! »

Cette fantaisie plutôt facile et bon enfant se rencontre assez souvent chez les Provençaux. Elle n'est pas le moindre charme des œuvres d'Alexis, et jette une lueur de gaîté ironique jusque dans ses plus sombres pages...

De la chambre où *Lucie Pellegrin* agonise, on

(mai 1867). Aujourd'hui, M. Paul Alexis habite Paris, et ne fait plus que de la prose. »

entend par bouffées le tumulte joyeux de l'Élysée-Montmartre et les accords de la *Valse des roses*; cela sans volonté d'antithèse, simplement pour égayer le sujet — et Lucie elle même, dont la mort serait par trop lugubre sans l'accompagnement d'une musique d'Olivier Métra.

De même, le triste *Collage* se termine comiquement par un rappel des invectives que la femme de ménage prodigue, dès le début du livre, à son maître : « Monsieur, votre charbon brûle ! Votre côtelette aussi ! Moi, si vous ne vous levez pas, je file ! »

Ce masque blagueur de l'écrivain rend presque divertissant le côté anecdotique des petits motifs contingents qu'il nous présente.

C'est par là, qu'en tant de documents, ils sont plus précieux peut-être que beaucoup d'autres, naturalistes aussi et non moins riches de talent, mais dont les prétentions à l'impersonnalité font des œuvres froides et insensibles.

Qu'il emprunte les traits du *Père Lefèvre,* de *M. Betsy,* de *Pierre Dauban,* de *Frédéric* ou de l'amant de *Celina,* c'est toujours,— dans une ambiance de volupté équivoque et parmi des gens d'humanité moyenne, cupides, acharnés ou vulgaires, Alexis-Trublot ou Trublot-Alexis que nous voyons évoluer, goguenard et coureur de jupes[1].

*
* *

Suivant la parole de Duranty qu'il aimait à citer, il laissait passer dans la bouche de ses personnages

1. Notes. Alexis, goguenard et coureur de jupes.

solécismes et barbarismes « afin de se rapprocher davantage de la naïveté ou de l'abandon négligent du réel »[1].

Un style nu, dépouillé d'images, un souci de rhétorique à rebours qui consistait à préférer les lieux communs, les clichés, à cette recherche dite « artiste » par les Goncourt et aux virtuosités d'auteur, une psychologie mécanique pour l'étude d'êtres à peine équarris et dont les difformités morales sont photographiées dans tous leurs replis, sans indignation superflue ; un reportage pittoresque, mais fidèle, de la vie du moment, telle apparaît la manière de Paul Alexis. Elle fait merveille dans la nouvelle. Un recueil de quatre cents pages qui comprendrait *La fin de Lucie Pellegrin, Le journal de M. Mure, Les femmes du Père Lefèvre* et une dizaine de récits épars dans *Trente romans, Quelques originaux, Le besoin d'aimer,* serait bien près de la perfection et aurait chance de se transmettre aussi longtemps que les meilleures nouvelles de Maupassant.

Négligeons *L'éducation amoureuse* dont le titre seul semble une parodie ; citons pour mémoire *Vallobra,* drame en cinq actes, puis étude politique, qui ne fait point oublier *Le Nabab.* Mais retenons le roman qu'il dédia « à la mémoire vénérée de Gustave Flaubert ». *Madame Meuriot* est le gros effort littéraire de Paul Alexis et, si l'on y rencontre encore çà et là certaines divagations superflues dans l'aventure à clef, quelques chapitres, les derniers particulièrement, donnent l'émouvante impression d'une confession totale, d'un « cœur mis à nu ».

1. Duranty, *Le Malheur d'Henriette Gerard* (1860). Voir notes.

Mme Meuriot mariée à un riche architecte, personnage grotesque, mène pendant plusieurs années la vie active, pratique et pondérée des femmes de sa condition sociale.

Huit ans après son mariage, elle éprouve tout à coup la crise spéciale aux femmes de trente ans.

Elle ne se reconnaissait plus. Ses goûts, ses habitudes, même son tempérament et son caractère avaient changé à la longue... la femme qu'elle avait toujours été n'existait qu'à l'état de souvenir... les occupations dans lesquelles avait jusque-là consisté sa vie, lui sortaient des yeux... elle était devenue molle, sans énergie, lunatique, bizarre. Ses résignations avaient fait place à des révoltes... les choses et les êtres l'irritaient...

A ce moment, elle remarque dans sa maison le fils d'une voisine, un collégien qui porte le nom de l'enfant qu'elle a perdu : « A d'irréguliers intervalles, elle rencontrait dans l'escalier le collégien du cinquième. C'était comme un fait exprès, elle ne pouvait plus sortir ou rentrer sans qu'il se trouvât sur son chemin, ce qui, à la longue lui devenait désagréable, car la vue de ce « Gustave » la bouleversait quand même, évoquait d'attristants souvenirs. Puis, le hasard s'en mêlant en sens contraire, elle passait des six mois sans le revoir. Mais il ne sortait pas pour cela de sa pensée. Le rencontrer de nouveau devenait une de ses préoccupations. « Il est à un âge où les enfants changent tellement... Doit-il avoir grandi ! » Et elle faisait parler de lui la concierge, les domestiques.

Bref, elle ne tarde guère à devenir la maternelle amante de ce gamin.

Vicieux, et bientôt fatigué de sa vieille maîtresse,

celui-ci l'exploite, la bafoue, finalement la délaisse et, cinq ou six ans plus tard, fort de l'expérience acquise, songe à se marier.

Ces événements, avec tous les incidents qu'ils comportent, ont conduit Mme Meuriot jusqu'aux limites du retour d'âge. Abandonnée, vieillie, déçue, il ne lui reste plus qu'à disparaître. Elle le comprend si bien qu'elle « tombe malade ». Dans un accès d'érotisme, son médecin tente mal à propos de la violer. Dernière émotion, qui, provoquant la rupture d'un anévrisme, tue Mme Meuriot et termine largement ce livre dont les derniers mots, proférés par un perroquet, empruntent au sujet traité leur caractère synthétique et désabusé :

— Ami ! Ami ! Ami !... salop !

Quand à la conclusion, elle se trouve dans certaines rêveries scabreuses qui agitent sur son lit de malade Mme Meuriot.

« Pour être certaine qu'on ne la dérangerait pas, elle feignait de vouloir dormir, congédiait tout le monde, faisait fermer les rideaux. Et là, dans le soir, une fois seule, elle se livrait à de brûlants souvenirs... La passionnée d'autrefois devenait une débauchée en imagination. Gustave semblait sorti à jamais de sa tête et de son cœur ; mais son corps inassouvi regrettait l'amour physique, eût voulu recommencer les spasmes, connaître encore les prurits et les délices. » « Ah ! il est bien temps, maintenant, gémissait en elle une voix d'en bas, celle de la chair et de l'appétit sexuel, jamais tu ne m'as donné tout mon soûl ! Les imparfaites satisfactions que j'ai connues, tu me les gâtais avec des sentiments, des idées, en prétendant faire intervenir ton cœur, ta tête ! Un tas de blagues !

C'est moi qui suis la vérité, l'origine de tout, le but de la nature. En ne me faisant pas passer avant tout, misère! tu as gaspillé ta jeunesse et ta vie. Tant pis pour toi. »

Et elle se sentait désolée. Une sorte d'immense remords pesait sur elle. Comme s'il n'eût pas été trop tard voilà que, Messaline imaginaire, elle se mettait à rattraper en pensée le temps perdu, à revivre les voluptés de jadis et à en rêver de nouvelles, plus savantes, autrement complètes, plus effrénées... Puis vint une heure où cette fièvre chaude tomba, s'éteignit, par l'excès même. De l'abîme sans fond elle avait touché le fond. Ce n'était que cela, ce qui était la vérité, la source de tout, le but de la nature? N'y avait-il pas autre chose? »

Voici la confession dont nous parlions plus haut; de l'aveu même de ses intimes, Alexis a projeté tout son caractère, tout son malaise de voluptueux triste dans cette page.

Voluptueux triste! Ces mots n'évoquent-ils pas encore une fois Zola par le souvenir d'une parole presque semblable (plus durement exprimée pourtant) qui lui fut appliquée par un critique sans indulgence. Mieux peut-être qu'à Zola, les deux définitions conviennent exactement au talent violent et sensuel de Paul Alexis.

*
* *

Cette violence, cette sensualité allèrent un jour jusqu'à effrayer l'éditeur des naturalistes lui-même. Devant certaine audace de *Madame Meuriot* (troisième partie, chapitre IV, page 125), M. Georges Charpentier commença par demander la suppression du passage

jugé par lui inconvenant. Entre Alexis et son éditeur, il en résulta un échange de lettres où chacun défendit âprement son point de vue. Nous citerons seulement le passage le plus caractéristique de la lettre à la suite de laquelle Alexis, s'étant montré plus persuasif, finit par obtenir satisfaction :

Villa Meyran, près d'Aix (Bouches-du-Rhône),
21 octobre 1890[1].

. . . . . .
. . . . . *Quant à la scène « si terrible » est-ce possible, mon brave ami, que j'aie à la défendre contre le courageux éditeur, d'une audace littéraire et artistique proverbiale, qui a publié tout Zola sans jamais lui demander un mot de suppression ? Est-ce bien vous ? Vous aurait-on changé ?*

Je vous ferai d'abord remarquer que cette scène — qui a paru dans un journal sans aucun bobo — ne contient aucune audace de mots. La personne vraiment chaste qui la lira ne comprendra pas et passera outre... à moins de ne pas être chaste. Elle n'est pas si longue que vous le dites. Enfin vous la prétendez « pas vraie et inutile ». Ici vous me faites bondir. Non, pour votre excuse, je crois (ce qui n'aurait rien d'étonnant) que vous ne connaissez pas encore mon livre. Cette scène, c'est la note aiguë et nécessaire, le point extrême de ce que j'ai voulu peindre dans Juliette : la maternité dans l'amour, la complaisance et le désintéressement absolus, la faiblesse extraordinaire. Pourquoi ne serait-ce pas vrai ? Parce qu'il s'agit d'une femme du monde ? Elles le font mieux que les autres, mon bon, quand elles le font...[2] *Je vous dis que cette immolation d'elle-même la rend attendrissante et marque d'un fer rouge ce petit décadent de Gustave. Et la même femme, à son lit de mort, fait de la philosophie et de la méta-*

1. Lettre inédite.
2. Phrase soulignée dans la lettre d'Alexis.

physique ; ceci est aussi nécessaire que cela. Tout se tient dans mon œuvre, se répond et une chose découle des autres. Tant pis, ou tant mieux, si des sots se scandalisent : ils sont légion... Puissiez-vous dire vrai ! Dans tous les cas, mon œuvre est ce qu'elle est : je la veux ainsi. Couper cette scène, ça déflorerait tout, comme si vous enleviez le gros numéro qui termine l'Éducation Sentimentale. *Non, mon cher : au nom de Flaubert, à qui* Mme Meuriot *est dédiée, je vous jure que j'ai raison et qu'il vous donnerait tort...*

Voire...

Mais que dit cette scène ?

Elle montre le jeune Gustave, précoce, de goût perverti et ressemblant « à celui qui n'ayant jamais bu que des vins frelatés ferait le dégoûté devant un cru naturel ». Devant les exigences de Gustave, Mme Meuriot reste d'abord étonnée : « Son mari en seize ans de mariage ne lui en a jamais autant demandé. Cependant, avec des répugnances, elle consentit à essayer ».

Suivent les dix lignes qui désolaient l'éditeur.

Après quoi Mme Meuriot, se détournant, le visage dans son mouchoir, se sauve dans le cabinet de toilette.

Il est bien vrai qu'il n'y a là aucune audace de mots ; mais Alexis allait peut-être un peu loin lorsqu'il jugeait cette scène aussi nécessaire à son livre que la visite chez la Turque dans *l'Éducation sentimentale*. L'utilité en est contestable et vraiment « ce n'est pas là ce qu'il a eu de meilleur... »

*
* *

En somme, un homme tourmenté d'une tendresse

autant charnelle que cérébrale, un optimiste désenchanté qui poursuit, à coups de passades, son idéal sentimental et qui vit surtout pour la recherche de sa satisfaction.

Mais dès qu'une nouvelle déconvenue le renvoyait, calmé pour un temps, à sa table de travail, il sentait mieux que personne la vanité de cette recherche ; encore qu'un peu déprimé par cet abattement physiologique qu'amène la satiété, il réussissait admirablement à faire la part des instincts et des sentiments dans le drame humain de tous les jours.

Ses romans, aussi bien que son théâtre et ses nouvelles, ne sont souvent que l'étude des impulsions successives d'un personnage. Ses livres se concentrent rarement sur les questions d'argent, sur les difficultés matérielles de la vie, choses qu'il traite légèrement et comme en passant, mais plutôt sur ces actions spontanées, ces passions en feu de paille, ces gestes involontaires qui, devançant tout raisonnement, bouleversant toute logique, font naître les aptitudes, provoquent le drame, révèlent à fond le caractère.

Ce réaliste, ce conteur fantaisiste semble parfois avoir prévu les théories scientifiques émises par M. Théodule Ribot sur les rapports des instincts et des sentiments. D'autre part, son grand souci était de montrer, comme le conseille Henry Beyle, les actions des hommes, leurs motifs d'action. Et M. Léon Hennique a pu dire justement : « Paul Alexis, sans s'en douter, était surtout un stendhalien »[1].

1. Amédée Boyer, *La Littérature et les arts contemporains* (1909).

*
* *

Pour une réédition populaire de *La fin de Lucie Pellegrin*[1] M. Maurice Le Blond a écrit une excellente étude, pleine d'anecdotes, d'aperçus ingénieux sur le mouvement naturaliste ; mais, à dessein peut-être, M. Le Blond a négligé de rappeler « l'erreur judiciaire » qui valut à Paul Alexis les honneurs d'une condamnation, par contumace, à la déportation à vie dans une enceinte fortifiée. C'est toute une histoire qui serait franchement drôle si le pauvre Alexis n'avait été arrêté, conduit au Dépôt, puis à la prison militaire du Cherche-Midi, avant de passer en jugement et de pouvoir faire reconnaître son innocence.

Le drame se passe en avril 1875. Pour se rapprocher de son ami Zola qui habitait alors 20, rue Saint-Georges, aux Batignolles, Alexis avait loué, 24, rue Trézel, une petite chambre, du loyer annuel de 160 francs. Ses appointements de rédacteur au *Corsaire,* d'Édouard Portalis, ne lui permettaient pas de se loger plus fastueusement. Zola lui-même s'était chargé de lui trouver ce domicile, ce « chaste domicile, tapissé de bleu comme celui d'une rosière et dont la fenêtre ouvrait sur des jardins ».

« Vous verrez que vous y travaillerez bien », avait dit Zola. Il est de fait que le jeune écrivain vient d'envoyer sa première pièce *(Celle qu'on n'épouse pas)* à Dumas fils qui lui a répondu favorablement ; il prépare son premier roman et est estimé de sa concierge, lorsque la catastrophe se produit.

1. *La Feuille littéraire* (1914, n° 149).

Un matin, deux messieurs frappent à sa porte, entrent avec circonspection, procèdent à un rapide interrogatoire :

— Vous êtes bien Paul Alexis ?

— Parfaitement.

— Il paraîtrait que vous êtes condamné à la déportation à vie dans une enceinte fortifiée.

— A la déportation ! Elle est bien bonne !

Et, fort de sa conscience, Alexis ne fait aucune difficulté pour se laisser conduire au commissariat. Il obtient de ses gardiens la permission de prévenir Zola qui promet de s'occuper sans retard de cette erreur judiciaire. Déjà ! Puis, toujours encadré de ses deux agents « marquant mal », il est emmené au Dépôt.

Là, il passe une partie de la nuit à écrire à ses amis. Dans son innocence, il envoie même au procureur de la République une lettre dans laquelle, « au nom de la littérature », il somme ce magistrat de le faire remettre en liberté.

Le lendemain, sous l'œil d'un gardien et à travers une double grille, Zola vient le voir, un Zola fort ému et qui conjure son ami de lui dire toute la vérité. Paul Alexis, complètement ignorant de l'accusation qui pèse sur lui, est bien empêché de répondre... N'importe, il commence à se rendre compte que son cas est grave.

Le voici transféré, de plus en plus inquiet, au Cherche-Midi. Douze jours se passent agrémentés d'interrogatoires où il est conduit menottes aux poings. Enfin le mot de l'énigme lui est révélé le jour de l'audience du conseil de guerre.

Comme trois cents mille de ses contemporains, Paul Alexis avait fait partie de la garde nationale,

en 1871. Or, après la guerre civile, une erreur avait été commise lors du classement des innombrables dossiers concernant la garde nationale.

Les notes relatives à Paul Alexis, journaliste, avaient été mises dans le dossier d'un certain Paul Alexis, journalier, lieutenant des « Vengeurs de la mort », et compromis dans les fusillades de la Roquette et de la rue Haxo. D'où la condamnation par contumace et les recherches, qui avaient duré quatre ans, pour aboutir à l'arrestation d'un ingénu romancier à ses débuts.

Paul Alexis contait cette aventure sans amertume. Chercheur de « documents humains », il se félicitait presque d'avoir pu assister ainsi au défilé malodorant des miséreux dans les couloirs du Dépôt et à une séance de conseil de guerre où il jouait le premier rôle, avec Zola comme témoin de moralité.

Par surcroît, il avait fait la connaissance de l'agent de la Sûreté Jaume, un des messieurs qui étaient venus le réveiller, rue Trézel. La philosophie de ce policier était singulièrement désabusée :

— Faut vous méfier de la mouche, professait-il; de la mouche, voyez-vous, y en a partout ! Demain, on viendrait m'arrêter moi, que je dirais : mon père m'a vendu !

Cette mauvaise pensée ne vint pas à l'esprit de Paul Alexis, son père était mort. Il déplorait seulement de perdre dans cette aventure l'estime de sa concierge. Toutefois, par compensation, vingt trois ans plus tard, il devait y gagner 500 francs en publiant, dans *l'Aurore,* sous le titre *Je pardonne,* le récit de l'erreur dont il avait été victime.

C'était aux beaux jours de *l'Affaire* : Zola venait de

lancer son *J'accuse*. Paul Alexis trouvait ainsi le moyen de jouer sa partie dans une campagne entreprise par son ami et de traiter les représentants de la justice militaire comme il avait traité autrefois les adversaires du naturalisme[1].

*
* *

Il serait peut être injuste de proportionner les critiques sur la littérature naturaliste à la force des coups qu'elle dut porter à sa devancière romantique. Trente années révolues constituent un recul suffisant pour ne plus considérer les proclamations virulentes et les écarts de langage en faveur vers 1880 que comme les manifestations conventionnelles dont ne saurait se dispenser aucun groupe, aucune école.

Rançon bruyante et, pour les contemporains, parfois fâcheuse de toute nouveauté, mais qui, considérée à distance, ne manque pas elle-même d'une certaine saveur et de cet attrait rétrospectif qu'offrent les vieux prospectus ou les anciennes gravures de modes. Il semble qu'il y ait à certains moments de l'histoire littéraire d'irrésistibles besoins de déformation, d'outrance, de parlotte.

Sommes nous sûrs d'être bien détachés de cette tendance ? Pareils au *Vallobra* d'Alexis, nous croyons tous plus ou moins batailler, discourir pour le triomphe *d'idées*, de mots majuscules, alors que nous poursuivons tout bonnement la satisfaction de nos penchants. Aussi bien, la vie n'étant possible qu'avec une certaine

1. *L'Aurore. Je pardonne,* par Paul Alexis, 5 février 1898 et jours suivants.

confiance en soi, il est parfois expédient de tourner en victoires personnelles les rares chances que les hasards nous concèdent.

Alexis avait conscience de ces infirmités du jugement. Sans rien accueillir des consolations douloureuses du christianisme non plus que de l'intransigeance libre-penseuse, il estimait que l'important était d'entretenir son corps en joie par un heureux scepticisme placé au service des pratiques ordinaires de la volupté[1].

Cette mise en œuvre, par un Provençal, de la précarité de nos émotions, (qu'elles soient de douleur ou de joie) aboutit ainsi à l'expression pittoresque d'une tristesse très humaine, — constatation obscure de ce qui pèse sur les hommes, souvenir atténué des dieux et de la fatalité.

1. Notons pourtant que Paul Alexis éprouva un vif chagrin lorsqu'il constata que Goncourt l'avait exclu de son projet d'Académie. En somme, il fut quelque peu sacrifié dans le groupe des romanciers naturalistes.

UN AUTRE ASPECT
DES DIVERTISSEMENTS NATURALISTES

L'AUTEUR
DU VIN EN BOUTEILLES

M. GABRIEL THYEBAUT

UN AUTRE ASPECT DES DIVERTISSEMENTS NATURALISTES

L'AUTEUR DU VIN EN BOUTEILLES

M. Gabriel Thyebaut

Un des amis de Huysmans, M. Th..., qui aurait fait bonne figure dans le naturalisme s'il avait daigné écrire...

C'est Rémy de Gourmont qui parlait ainsi, en 1912, au cours d'un article sur J.-K. Huysmans et la cuisine [1] ; il traçait même, du mystérieux M. Th..., un singulier portrait.

On connaît peu ce personnage, disait-il, et pourtant, c'est peut-être celui qui a le mieux représenté l'idée qu'on peut se faire d'un pessimiste pratique et invincible. Th..., employé, je crois, dans un ministère, et doué de quelque aisance, avait décidé, une fois pour toutes, que la vie était un cloaque, et il s'arrangeait pour n'en pas recevoir de contradictions trop apparentes. Il logeait évidemment dans un assez confortable appartement, car c'était un raffiné ironique, comme Huysmans lui-même, mais il avait soin de prendre ses repas dans une des gargottes fréquentées par M. Folantin. Huysmans a décrit, d'un ton rêche et amusant ce restaurant du quartier, plus célèbre par ses

1. *Promenades littéraires*, IVe série, p. 136.

crédits à long terme que par sa tenue. C'est là que je connus Th..., dans un estaminet annexé à l'établissement. Il vidait une tasse de café dont le goût frelaté agréait à sa philosophie. En mâchonnant un médiocre cigare, il en tira un long poil humain, parut enchanté et nous expliqua que les cigarières s'humectaient les doigts avec moins de pudeur que de dextérité. Son voisin n'ayant plus de tabac, Th... lui passa obligeamment une blague en forme... mettons en forme d'ordure, disant : « C'est ce qu'on trouve à acheter dans les bazars. Tel est le goût du jour. » Il ne ratait aucune de ces acquisitions saugrenues ; il s'en était formé un petit musée dans le goût de la galerie de peinture de M. Courteline, qui semble avoir subi, en sa jeunesse, l'influence de ce naturalisme négatif.

Rémy de Gourmont parle ensuite de gageures naturalistes, — de certaines gageures, car ici ne confond-il pas un peu toutes les œuvres.

M. Céard a écrit, poursuit-il, un roman où il ne se passe rien. *Une belle journée* est l'histoire d'un couple qui s'embarque pour la campagne, est surpris par la pluie, entre dans un café, puis rentre à la maison.

Rémy de Gourmont paraît se souvenir assez mal de ce livre. Il analyse sommairement cette aventure d'une honnête femme qui, dans une heure de dépit, prend un billet pour l'inconnu — disons pour l'adultère. Le complice, en face de qui elle se trouve, ne vaut pas mieux que le mari. Elle s'en rend compte et renonce à faire le premier faux-pas. Les deux pèlerins de fortune que la pluie obligea de rester en tête à tête tout un après-midi dans un cabinet particulier rentrent chacun chez soi reprendre la chaîne un moment interrompue des habitudes.

Cependant, Rémy de Gourmont continue :

Huysmans médita longtemps un livre qui eût été ainsi ordonné :

Un monsieur sort de chez lui pour aller à son bureau, s'aperçoit que ses souliers n'ont pas été cirés, les livre à un décrotteur, pendant l'opération songe à ses petites affaires, puis continue son chemin. Le problème était de tirer de cela trois cents pages. C'est sans doute la même difficulté qui arrêta M. Th... dans la rédaction d'une comédie qu'il avait pourtant méditée plus de dix ans. Il paraît que c'était très drôle. Je n'ai pas eu le bonheur de l'ouïr, mais j'en connais la substance, qui est brève. Un boutiquier s'en va un dimanche à sa maison de campagne mettre du vin en bouteilles. Incidents de l'opération. Rentrée à Paris. Voilà tout [1].

On voit que la curiosité de Gourmont fut vivement sollicitée par ce mystérieux M. Th..., qu'il va jusqu'à rendre responsable de certaine tournure d'esprit de J.-K. Huysmans — tournure d'esprit que Th..., « encourageait en la partageant ».

Mais, juste retour des choses, ne trouve-t-on pas trace de l'influence de M. Th..., non seulement chez Joris-Karl Huysmans, mais chez Gourmont lui-même, dans certain chapitre de *Sixtine*.

On sait que Gourmont s'essaya dans le style naturaliste, notamment avec *Un cœur virginal* et certains

1. « Les films ralentis que nous voyons défiler sur l'écran de nos cinémas ont quelque chose qui rappelle cette manière, a écrit Guillaume Apollinaire en commentant ce même texte dans l'*Europe nouvelle* du 4 mai 1918. Et il ajoutait : « C'est une partie importante de ce que j'ai essayé d'appeler surnaturalisme ou surréalisme. C'est l'esthétique qui domine dans un grand nombre de recueils de vers où il ne se passe rien, mais qui n'en sont pas moins lyriques et émouvants. »

contes de *Couleurs,* mais il fit paraître *Sixtine,* en 1890, six ans après *A rebours* d'Huysmans et alors qu'il était en relations avec celui-ci. Or, en écrivant le chapitre XXXI de ce livre, Gourmont s'est visiblement servi de l'ironie énorme du personnage qu'il connut auprès de J.-K. Huysmans.

On lit en effet, pages 245 et suivantes :

Solange était d'un pessimisme pratique ; avec persévérance, il travaillait à rendre sa vie mauvaise par toutes sortes de combinaisons très simples, ingénieuses néanmoins. D'abord les principes : les hommes mentent et les femmes trompent. Il n'y a que deux mobiles aux actes humains : le lucre et la luxure. Toutes les femmes d'aspect agréable dérobent un vice rédhibitoire. Les hommes qui ne sont pas méchants sont bêtes... Autres principes : toutes les nourritures sont gâtées ou falsifiées ; il est bien inutile de chercher mieux que le mauvais [1]. Toutes les rues sont hideuses, pleines de filles puantes, de plâtras, de tranchées, d'égouts et d'immondices. Tous les appartements sont dénués d'air et de lumière, etc.

En conséquence et comme il ne plaisantait pas avec les principes, Gaëtan Solange s'était logé dans un quartier boueux, au fond d'une cour humide, etc.

Une côtelette spongieuse, un cigare ligneux, de la bière aigre, une nappe tachée lui causaient une visible satisfaction ; c'était ainsi :

Que voulez-vous ? Si l'on veut vivre, il faut bien accepter les inconvénients de la vie.

Il lui était agréable d'être grugé par une femme qui, son gousset vide, devenait réfractaire à toute

1. Seul le pire arrive, c'est aussi la propre conclusion de M. Folantin dans *A Vau l'eau* (1882).

caresse. Il ne lisait que les journaux, et, entre tous, les plus abjects, afin que rien ne troublât sa créance que nul n'écrit sinon pour gagner de l'argent...

On sent là une déformation caricaturale qui laisse croire que Gourmont prit au sérieux plus qu'il ne l'avoua plus tard les plaisanteries de Th..., et de J.-K. Huysmans. Le fait est que Gourmont se demandait en 1912, après avoir relevé quelques invectives choisies contre les cuisines sophistiquées dans *Marthe, Les sœurs Vatard, Les croquis parisiens, En ménage* et surtout dans *A vau-l'eau :*

Jusqu'à quel point tout cela est-il sincère et senti ? Cela ne vient-il pas directement des théories de M. Th... sur l'universelle fraude et l'universelle turpitude ? Je ne sais trop.

— Et il se rappelait qu'il avait mangé avec J.-.K Huysmans dans ces mêmes restaurants du quartier Saint-Sulpice, sans que Huysmans, « manifestât aucun dégoût. Et même, ajoute Gourmont, Huysmans n'était pas en cuisine extrêmement difficile... »

Alors, si le goût culinaire de Huysmans était peu raffiné, jusqu'à quel point la satire de ces maisons mêmes qu'il fréquentait sans trop de répugnance était-elle sérieuse ? N'y avait-il pas là plutôt déformation littéraire ou souci de présenter les choses sous un jour plus âpre, plus aigu ?

Rémy de Gourmont, à ce moment, s'approchait davantage de la vérité. Au fond, Huysmans et M. Th..., ne s'ennuyaient pas autant qu'ils le voulaient bien laisser entendre. Il y avait dans leurs propos et, surtout chez M. Th..., une grande part de mystification, la recherche de ce que J.-K. Huysmans appelait « la

farce lugubre », la « bouffonnerie sinistre ». Et ce serait une erreur un peu naïve que de se les imaginer appliquant pour eux-mêmes, dans leur vie, sans témoins, les principes que Solange suivait avec un si méticuleux souci.

Il est certain d'autre part que Rémy de Gourmont ne reçut pas en communication le manuscrit de Th..., *Le vin en bouteilles*, pas plus que les autres œuvres de Th..., qui ne furent jamais éditées ; Gourmont les connaissait, comme certains initiés de passage, par tradition verbale. C'est ainsi du reste qu'elles se transmettaient à l'ordinaire.

La silhouette qu'il fait, à distance, de Th..., n'est pas, non plus, tout à fait exacte. Quant à son véritable état d'esprit, on conçoit fort bien que Gourmont s'y soit mépris, puisque Huysmans lui-même finit par prendre au sérieux jusqu'à ses propres récriminations. Et c'est là un cas de sincérité littéraire assez fréquent.

*
* *

Le vrai Gabriel Thyébaut n'a rien de commun, absolument rien, avec le mystérieux M. Th..., dont parle Rémy de Gourmont, bien que, dans la pensée de l'auteur des *Promenades littéraires*, ce soit le même homme.

Au physique, M. Thyébaut est un correct vieillard de soixante-dix ans qui ressemble parfaitement à un homme heureux. Haute taille, complet jaquette noir ; la barbiche et les cheveux blancs, le regard bleu, un sourire sans amertume, l'ensemble empli d'un grand rayonnement de bienveillance et de courtoisie.

Son état d'esprit ? Il faudrait dédier à Georges de la Fouchardière, humoriste aigu et sombre, cette définition que M. Thyébaut donne du pessimiste :

Le pessimiste est un homme gai, autrement il ajouterait à la désolation originelle du monde.

*
* *

Champenois d'origine, M. Gabriel Thyébaut fit ses études à Troyes. Son père était notaire. Sa mère, restée veuve, apprit le droit pour défendre l'héritage contre les hommes de loi. Pendant ce temps le jeune garçon détraquait les classes par le caractère déconcertant des questions qu'il posait au professeur. Il était, suivant l'expression champenoise, « impossible à ferrer ». A Paris, il prit pension chez Laveur où il rencontra tous les futurs hommes politiques ou écrivains qui fréquentaient alors cet établissement, notamment Rémy de Gourmont.

Il fut reçu à l'examen de la Préfecture de la Seine, passa au secrétariat général, au cabinet du préfet de police Blanc, puis au cabinet du préfet de la Seine Poubelle. Par Céard, comme lui Champenois et comme lui fonctionnaire, il connut Zola, Huysmans et les autres familiers de Médan. Dans tout cela, à la vérité, rien de mystérieux. M. Thyébaut est un fantaisiste et un esprit cultivé, épris de rythmes flaubertistes. *Le vin en bouteilles* qu'il écrivit vers 1880 et dont il n'existe que deux manuscrits n'est que l'illustration de ce culte pour le maître de Croisset.

*
* *

Le Vin en bouteilles est l'histoire d'un monsieur

qui, par goût, étudie, cultive de la banalité sous toutes ses formes, se divertit dans l'accomplissement de besognes rebutantes. Il y trouve prétexte à se confronter avec ce que la vie a pour lui de plus inéluctable, l'ennui, la sottise, la laideur.

Au demeurant, il est bien convaincu que rien ne vaut la peine d'être fait. Il est arrivé à une sorte de repliement sur soi-même qui confine au fakirisme. Aussi accepte-t-il avec joie l'invitation d'un camarade du bureau qui lui dit :

— Venez donc chez moi dimanche, nous mettrons du vin en bouteilles !

Les trois cents lignes du manuscrit de M. Gabriel Thyébaut évoquent cette journée du dimanche passée tout entière dans la cave à faire fondre la cire, rincer les bouteilles, tirer le vin, etc. L'invité témoigne d'une telle ardeur dans cette besogne que son hôte le laisse bientôt travailler seul dans la cave.

Ici se place un long monologue où le personnage expose les raisons de son désenchantement spéculatif : il explique tout son savoir et qu'il est bien convaincu de ne rien savoir. « Je suis l'homme des choses médiocres et cependant je sais tout » dit-il.

La forme de cette fantaisie à la fois lyrique et comique rappelle parfois *La Tentation de saint Antoine*, on y trouve des notations, entre parenthèses, dans le goût de celle-ci : « *Il mâche un bouchon...* » ou des indications précises comme : « *Le froid aux pieds me gagne et la lampe à pétrole répand une infection plus forte...* »

Une servante apparaît. Et, de même que saint Antoine devant le Catoblepas s'écriait : « *Sa stupidité*

m'attire », le monsieur fait cette réflexion : « *Sa laideur me séduit* ». Pour terminer dignement cette partie de campagne, il croit de son devoir de culbuter la servante. Une corvée de plus qu'il s'impose pour rester fidèle à ses théories, à sa vision désenchantée et humoristique de l'existence. C'est la fin du récit : « *Il accomplit l'acte vénérien* ».

Le Vin en bouteilles n'est pas la seule œuvre de cet humoriste.

Avec *La Découverte de l'Amérique,* Gabriel Thyébaut imagine, qu'en 1493, un Peau-Rouge a la même idée que Christophe Colomb.

Pendant que celui-ci entreprend son voyage d'Est en Ouest à travers l'Atlantique, le Peau-Rouge part d'Ouest en Est. Les deux navigateurs se rencontrent au milieu de l'Océan :

— Le Nouveau-Monde ? interroge Christophe Colomb.

— Derrière moi, répond le Peau-Rouge. Et l'Ancien-Monde.

— Tout droit devant vous, réplique Colomb.

Christophe Colomb découvre le Nouveau-Monde, il en tire une gloire infinie. Le Peau-Rouge arrive à Lisbonne et s'écrie :

— Voilà l'Ancien-Monde !

— Nous le savons aussi bien que vous ! En voilà une découverte, lui est-il répondu.

Découragé, le Peau-Rouge traverse à nouveau l'Océan, rentre dans sa cabane au bord de l'Orénoque, et là il est scalpé par les compagnons de Christophe Colomb.

*
* *

M. Gabriel Thyébaut est également l'auteur de fables comme *Le Lierre et la Tortue*.

Le lierre et la tortue parient tous les deux d'aller à la course ; le lierre grimpe à l'arbre et la tortue part sur la route. Naturellement, rien ne vient jamais les avertir qu'ils doivent s'arrêter ; et c'est la moralité de la fable :

Rien ne sert de courir et de partir à point.
Il faut encore aller tous deux au même point.

Mais voici d'autres aspects de ces divertissements avec *Paul et Virginie* et avec *Le Mauvais Robinson*.

Paul et Virginie ne sont pas morts, ils ont lu Bernardin de Saint-Pierre et s'étudient à ressembler au roman.

La supériorité de la littérature est telle qu'ils sont obligés de travailler pour obtenir, de loin, cette ressemblance. Ils y mettent beaucoup d'années, beaucoup d'efforts et vieillissent sans avoir la satisfaction d'y parvenir tout à fait.

On les montre aux voyageurs.

Paul est insupportable. Virginie est acariâtre, gâteuse ; et comme sa langue pend, la vieille négresse, leur servante (elle est si vieille qu'elle est devenue toute blanche), passe son temps à la lui remettre dans la bouche à l'aide d'une cuiller.

Paul est dans le même état de cachexie ; sa langue pend autant que celle de Virginie ; un jour la négresse se sert, pour la lui remettre en place, de la même

cuiller qui a servi à Virginie ; Paul a un geste d'impatience, suivi d'un haut-le-cœur.

Et les voyageurs en concluent que Paul et Virginie sont dégoûtés l'un de l'autre.

On le serait à moins, c'est entendu, mais n'est-ce pas une énorme déformation de « l'éthique » naturaliste, par un de ceux qui furent le mieux placés pour en voir les outrances.

Le Mauvais Robinson est un apologue plus féroce encore.

Des héros de roman, Don Quichotte, Des Grieux, d'Artagnan et quelques autres ont entrepris — les uns par curiosité, les autres par goût de l'idéal — de rechercher et de délivrer les naufragés qui vivent dans les îles désertes. Ils débarquent à l'île d'Elbe qu'ils prennent pour l'île de Robinson ; ils voient un mameluck habillé à la façon d'un chien savant et croient être en présence de Vendredi. Mais Napoléon paraît et leur raconte ses malheurs.

Affligés de la détresse du grand homme, les héros de roman le ramènent en France et le rétablissent sur le trône.

A peine réinstallé, Napoléon les fait tirer au sort et les envoie aux armées.

Furieux d'être lancés dans des aventures qu'ils n'ont pas voulu courir volontairement, ils conspirent, réussissent à empoigner Napoléon et l'emmènent à Sainte-Hélène.

Pour être sûrs qu'ils ne se sauvera pas, ils le gardent à vue.

Et les héros de roman finissent par être, dans l'île, aussi prisonniers que l'homme qu'ils surveillent.

*
* *

Si ce naturaliste à l'esprit déconcertant eut une influence sur Huysmans, elle fut de qualité plus subtile que ne le supposait Gourmont, M. Henry Céard, l'intime ami de Thyébaut, et de Huysmans, a formulé, sur ce point, une opinion qui est à retenir :

Gabriel Thyébaut, dit-il, homme de Champagne, familier de Huysmans qui l'aimait pour des qualités bien contraires à ses propres façons de voir et de penser, Gabriel Thyébaut, sous les analogies accumulées et par delà le sens apparent et équivoque des rimes et des mots, excellait à découvrir les intentions compliquées et secrètes incluses dans les vers de Stéphane Mallarmé. C'est peut-être en écoutant ces gloses à la fois railleuses et subtiles que Huysmans, oubliant la facétie et possédant la clef du chiffre et du mystère, s'émerveillera sincèrement, comme des Esseintes, à la lecture des « finesses byzantines » de Mallarmé, dans lequel il perçoit d'intimes affinités avec les poètes de la décadence latine [1].

Ainsi ce même M. Th..., qui vous offrait des blagues à tabac, en forme de « ... goût du jour », aurait présidé à la naissance du célèbre des Esseintes. Ici nous sommes un peu loin, on le voit, du mystérieux M. Th..., qui aurait eu surtout comme influence sur Huysmans celle de lui faire savourer les désagréments de l'existence.

D'autre part, Émile Zola reconnait, dans *Une nou-*

1. *La Revue hebdomadaire*, 9 mai 1908. *J.-K. Huysmans intime*, par Henry Céard et Jean de Caldain.

velle campagne que Thyébaut fut le grand jurisconsulte et conseil juridique des Rougon-Macquart[1].

Cependant voici où le mystérieux M. Th... reparaît sous l'aspect que lui connut de Gourmont.

Après avoir documenté Zola pour *Le Rêve,* il lui fournit « d'authentiques » mots de paysans pour *La Terre.*

— Mais, lui dit-il un jour, je parie que vous n'oserez pas faire dire à votre Jésus-Christ : « Si ce vent-là continue, il va tomber de la m... »

La réponse de Zola se trouve en toutes lettres à la page 517 de *La Terre,* treizième ligne.

*
* *

Certes, dans ces œuvres inédites de M. Gabriel Thyébaut, on retrouve l'influence des « hénaurmités » à froid du Flaubert de *Bouvard* et du *Dictionnaire des idées reçues* : une sorte d'amère volupté à approfondir la sottise.

Mais on rencontre aussi beaucoup plus d'ironie que de conviction pessimiste dans l'attitude de M. Thyébaut, beaucoup plus d'humour que de misanthropie réelle. Il s'y découvre surtout un goût de la farce comme dans certaines histoires outrancières de Courteline, une manière de gageure, un côté pince-sans-rire et encore cet amour flaubertiste des histoires où tout rate merveilleusement, où tout est ingénieusement banal et médiocre. Peut-être également un peu de la plaisanterie particulière aux fonctionnaires...

1. Notes. M. Gabriel Thyébaut et le *Rêve.*

Car, dans leur existence ordinaire, ces curieux de lettres étaient des gens réguliers, tous plus ou moins chefs de bureau et sachant choisir pour le mieux leur appartement, leur restaurant, leurs femmes et leurs cigares ; ils ne fumaient pas toujours, comme le croyait l'ingénu Gaëtan Solange de *Sixtine,* des cigares ligneux et « puants comme des fumerons » et ils connaissaient d'autres restaurants que ceux du quartier Saint-Sulpice...

M. Gabriel Thyébaut était servi par une science véritable de tous les trucs littéraires et, si l'on peut dire sans irrévérence, de toutes les ficelles flaubertistes. Il était enfin de ces hommes dont on ne peut discerner s'ils ont été absorbés par le courant littéraire de leur époque ou s'ils ont contribué à le créer.

Ils étaient du reste quelques-uns ainsi, flaubertisants dédaigneux de l'emphase, réservés jusque dans les manifestations de leur culte : le Professeur Georges Pouchet[1], Henry Céard, Pol Neveux, qui connaissaient Flaubert par cœur, le pratiquaient, l'incorporaient à leur vie...

Les conversations du Dr Laguépie (Pouchet) et de Malbar dans *Terrains à vendre au bord de la mer* sont, à ce sujet, documentaires :

> Tous deux communiaient dans Flaubert avec une ferveur dont ils se raillaient quelquefois, par habitude de narguer leurs sentiments intimes et de dissimuler sous de l'ironie leurs vénérations les plus profondes.

1. Le Professeur Georges Pouchet pour exprimer cette idée que les hommes n'étaient même pas d'accord sur les motifs de leur scepticisme disait : « Personne de nous ne fait ses zéros de la même manière. »

M. Gabriel Thyébaut, lui, dissimulait cette grande ferveur et ce scepticisme sous des exercices littéraires inspirés par telle ou telle phrase du maître : un peu moins que de la création, un peu plus que du pastiche.

Les services que M. Thyébaut rendit à Zola, à J.-K. Huysmans et à Céard, ceux-ci les ont attestés : le premier, dans sa correspondance, Huysmans en lui dédiant la fameuse *Ballade en prose de la chandelle des six* et Céard en inscrivant le nom de son ami à la première page d'*Une belle journée*.

Ce que l'on connaît des travaux de M. Thyébaut et de ses propos abonde en vues intéressantes ; que manqua-t-il donc à l'auteur pour qu'il prît la place qu'on lui voit marquée ?...

Qui sait ? Une certaine lassitude, un détachement absolu des succès littéraires, stérilisèrent peut-être en lui toute vraie volonté de produire. Il peut toutefois être considéré comme un de ces excitateurs du talent d'autrui, un de ces originaux qui, à toutes les époques, orientèrent les groupes littéraires sans produire eux-mêmes autre chose que des curiosités, un de ces cerveaux aux intuitions hardies tel que l'on en trouve à l'origine des grands mouvements littéraires — et parfois aussi, — à leur déclin.

LES
ÉDITIONS KISTEMAECKERS
ET LE NATURALISME

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

LES ÉDITIONS KISTEMAECKERS ET LE « NATURALISME »

ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE

Aux limites de Passy et d'Auteuil. Une maison de rapport située non loin du boulevard de Montmorency et du logis des Goncourt. L'immeuble est d'aspect bourgeois. Deux grandes céramiques qui représentent, l'une, des paons, l'autre des hérons, décorent le vestibule.

— M. Kistemaeckers ?

— Au fond de la cour, deuxième étage, porte en face.

M. Henry Kistemaeckers, le père de l'auteur dramatique, ouvre lui-même et fait entrer le visiteur dans un petit salon-bibliothèque.

Les fauteuils sont recouverts de housses.

Aux murs, de beaux dessins originaux de Steinlen, de Rops et de Willette.

Une bibliothèque en chêne contient les 300 livres que l'éditeur a publiés pendant ses trente années de librairie.

Dans un coin, un grand vase chinois de forme cylindrique, à col peu allongé, et rehaussé sur fond blanc de dessins vert d'eau et roses.

M. Kistemaeckers ne paraît pas ses soixante-neuf ans. Il est vif, nerveux. Son teint est coloré. Ses yeux bleus (les yeux des riverains du Bas-Escaut) à la fois perçants et doux s'emplissent parfois de colère. Toute la physionomie dégage une impression de révolte, tantôt contenue, tantôt exubérante.

Il s'anime rapidement lorsqu'il évoque les diverses péripéties de son existence mouvementée.

Sa famille était anversoise, et il a fait toutes ses études à Anvers. A 18 ans, il sortait de l'Institut supérieur de Commerce d'Anvers et entrait dans la marine, au service de la Compagnie générale de navigation de Londres, en qualité de « purser » (commis au manifeste, sorte de commissaire-comptable chez les Anglais). En 1874, son tempérament combatif, voire révolutionnaire, l'entraîne à donner sa démission pour devenir l'éditeur des Communards proscrits qu'il a rencontrés à Anvers et à Londres. Tous ceux qui n'ont put trouver d'éditeur en France, et même en Belgique lui apportent leurs manuscrits. Avec une première mise de fonds de 13 000 francs, il publie des livres de discussion religieuse, de politique, d'histoire ou de sociologie, signés de Benoît Malon, le fondateur de la *Revue socialiste* ; de Jourde, l'ancien ministre des Finances de la Commune ; d'Arnould, qui lui donne son *Histoire populaire et parlementaire de la Commune* ; de Lissagaray (*Histoire de la Commune de 1871*) ; de Ranc (une étude sur *l'Assommoir*) ; de Paul Strauss (un livre sur le suffrage universel) ; de Charles Beslay (*La Vérité sur la Commune*) ; de Jules Guesde (*Le Catéchisme socialiste*), etc.

Pour les ouvrages qu'il éditait alors, il ne cherchait à rejoindre qu'un public : le public français. Il

lui fallut user de différents subterfuges pour faire passer la frontière à ces œuvres de proscrits, toujours interdites par le gouvernement de l'Ordre moral. La réussite ne fut pas assez éclatante pour permettre de payer intégralement l'imprimeur. Cette première période de la vie de Kistemaeckers s'acheva sur un déficit, vers l'année 1878.

C'est aussi la période des premières poursuites judiciaires engagées par le parquet de Bruxelles contre l'éditeur, qui fut toujours acquitté, mais non sans dommages pour le « bon renom » de sa maison et, surtout, pour son capital social.

M. Kistemaeckers se sentit à ce moment tourmenté d'aspirations nouvelles. On était en plein mouvement littéraire naturaliste et aussi en pleine période de pudibonderie officielle.

En France, le maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, présidait aux destinées de la République ; M. Jean-Casimir Périer régentait l'Instruction publique ; M. de Marcère, ministre de l'Intérieur, et M. Lefèvre, sous-secrétaire d'État, qui lui avait été adjoint pour cet office, à la date du 19 décembre 1877, déployaient une grande vigilance afin d'empêcher le passage en France des « mauvais livres » édités en Belgique.

A cette époque d'officiel rigorisme, *les Mémoires de Casanova* étaient interdits en France. C'est tout dire. Bien entendu des amateurs obstinés trouvaient moyen de lire Casanova en dépit, ou à cause de toutes les interdictions ; de même que, malgré la réprobation publique, bien des honnêtes gens, moins raffinés, peut-être, mais plus nombreux que les fidèles du hâbleur libertin, lisaient Zola, quittes à s'indigner

ensuite du « scandaleux succès de cette littérature ». Et les amis de Zola, ceux qu'on appelait alors ses « disciples », bénéficiaient de ce scandale et de ces indignations.

D'instinct, Kistemaeckers s'emballa pour les naturalistes avec autant de fougue qu'il s'était emballé pour ses Communards. Dans le même temps, un heureux hasard lui avait permis d'acheter un stock de livres édités par Rozez, — autre proscrit, de 1848 celui-ci, — qui s'était établi en Belgique ; ce stock se composait de livres interdits, et, partant, fort recherchés en France : Casanova, Faublas, le recueil de Maurepas, les pièces condamnées de Baudelaire, etc...

Pour ce commerce, qu'il devait par la suite développer par ses recherches personnelles sur les auteurs ignorés ou dédaignés du XVIIIe siècle, Kistemaeckers se prodigua, venant toutes les semaines à Paris, visitant les libraires, les revues et les journaux.

Aux directeurs de quotidiens, à Laffitte, du *Voltaire* ; à Dumont, du *Gil Blas* ; à Vaughan, le sagace administrateur de *l'Intransigeant* ; à Lalou, de *la France* ; à Magnier, de *l'Événement*, il offrait l'ingénieuse combinaison suivante.

En échange des critiques et des extraits que ces journaux donnaient des livres de la maison Kistemaeckers, celle-ci s'engageait à prendre 4 ou 5 000 exemplaires du journal et à les répandre en Belgique, assurant ainsi une large diffusion à la presse française qui était alors relativement peu répandue dans ce pays.

Cette activité, ces procédés nouveaux n'allaient pas sans mécontenter certains éditeurs parisiens ; Kistemaeckers était déjà trop connu au gré de beaucoup de gens par ses éditions de la Commune ; on jugea

expédient de se débarrasser du rebelle, qui, méconnaissant toutes les traditions de la librairie, consentait à faire des remises de 50 pour 100 à ses dépositaires, dans le but de les intéresser à la vente de ses livres.

D'ailleurs, comment autoriser l'accès d'honnêtes bibliothèques françaises à des livres édités en Belgique ? Édités en Belgique, cela ne répondait-il pas à toutes les protestations possibles de l'intéressé ? Une coalition puritaine se dressa contre l'éditeur belge, qui donnait d'autant mieux prise à la calomnie que ses éditions, bien présentées et le plus souvent illustrées par des maîtres, comme Félicien Rops et Froment, des livres galants du XVIIIe : les Nerciat ; le *Théâtre et le nouveau Théâtre Gaillard* ; les *Priapées* de Cantel ; les Restif de la Bretonne ; *Thémidore*, de Godard d'Aucourt ; les *Tableaux des mœurs du temps*, par le fameux financier Le Riche de la Popelinière ; et des livres plus modernes, tels que l'*Enfer de Joseph Prudhomme,* d'Henri Monnier ; *Les contes du Vidame de la Braguette,* par Albert Glatigny ; le *Théâtre érotique de la rue de la Santé,* permettaient une fois de plus de mésuser à satiété des mots licence, pornographie, immoralité, des grands mots et des gros mots.

Le pire, c'est que ces livres-là, édités avec soin, furent tout de suite appréciés grandement des bibliophiles. En dépit des doctrines orthodoxes d'État, établies, après discussion des principes du bien et du mal, par des Conciles de boutiquiers, les livres réputés licencieux qu'éditait Kistemaeckers se vendaient. Et les profits réalisés avec cette littérature galante permettaient à l'éditeur de poursuivre la publication, infiniment moins rémunératrice, des écrivains naturalistes, alors à leurs débuts.

M. Kistemaeckers n'a jamais eu le loisir d'établir un catalogue complet de ses éditions. On peut le regretter, car ce catalogue, augmenté de quelques notices, aurait à lui seul constitué un chapitre plein d'intérêt pour l'histoire du mouvement naturaliste.

Appelons-en aux souvenirs de M. Lucien Descaves[1], dont les premiers livres, *Le Calvaire d'Héloïse Pajadou* (1883), écrit à 18 ans ; *Une vieille rate*[2] (1883), avec un portrait en taille-douce par A. Descaves, le père de l'auteur ; *La Teigne* (1886) partirent de l'accueillante maison de la rue Dupont, à Bruxelles. L'auteur devait arriver bientôt à la plénitude de son talent d'observateur et d'écrivain, et son ami Huysmans a pu dire avec raison : « Il a largement payé les avances d'hoirie que les promesses de ses débuts permirent. » Ces promesses mêmes étaient singulièrement savoureuses, en particulier dans l'histoire de la Vieille Rate, cette servante-maîtresse d'un petit rentier égoïste, qui, non contente de se carrer seule dans le fromage, y fait immigrer toute la lignée de ses nièces et de ses cousines, en flattant les manies du Géronte.

Et puisque, plus haut, nous citions J.-K. Huysmans, peut-on oublier que la première édition de *A vau-l'eau* (1882) parut dans la petite collection du Bibliophile, en l'un de ces volumes in-12 carré qui font prime aujourd'hui chez les amateurs ? « Il n'y a que Kist qui sache faire la couverture d'un livre, disait Huysmans ;

1. Note. M. Lucien Descaves.

2. Lucien Descaves tira d'*Une vieille Rate*, en collaboration avec Paul Bonnetain, une pièce en trois actes : *La Pelote*, qui fut représentée pour le 7e spectacle du *Théâtre Libre*, le 23 mars 1888. Ce furent les débuts de M. Descaves comme auteur dramatique. — Notes. La maison de la rue Dupont, à Bruxelles.

il n'y a que lui qui ait eu l'audace typographique de mettre des bas de casse sur un titre ! »

En cette même collection in-12, Maupassant publia *Mademoiselle Fifi* (1882) et six autres contes parmi lesquels *Marocca,* Léon Hennique deux de ses meilleures nouvelles : *Les funérailles de Francine Cloarec* et *Benjamin Rozes* (1881) ; Paul Alexis, *le Collage* (1883), avec un portrait à l'eau-forte par Théodore Hannon, le poète des *Rimes de Joie*[1] ; Léon Cladel ses *Petits Cahiers* (1879), cinq nouvelles, parmi lesquelles *La Maudite,* qui valut à l'auteur trois mois de prison et 500 francs d'amende ; Francis Enne, *D'après nature* (1879-1883), deux volumes, deux séries d'essais parus presque tous dans le journal *La Rue,* de Jules Vallès ; Camille Lemonnier, *Le Mort* (1882), et *Un Mâle* (1881), ce tableau, formidable en sa vérité pittoresque, des mœurs et du pays wallon ; Édouard Rod (que Maupassant jugeait « pâle et triste à donner le spleen »), *La Chute de Miss Topsy* (1882) ; Harry Allis[2], *Les Pas-de-Chance* (1883), un titre que l'on ne

1. La première édition de *Rimes de Joie* parut en 1879, chez J. Gay, avec une préface de J.-K. Huysmans très violente contre les Parnassiens, et qui fut supprimée de l'édition définitive à la demande de Théodore Hannon. Parmi ces vers qui témoignent d'une incontestable virtuosité, le poème intitulé *Opoponax* fut en son temps célèbre. Hannon avait fondé à Bruxelles le journal *l'Artiste,* qui publia, le premier, différentes œuvres de J.-K. Huysmans et de Céard, notamment *Sac au dos* et *Une belle journée.* Il est mort à Bruxelles en 1916 (voir à ce sujet l'*Intransigeant* du 18 octobre 1916 et le *Paris-Midi* du 22 octobre 1916). L'édition définitive de *Rimes de Joie* augmentée de 12 pièces inédites fut imprimée par Kistemaeckers, en 1885.

2. Notes. Lettre du Dr Henry La Bonne au *Mercure de France* sur Harry Allis.

peut répéter sans mélancolie lorsqu'on se rappelle la fin tragique de l'auteur dans le duel du 28 février 1895 ; Pierre Elzéar, *La Femme de Roland* (1882); G. Godde, *Le Scrupule du père Durieu* (1883), etc., etc.

Bref, une bibliographie méthodique pourrait seule, nous le répétons, restituer tout ce que représentaient alors d'ardeur combative et de foi littéraire les groupes d'écrivains, qui, sous la devise : *In naturalibus veritas*[1], faisaient de leur mieux pour ne pas ressembler à leurs devanciers, et s'amusaient de l'irritation témoignée par le public devant ces auteurs qui, littérairement, semblaient se complaire en crapuleuse compagnie, parmi les mauvais garçons et les filles, dans des scènes d'hôpital, de maison close ou de voirie, avec un irritant parti pris de pessimisme.

Mais il faut se défier des devises ou des formules, qui embrigadent, pour les querelles de mots, des artistes dont les aspirations, le talent ou les ambitions ne sont pas moins variés d'aspect que de qualité.

Georges Eekhoud, avec ses *Kermesses* (1884), son *Cycle patibulaire* (1892), ses *Communions* (1895), sa *Nouvelle Carthage* (1888), concentrait en lui tous les caractères de sa race, l'âme pensive des riverains de l'Escaut attachés à la glèbe mélancolique, qui, dans la

1. Kistemaeckers utilisait, pour ses couvertures, différentes compositions. Généralement, elles se résumaient dans les trois suivantes gravées par Rops : *In naturalibus veritas* pour les éditions naturalistes ; *Péché caché est pardonné,* pour les réimpressions du XVIIIe siècle ; et un dessin sans devise représentant le Diable adossé contre un livre : Kistemaeckers, éditeur (voir le catalogue de l'œuvre de Rops par Ramiro).

torpeur des brouillards et des marais des *polders,* s'étend depuis Anvers jusqu'à la mer du Nord[1].

Robert Caze, avec ses histoires de filles, *le Martyre d'Annil* (1883); *la Sortie d'Angèle* (1883), révélait une remarquable personnalité, une des meilleures que puisse revendiquer l'école naturaliste, par la composition de l'œuvre, l'ajustement des phrases et la saveur des mots.

Marius Renard, fils d'un porion du Borinage, devenu sur le tard ingénieur au pays du charbon, concevait avec son livre *Gueule rouge* (1894) un complément de *Germinal,* qui peut encore soutenir la comparaison avec le roman de Zola.

Hector France dressait un violent réquisitoire contre *l'Homme qui tue* (1878); il connaissait bien, par sa propre expérience, les faits et gestes du soldat conquérant, pacificateur et civilisateur, aux Bureaux arabes.

Francis Poictevin s'exaltait sur l'écriture artiste de M. de Goncourt et arrivait à stupéfier son maître en lui présentant une *Ludine* (1883), chargée « d'épithètes nuancées ».

Émile Bonnetain, le frère de l'auteur de *Charlot s'amuse,* se plaçait lui aussi, par une épigraphe de tête, sous la protection d'Edmond de Goncourt pour tenter d'expliquer la vérité documentaire de *Mon petit homme* (1885), étude d'un milieu cher aujourd'hui à Francis Carco.

Boyer d'Agen ne se recommandait que de lui-même

1. Georges Eekhoud est en outre l'auteur de *Escal Vigor,* roman publié par le *Mercure de France* et qui, poursuivi en Belgique, fut acquitté par la justice.

pour analyser jour par jour, abjection par abjection, la vie crapuleuse d'un imbécile, qui, commençant par aimer une vieille femme, *La Gouine* (1887), dont les cheveux déteignent dans ses mains brûlantes, finit en vampire.

Henri Nizet, ancien répétiteur à l'Université de Bruxelles, agrégé et docteur ès lettres, étudiait, dans un style miroitant, les *Béotiens*[1] (1884) du petit journalisme de Bruxelles ; et, sans faire oublier Huysmans, il se plaisait à reprendre, dans *Bruxelles rigole* (1883), les thèmes ordinaires de l'aimable bougon : existence à vau-l'eau, forces s'en allant à la dérive dans l'abrutissement des besognes quotidiennes.

Adolphe Tabarant, dans *Virus d'amour* (1886), disait, avant Brieux, les origines, les ravages et l'aboutissement de l'avarie chez une fille malchanceuse. Pour pittoresque que soit cet essai, il ne laisse pas encore pressentir le puissant écrivain de *l'Aube*.

Léon Gandillot, plus connu par la suite comme vaudevilliste, analysait les misères d'un ménage désuni. La fin d'*Entre Conjoints* (1888) semble inspirée de l'humour particulier à M. Henry Céard. Une femme ayant pris en grippe son mari, — qui ne comprend rien à ses mauvaises lubies, — lui interdit l'accès de la chambre conjugale. Et le pauvre conjoint, étonné de cette mesure, que rien ne justifie, passe sa vie à se demander : « Qu'a-t-elle ? Qu'est-ce que je lui ai fait ? »

Henry Kistemaeckers fils, plus connu lui aussi comme homme de théâtre, publiait à 18 ans chez

1. *Les Béotiens* furent l'objet de poursuites du Parquet de la Seine. Après quatre mois d'instruction, il y eut un non-lieu.

son père un bon roman de débutant : *Lit de Cabot* (1892), l'odyssée d'une troupe de comédiens qui transportent à Bruxelles les mœurs bizarres ramassées au hasard des tournées et des vadrouilles.

Oscar Méténier, dans *La Chair* (1885), *La Croix* (1886), rapportait sans affectation apparente ses histoires d'inspecteur de la Sûreté. Son argot et son français étaient également singuliers.

Le Cadavre (1891) et la *Rage charnelle* (1890), de J.-F. Eslander, sont difficilement analysables. Le parquet de la Seine d'abord, celui de Bruxelles ensuite, s'y essayèrent sur *le Cadavre* comme il convenait pour un essai. Celui de la Seine y renonça ; celui de Bruxelles s'obstina, traîna l'auteur et l'éditeur en cour d'assises, où tous deux furent renvoyés absous par le jury.

D'ailleurs l'éditeur avait depuis longtemps l'oreille des jurés belges, puisque, poursuivi dix-huit fois en Cour d'Assises, il fut dix-huit fois acquitté, malgré toutes les « embûches juridiques » (le mot est d'Edmond Picard, le savant jurisconsulte bruxellois) qui lui étaient tendues.

Cela constitue probablement le record de l'acquittement aux Assises. Chose plus stupéfiante encore : poursuivi cinq fois en correctionnelle il n'y fut condamné que deux fois.

Finalement, pour des annonces publiées à la quatrième page de son journal *Le Flirt,* et dont on le déclara responsable en tant qu'éditeur-gérant, il fut condamné avec rigueur en 1902.

Dégoûté de la « judicature » de son pays, il se réfugia en France ; son extradition fut alors demandée aux autorités françaises, qui s'honorèrent en la refusant, le 2 juin 1905.

Deux des procès les plus célèbres intentés à M. Kistemaeckers sont ceux de *Charlot s'amuse* et de *Autour d'un clocher*.

Les premières éditions de *Charlot s'amuse* (1883) comportaient une préface de M. Henry Céard, dans laquelle l'auteur d'*Une Belle Journée* déclarait faire bon marché de tous les égouts, de toute la vidange dont les puanteurs soufflent arbitrairement au début du livre pour ne retenir de l'œuvre que « son air de thèse pathologique » et cette « effroyable analyse de la condition de l'homme tout en besoins, courant Paris sans le sou, rêvant au vice sans espoir de satisfaire son rêve... et emmagasinant à chaque pas des désirs qu'aucun sexe n'apaisera et dont sa main seule lui donnera la désespérante réalité ».

Lorsque le livre fut incriminé par le Parquet, cette préface fut supprimée pour les éditions à suivre, sur la demande de Bonnetain, et remplacée par une reproduction de l'acte d'accusation.

Cité en cour d'assises de la Seine, le 27 décembre 1884, l'auteur se borna à répondre et à répéter : « J'ai fait une œuvre scientifique. » Ce qui était vraiment d'un bon disciple de Zola et, plus particulièrement, du Zola qui écrivait dans la préface de *Thérèse Raquin* :

> J'en ai décrit chaque scène, même les plus fiévreuses, avec la seule curiosité du savant...

Car, dans ce temps-là, les écrivains naturalistes abusaient des mots *science* et *savant*, comme leurs adversaires des mots *pornographie* et *stercoraire*.

Défendu par Me Cléry, Paul Bonnetain fut acquitté. En Belgique, l'éditeur Kistemaeckers fut cité devant

le jury du Brabant, et fut également acquitté par les juges belges.

L'histoire qui suit est plus pénible.

Zola et Goncourt gardèrent longtemps un souvenir, fait de fraternelle affection, à Louis Desprez, l'auteur, avec Henry Fèvre, de *Autour d'un clocher*. « Desprez, avec sa pauvre figure anémiée, son toupet en escalade, ses béquilles, me semble, en chair et en os, le bois de Tony Johannot détaché de la couverture de son *Diable Boiteux* », écrit Goncourt dans son Journal, le 8 février 1885.

« Je l'ai connu et je l'ai aimé..., dit Zola dans *le Figaro* (9 décembre 1885). Dans ce corps chétif d'infirme brûlait une foi ardente. Il croyait à la littérature, ce qui devient rare. Il avait le plus haut des courages, le courage intellectuel... »

Autour d'un clocher fut d'abord publié en édition ordinaire, puis en édition de luxe avec quatre eaux-fortes de Zilken et de Zwart ; puis encore en livraisons in-8° illustrées par A. Lynen. C'est un des romans types du naturalisme, un des plus sincères. S'il est inférieur à *la Terre* par la composition des personnages qui sont trop sur le même plan, il lui est peut-être supérieur par l'observation minutieuse des mœurs paysannes, de la vie au village. Une gaieté, une ironie rabelaisienne, y courent allégrement d'un bout à l'autre.

Le parquet de la Seine, s'appuyant sur l'article 28 de la loi de 1883, assigna en Cour d'Assises l'auteur et l'éditeur sous inculpation d'outrages aux bonnes mœurs. Henry Fèvre ne fut pas poursuivi, parce qu'il n'était pas majeur.

M. Kistemaeckers, que sa qualité de Belge, éditant

en Belgique, mettait à l'abri de ce contre-sens juridique, accepta volontairement de comparaître en France, pour ne pas renier ses convictions littéraires, et abandonner la cause de son auteur. Il imprima toutefois un mémoire juridique signé par six des plus célèbres parmi les jurisconsultes belges, y compris Paul Janson, le bâtonnier bruxellois, et fit hommage d'un exemplaire de ce mémoire, sur papier de Hollande van Gelder, aux magistrats de la cour et à chacun des jurés.

Desprez, lui, dans une courageuse défense (publiée en 1885 sous le titre : *Pour la liberté d'écrire,* Kistemaeckers, éditeur), déclina la compétence du jury en matière littéraire, et qualifia ses juges de *bonnets de coton*.

Cette offense fut vivement ressentie par un jury composé d'un marchand de futailles, d'un vérificateur de bâtiments, d'un charpentier, d'un emballeur, d'un maître-maçon, de trois propriétaires, d'un ingénieur, d'un épicier, d'un négociant et d'un maître-couvreur [1]. Le 20 décembre 1884, Desprez fut condamné à 1 mois de prison et 1 000 francs d'amende ; son éditeur fut gratifié de 1 000 francs d'amende.

« On mit Desprez avec les voleurs, dans l'enfer du droit commun », dit encore Zola [2], qui, soutenu par Alphonse Daudet, Goncourt, Geffroy et Clemenceau, tenta vainement de faire adoucir le régime de son ami. En sortant de Sainte-Pélagie, Desprez dut s'aliter. La bronchite et la coxalgie, dont il souffrait, s'étaient aggravées aux rigueurs de la prison. Il mourut le 8 décembre 1885.

1 *Correspondance d'Emile Zola,* t. II, page 265 et suivantes.
2. *Ibidem.*

Goncourt traduisit ainsi l'émotion que ce décès provoqua dans le monde littéraire :

Desprez, cet enfant, cet écrivain de vingt-trois ans, vient de mourir de son enfermement avec des voleurs, des escarpes, de par le bon plaisir de ce gouvernement républicain, lui un condamné littéraire ! On ne rencontre pas le fait d'un assassinat comme celui-ci, ni sous l'ancien régime, ni sous les deux Napoléon [1].

N'était-ce pas fatal ? conclut Zola. La loi inepte qu'on a votée pour empêcher le trafic malpropre d'une douzaine de polissons ne devait-elle pas égorger d'abord un pauvre enfant qui promettait un écrivain de race ?...

*
* *

Ces souvenirs, mêlés d'amertume et de bonne humeur, M. Kistemaeckers les évoque d'abondance dans un verbe plein de vivacité ; s'il consentait à les écrire un jour, ils offriraient un réel intérêt documentaire, car l'homme est de ceux qui, ayant su voir, savent aussi conter ce qu'ils ont vu.

Il aime tous ses « édités », à l'exception de Bonnetain et d'Alexis, sur lesquels il s'exprime sans ménagements :

— Bonnetain n'était pas un garçon sincère ; Alexis n'était jamais content ; il m'appelait un rat bruxellois, un bourgeois parvenu !

— Et les autres écrivains des *Soirées de Médan ?* Vous les avez tous connus ?

— Oui, Zola m'a paru un peu dur. Je l'ai entendu répondre à quelqu'un qui parlait devant lui des jeunes écrivains : « Les jeunes n'ont qu'à faire comme moi,

1. *Journal des Goncourt*, t. VII, page 89.

manger de la vache enragée. » Par contre, Maupassant était le meilleur garçon du monde. Nous dînions souvent ensemble alors qu'il habitait rue des Dames. Un soir, comme j'avais été le chercher au *Gil Blas*, il me présenta, sur le boulevard, à Paul Hervieu qui venait de faire paraître *Diogène le chien*. Maupassant décida de nous emmener dîner chez lui. Et nous voilà en quête de provisions. Nous achetons du vin, une terrine de foie gras, une volaille froide. Mais, tout à coup, Maupassant s'arrête sur le trottoir : « Ah ! nom de Dieu, s'écrie-t-il, j'oubliais que j'avais une femme à dîner ! » Et, en s'excusant de son mieux, il courut, avec des victuailles plein les bras, à son rendez-vous.

— Et Huysmans ?

— C'est celui, avec Maupassant, que j'aime le plus. Mais je ne comprends bien que le Huysmans de la première manière, le Huysmans du *Drageoir à Epices*, de *Marthe*, de *A vau-l'eau*, de *Sac-au-Dos*, des *Sœurs Vatard*, de *En ménage* et des *Croquis parisiens*. Je suis entré en relations avec lui à l'occasion de son roman *Marthe*, qu'il avait fait éditer à ses frais, sous la firme du libraire Jean Gay. Je trouvais un jour à l'imprimerie Callewaert (aujourd'hui veuve Momnom), dont le directeur, un proscrit, s'appelait Degeorges, un tas d'exemplaires de *Marthe*. « Ça ne se vend pas », me dit Degeorges, qui était mon ami. Il y en avait 350. Je les rachetai ; d'accord avec Huysmans, je remis le volume en circulation et l'écoulai rapidement. A la suite de quoi j'ai publié *A vau-l'eau*.

« Henry Céard, je l'ai rencontré pour la première fois au Palais Royal, à la librairie Arnaud et Labat. Je lui ai demandé une préface pour Bonnetain, lequel, en manière de remerciement, s'efforça de nous

brouiller, sans y réussir. Enfin je dois à Léon Hennique, qui était lecteur chez Charpentier, d'être en relations avec un grand nombre d'écrivains qui sont devenus mes amis. »

Aujourd'hui M. Kistemaeckers relit volontiers les articles plus particulièrement violents qui lui ont été consacrés et qu'il a collés sur de grands registres, les registres que l'interruption de ses entreprises commerciales ont laissés en blanc et qu'il utilise pour cet usage.

Cet éditeur de bonne volonté passe auprès de gens mal renseignés pour s'être spécialisé dans la publication des livres licencieux. D'aucuns lui reprochent surtout d'avoir pris sous sa tutelle — et peut-être n'est-ce pas ce qu'il a fait de plus heureux — un journal dans le goût du *Fin de siècle*; ce journal « littéraire, artistique, théâtral, mondain et antibérengiste » était *Le Flirt*; on lui reproche aussi d'avoir assumé la direction du *Frou-Frou belge*.

Sans être « bérengiste » ou « antibérengiste », il est permis de croire que ces sémillants journaux répondaient moins à des préoccupations littéraires ou politiques qu'à des nécessités commerciales. Au demeurant, rien que de très légitime chez cet homme aux trois quarts ruiné, que ce souci d'équilibrer les profits et les pertes, les entreprises qui payent, sans plaire, et celles qui plaisent sans payer.

Et dira-t-on qu'elles corrompent « les masses », ces publications tirées à petit nombre et qui circulent sous le manteau, comme par exemple le *Parnasse satirique du XIXe siècle,* tiré à 175 exemplaires de luxe (1881) , plus 300 exemplaires sur papier moins beau ?

Les trois volumes de ce recueil, composé de « pièces facétieuses et scatologiques, piquantes, pantagruéliques, gaillardes et satiriques, des meilleurs auteurs contemporains », sont imprimés sur papier teinté vergé et sont enrichis de frontispices de Rops. Ils restent, parmi les œuvres de ce genre, l'une des plus estimées en raison du nom et du nombre des poètes et des écrivains qui y ont contribué : Hugo, Musset, Glatigny, Baudelaire, Banville, Monselet, etc.

Dans le tome troisième, on trouve, à la page 121, la note suivante de l'éditeur : « Voici les pièces des naturalistes. Après tout ce qu'on a écrit sur les auteurs des *Soirées de Médan*, nous ne devons plus craindre de lancer par le monde ces spécimens de leurs péchés mignons. »

Ce sont : trois poèmes de Maupassant : *Ma source, 69* et *La femme à barbe* ; deux sonnets de J.-K. Huysmans, *Le Sonnet saignant* et *Le Sonnet masculin* ; deux ballades : *La Ballade à la Vierge* et la *Ballade des Pauvres Putains*, d'Henry Céard, et un sonnet du même auteur, *Retour d'âge* ; deux poèmes de Léon Hennique : *Entre Cocus* et *Melnus propos d'un moyne bon braguard et fort en gueule dessus* ; enfin *Les Lits*, de Paul Alexis, pièce moins gaillarde que réaliste, et que l'éditeur faisait précéder de cet avertissement : « Cette pièce de vers est datée d'Aix-en-Provence (mai 1867). Aujourd'hui M. Paul Alexis habite Paris et ne fait plus que de la prose. »

Seuls *Les Lits*, les poèmes de M. Hennique et *le Retour d'âge* pourraient circuler autrement que sous le manteau, pareils en cela à maint poème de nos vieux auteurs qui n'ont jamais passé pour nuire aux bonnes mœurs non plus qu'à l'ordre public. Il faut se faire

une singulière idée de la morale pour bouder contre ces aimables œuvres et pour résister à leur charme.

M. Kistemaeckers ne résista pas. Bien au contraire, curieux d'étudier la morale dans la variété de ses usages et coutumes suivant le temps et les latitudes, il s'est persuadé que les tentatives de discipline ont peu de prise sur l'évolution des mœurs. Ses « expériences » de librairie sont, en quelque sorte, représentatives des combats engagés par toute une génération d'écrivains. Et il serait injuste de ne pas mettre son nom parmi ceux des bons ouvriers de l'édition, non loin de Lacroix et de Poulet-Malassis,— ces autres éditeurs belges[1].

1. Notes. Quelques autres volumes édités par Kistemaeckers.

NOTES, COMMENTAIRES

ET

RENSEIGNEMENTS NOUVEAUX

LES ORIGINES DU GROUPE DE MÉDAN

Page 8. — *Article d'Edmond Lepelletier au* TEMPS.

Au lendemain de la mort de Maupassant, Edmond Lepelletier, parlant dans ce journal (8 juillet 1893) des *Soirées de Médan* écrivait :

... Pourquoi les *Soirées de Médan?* L'histoire littéraire de ce temps-ci serait fondée à croire, même à dire, que M. Émile Zola avait l'habitude de recevoir ses amis et disciples dans sa maison de campagne de Médan et que le livre est né là. L'explication aurait un air de logique ; mais elle ne serait pas exacte. D'abord Maupassant est peu allé à Médan. Quant il débutait dans les lettres, il lui est arrivé quelquefois de descendre par eau de Sartrouville (où il demeurait alors) jusque vers les côteaux qu'habite l'auteur de *Germinal*. C'était le temps de ses exploits nautiques. Il partait en yole à 3 heures du matin, arrivait, tirait le pistolet, serrait la main de Zola puis repartait. Il y avait là-dedans plus de sport que de cénacle, car Guy de Maupassant était un grand sportman devant l'Éternel ; sportman dans le sens élevé et large du mot. Il y a en effet, bien peu de prouesses physiques qu'il n'ait réalisées ou dont il n'ait parlé.

Quant aux *Soirées de Médan,* voici leur genèse : Émile Zola avait connu Guy de Maupassant chez Flaubert ; M. Paul Alexis était déjà un « fidèle » de Zola ; M. Henry Céard s'était présenté tout seul chez le maître avec la har-

diesse et la confiance d'un jeune qui se pressent, MM. Paul Alexis et Céard amenèrent dans la suite MM. Hennique et Huysmans. Peu à peu ces cinq littérateurs prirent l'habitude de dîner tous les jeudis soirs dans quelque taverne de Montmartre, avant d'aller passer leur soirée chez Zola qui recevait, rue Ballu, un certain nombre d'amis et d'artistes. Les « cinq » faillirent être six, car M. Octave Mirbeau devait en être. Mais il fut dérobé à la littérature par la politique. Ce fut la faute au 16 mai! M. Mirbeau avait des amis bonapartistes. L'un d'eux, investi préfet, l'emmena dans sa préfecture comme chef de cabinet ou secrétaire.

C'est donc dans les soirées de la rue Ballu que l'idée des *Soirées de Médan* naquit. On commençait alors à écrire beaucoup sur la guerre de 1870. Ce n'est pas Émile Zola qui songea à réunir, dans un volume, un pique-nique d'histoires plus ou moins militaires. Il fit, au contraire, des objections à ses jeunes amis, dont il ne voulait point paraître absorber la personnalité, puisqu'il était seul connu du grand public. Le livre fut fait; il parut précédé d'une introduction de quelques lignes, un peu solennelles peut-être, qui sont, je crois, de M. Henry Céard. Notre excellent confrère doit sourire aujourd'hui quand il songe au temps où Émile Zola et ses cinq amis avaient une « même philosophie ». Cela ne demeure guère exact maintenant qu'en ce qui concerne M. Paul Alexis. Les autres ont pris la volée peu ou prou.

§

Page 12. — *Article de Maupassant au* GAULOIS (17 avril 1880) *pour le lancement des Soirées de Médan.*

COMMENT CE LIVRE A ÉTÉ FAIT.

Monsieur le directeur,

Votre journal fut le premier à annoncer les *Soirées de*

Médan et vous me demandez aujourd'hui quelques détails particuliers sur les origines de ce volume. Il vous paraîtrait intéressant de savoir ce que nous avons prétendu faire, si nous avons voulu affirmer une idée d'école et lancer un manifeste.

Je réponds à ces quelques questions.

Nous n'avons pas la prétention d'être une école. Nous sommes simplement quelques amis qu'une admiration commune a fait se rencontrer chez Zola, et qu'ensuite une affinité de tempéraments, des sentiments très semblables sur toutes choses, une même tendance philosophique, ont liés de plus en plus.

Quant à moi, qui ne suis encore rien comme littérateur, comment pourrai-je avoir la prétention d'appartenir à une école? J'admire indistinctement tout ce qui me paraît supérieur, à tous les siècles et dans tous les genres.

Cependant, il s'est fait évidemment en nous une réaction inconsciente, fatale, contre l'esprit romantique, par cette seule raison que les générations littéraires se suivent et ne se ressemblent pas.

Mais, du reste, ce qui nous choque dans le romantisme, d'où sont sorties d'impérissables œuvres d'art, c'est uniquement son résultat philosophique. Nous nous plaignons de ce que l'œuvre de Hugo ait détruit en partie l'œuvre de Voltaire et de Diderot. Par la sentimentalité ronflante des romantiques, par leur méconnaissance dogmatique du droit et de la logique, le vieux bon sens, la vieille sagesse de Montaigne et de Rabelais ont presque disparu de notre pays. Ils ont substitué l'idée de pardon à l'idée de justice, semant chez nous une sensiblerie miséricordieuse et sentimentale qui a remplacé la raison.

C'est grâce à eux que les salles de théâtre pleines de messieurs véreux et de filles ne peuvent tolérer sur la scène un simple fripon. C'est la morale romantique des foules qui force souvent les tribunaux à acquitter des particuliers et des drôlesses attendrissants, mais sans excuse.

J'ai pour les grands maîtres de cette école (puisqu'il s'agit d'école) une admiration sans limites, jointe souvent à une révolte de ma raison; car je trouve que Schopenhauer et Herbert Spencer ont sur la vie beaucoup d'idées plus droites que l'illustre auteur des *Misérables*. Voilà la seule critique que j'oserais faire, et il ne s'agit pas ici de littérature. Littérairement, ce qui nous paraît haissable, ce sont les vieilles orgues de barbarie larmoyantes, dont Jean-Jacques Rousseau a inventé le mécanisme et dont une suite de romanciers, arrêtée, je l'espère, à M. Feuillet, s'est obstinée à tourner la manivelle, répétant invariablement les mêmes airs langoureux et faux.

Quant aux querelles sur les mots : réalisme et idéalisme, je ne les comprends pas.

Une loi philosophique inflexible nous apprend que nous ne pouvons rien imaginer en dehors de ce qui tombe sous nos sens, et la preuve de cette impuissance c'est la stupidité de nos conceptions dites idéales, des paradis inventés par toutes les religions. Nous avons donc ce seul objectif : l'Être et la Vie, qu'il faut savoir comprendre et interpréter en artiste. Si on n'en donne pas l'expression à la fois exacte et artistiquement supérieure, c'est qu'on n'a pas assez de talent.

Quand un monsieur, qualifié de réaliste, a le souci d'écrire le mieux possible, est sans cesse poursuivi par des préoccupations d'art, c'est à mon sens un idéaliste. Quant à celui qui affiche la prétention de faire la vie plus belle que nature, comme si on pouvait l'imaginer autre qu'elle n'est, de mettre du ciel dans ses livres, et qui écrit en « romancier pour les dames », ce n'est, à mon avis du moins, qu'un charlatan ou un imbécile. J'adore les contes de fées, et j'ajoute que ces sortes de conceptions doivent être plus vraisemblables, dans leur domaine particulier, que n'importe quel roman de mœurs de la vie contemporaine.

Voici, maintenant, quelques notes sur notre volume.

Nous nous trouvions réunis, l'été, chez Zola, dans sa propriété de Médan.

Pendant les longues digestions des longs repas (car nous sommes tous gourmands et gourmets, et Zola mange à lui seul comme trois romanciers ordinaires), nous carsions. Il nous racontait ses futurs romans, ses idées littéraires, ses opinions sur toutes choses. Quelquefois il prenait son fusil, qu'il manœuvre en myope, et tout en parlant il tirait sur des touffes d'herbe que nous lui affirmions être des oiseaux, s'étonnant considérablement quand il ne retrouvait aucun cadavre.

Certains jours, on pêchait à la ligne ; Hennique alors se distinguait au grand désespoir de Zola qui n'attrapait que des savetiers.

Moi, je restais étendu dans la barque la « Nana », ou bien je me baignais pendant des heures, tandis que Paul Alexis rôdait avec des idées grivoises, que Huysmans fumait des cigarettes et que Céard s'embêtait, trouvant stupide la campagne.

Ainsi se passaient les après-midi ; mais comme les nuits étaient magnifiques, chaudes, pleines d'odeurs de feuilles, nous allions chaque soir nous promener dans la *Grande île* en face.

Je passais tout le monde dans la « Nana ».

Or, par une nuit de pleine lune, nous parlions de Mérimée, dont les dames disent : « Quel charmant conteur ! » Huysmans prononça à peu près ces paroles : « Un conteur est un monsieur qui, ne sachant pas écrire, débite prétentieusement des balivernes. »

On se mit à parcourir tous les conteurs célèbres et à vanter les raconteurs de vive voix, dont le plus merveilleux, à notre connaissance, est le grand Russe Tourgueneff, ce maître presque français ; Paul Alexis prétendait qu'un conte écrit est très difficile à faire. Céard, un sceptique, regardant la lune, murmura : « Voici un beau décor romantique, on devrait l'utiliser... » Huysmans

ajouta : « ... En racontant des histoires de sentiment. »

Mais Zola trouva que c'était une idée, qu'il fallait se dire des histoires. L'invention nous fit rire, et on convint, pour augmenter la difficulté, que le cadre choisi par le premier serait conservé par les autres qui y placeraient des aventures différentes..

On alla s'asseoir, et, dans le grand repos des champs assoupis, sous la lumière éclatante de la lune, Zola nous dit cette terrible page de l'histoire sinistre des guerres qui s'appelle « L'attaque du moulin ».

Quand il eut fini, chacun s'écria : « Il faut écrire cela bien vite. » Lui, se mit à rire. « C'est fait. »

Ce fut mon tour le lendemain.

Huysmans, le jour suivant, nous amusa beaucoup avec le récit des misères d'un mobile sans enthousiasme.

Céard, nous redisant le siège de Paris avec des explications nouvelles, déroula une histoire pleine de philosophie, toujours vraisemblable sinon vraie, mais toujours réelle depuis le vieux poème d'Homère. Car si la femme inspire éternellement des sottises aux hommes, les guerriers qu'elle favorise plus spécialement de son intérêt en souffrent nécessairement plus que d'autres.

Hennique nous démontra encore une fois que les hommes, souvent intelligents et raisonnables, pris isolément, deviennent infailliblement des brutes quand ils sont en nombre — c'est ce qu'on pourrait appeler l'ivresse des foules —. Je ne sais rien de plus drôle et de plus horrible en même temps que le siège de cette maison publique et le massacre des pauvres filles.

Mais Paul Alexis nous fit attendre quatre jours, ne trouvant pas de sujet, il voulait nous raconter des histoires de Prussiens souillant des cadavres.

Notre exaspération le fit taire, et il finit par imaginer l'amusante anecdote d'une grande dame allant ramasser son mari mort sur un champ de bataille et se laissant

« attendrir » par un pauvre soldat blessé. Et ce soldat était un poète !!!

Zola trouva ces récits curieux, et nous proposa d'en faire un livre. Il va paraître.

Voilà, Monsieur le Directeur, quelques notes vite griffonnées, mais contenant, je pense, tous les détails qui peuvent vous intéresser.

Veuillez agréer, avec mes remerciements pour votre bienveillance, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Guy de MAUPASSANT.

MM. Henry Céard et Jean de Caldain, dans leur étude sur J.-K. Huysmans (REVUE HEBDOMADAIRE, 28 novembre 1908) reproduisaient en partie l'article de Maupassant et le commentaient ainsi :

Voici en quels termes Maupassant, plus soucieux de l'astuce que de la vérité, raconte avec fantaisie, par calcul d'ahurir et de faire parler les nigauds, de quelle manière cinq écrivains sans notoriété, à la suite d'un maître déjà célèbre, décident de paraître ensemble et d'un seul coup sous une même couverture dans les devantures des libraires.

§

Page 18. — *Manifeste des Cinq contre* LA TERRE (LE FIGARO, *18 août 1887*).

A ÉMILE ZOLA

Naguère encore, Émile Zola pouvait écrire sans soulever de récriminations sérieuses qu'il avait avec lui la jeunesse littéraire. Trop peu d'années s'étaient écoulées depuis l'apparition de *l'Assommoir*, depuis les fortes polémiques qui avaient consolidé les assises du naturalisme,

pour que la génération montante songeât à la révolte. Ceux-là même que lassait plus particulièrement la répétition énervante des clichés se souvenaient trop de la trouée impétueuse faite par le grand écrivain, de la déroute des romantiques.

On l'avait vu si fort, si superbement entêté, si crâne, que notre génération, malade presque tout entière de la volonté, l'avait aimé rien que pour cette force, cette persévérance, cette crânerie. Même les pairs, même les précurseurs, les maîtres originaux, qui avaient préparé de longue main la bataille prenaient patience en reconnaissance des services passés.

Cependant, dès le lendemain de *l'Assommoir*, de lourdes fautes avaient été commises. Il avait semblé aux jeunes que le maître, après avoir donné le branle, lâchait pied, à l'exemple de ces généraux de révolution dont le ventre a des exigences que le cerveau encourage. On espérait mieux que de coucher sur le champ de bataille, on attendait la suite de l'élan, on espérait de la belle vie infusée au livre, au théâtre, bouleversant les caducités de l'art.

Lui, cependant, allait creusant son sillon ; il allait, sans lassitude et la jeunesse le suivait, l'accompagnait de ses bravos, de sa sympathie si douce aux plus stoïques, il allait, et les plus vieux ou les plus sagaces fermaient dès lors les yeux, voulaient s'illusionner, ne pas voir la charrue du maître s'embourber dans l'ordure.

Certes, la surprise fut pénible de voir Zola déserter, émigrer à Médan, consacrant les efforts — légers à cette époque — qu'eût demandés un organe de lutte et d'affermissement, à des satisfactions d'un ordre infiniment moins esthétique. N'importe, la jeunesse voulait pardonner la désertion physique de l'homme ! Mais une désertion plus terrible se manifestait déjà : la trahison de l'écrivain devant son œuvre.

Zola, en effet, parjurait chaque jour davantage son programme. Incroyablement paresseux à l'expérimentation

personnelle, armé de documents de pacotille ramassés par des tiers, plein d'une enflure hugolique, d'autant plus énervante qu'il prêchait âprement la simplicité, croulant dans des rabâchages et des clichés perpétuels, il déconcertait les plus enthousiastes de ses disciples.

Puis, les moins perspicaces avaient fini par s'apercevoir du ridicule de cette soi-disant *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire,* de la fragilité du fil héréditaire, de l'enfantillage du fameux arbre généalogique, de l'ignorance médicale et scientifique profonde du Maître.

N'importe, on se refusait, même dans l'intimité, à constater carrément les mécomptes. On avait des : « Peut-être aurait-il dû... », des « Ne trouvez-vous pas qu'un peu moins de... », toutes les timides observations de lévites déçus qui voudraient bien ne pas aller jusqu'au bout de leur désillusion. Il était dur de lâcher le drapeau ! et les plus hardis n'allaient qu'à chuchoter qu'après tout Zola n'était pas le naturalisme et qu'on *n'inventait* pas l'étude de la vie réelle après Balzac, Stendhal, Flaubert et les Goncourt ; mais personne n'osait l'écrire, cette hérésie.

Pourtant, incoercible, l'écœurement s'élargissait, surtout devant l'exagération croissante des indécences de la terminologie malpropre des *Rougon-Macquart.* En vain, excusait-on tout par ce principe émis dans une préface de *Thérèse Raquin :*

« Je ne sais si mon roman est moral ou immoral ; j'avoue que je ne me suis jamais inquiété de le rendre plus ou moins chaste. Ce que je sais, c'est que je n'ai jamais songé à y mettre les saletés qu'y découvrent les gens moraux ; c'est que j'en ai décrit chaque scène, même les plus fiévreuses, avec la seule curiosité du savant. »

On ne demandait pas mieux que de croire, et même quelques jeunes avaient par le besoin d'exaspérer le bour-

geois, exagéré la *curiosité du savant*. Mais il devenait impossible de se payer d'arguments : la *sensation* nette, irrésistible, venait à chacun devant telle page des *Rougon*, non plus d'une brutalité de document, mais d'un violent parti pris d'obscénité.

Alors, tandis que les uns attribuaient la chose à une maladie des bas organes de l'écrivain, à des manies de moine solitaire, les autres y voulaient voir le développement *inconscient* d'une boulimie de vente, une habileté *instinctive* du romancier percevant que le gros de son succès d'éditions dépendait de ce fait que « les imbéciles achètent les *Rougon-Macquart* enchaînés, non pas tant par leur qualité littéraire, que par leur réputation de pornographie que le *vox populi* y a attachée ».

Or, il est bien vrai que Zola semble excessivement préoccupé (et ceux d'entre nous qui l'ont entendu causer ne l'ignorent pas) de la question de vente ; mais il est notoire aussi qu'il a vécu de bonne heure à l'écart et qu'il a exagéré la continence, d'abord par nécessité, ensuite par principe. Jeune, il fut très pauvre, très timide et la femme, qu'il n'a point connue à l'âge où l'on doit la connaître, le hante d'une vision évidemment fausse. Puis le trouble d'équilibre qui résulte de sa maladie rénale contribue sans doute à l'inquiéter outre mesure de certaines fonctions, le pousse à grossir leur importance. Peut-être Charcot, Moreau (de Tours) et ces médecins de la Salpêtrière qui nous firent voir leurs caprolatiques pourraient-ils déterminer les symptômes de son mal... Et, à ces mobiles morbides, ne faut-il pas ajouter l'inquiétude si fréquemment observée chez les misogynes, de même que chez les tout jeunes gens, qu'on ne nie leur compétence en matière d'amour ?...

Quoi qu'il en soit, jusqu'en ces derniers temps encore, on se montrait indulgent ; les rumeurs craintives s'apaisaient devant une promesse : *La Terre*. Volontiers espérait-on la lutte du grand littérateur avec quelque haut pro-

blème, et qu'il se résoudrait à abandonner un sol épuisé. On aimait à représenter Zola vivant parmi les paysans, amassant des *documents personnels*, intimes, analysant patiemment des tempéraments de ruraux, recommençant, enfin, le superbe travail de l'*Assommoir*. L'espoir d'un chef-d'œuvre tenait tout le monde en silence. Certes, le sujet simple et large promettait des révélations curieuses.

La Terre a paru. La déception a été profonde et douloureuse. Non seulement l'observation est superficielle, les trucs démodés, la narration commune et dépourvue de caractéristiques, mais la note ordurière est exacerbée encore, descendue à des saletés si basses que, par instants, on se croirait devant un recueil de scatologie : le maître est descendu au fond de l'immondice.

Eh bien, cela termine l'aventure. Nous répudions énergiquement cette imposture de la littérature véridique, cet effort vers la gauloiserie mixte d'un cerveau en mal de succès. Nous répudions ces bonshommes de rhétorique zoliste, ces silhouettes énormes, surhumaines et biscornues, dénuées de complication, jetées brutalement, en masses lourdes, dans des milieux aperçus au hasard des portières d'express. De cette dernière œuvre du grand cerveau qui lança *l'Assommoir* sur le monde, de cette *Terre* bâtarde, nous nous éloignons résolument, mais non sans tristesse. Il nous poigne de repousser l'homme que nous avons trop fermement aimé.

Notre protestation est le cri de probité, le dictamen de conscience de jeunes hommes soucieux de défendre leurs œuvres — bonnes ou mauvaises — contre une assimilation possible aux aberrations du Maître. Volontiers nous eussions attendu encore, mais désormais le temps n'est plus à nous : demain il serait trop tard. Nous sommes persuadés que la *Terre* n'est pas la défaillance éphémère du grand homme, mais le reliquat de compte d'une série de chutes, l'irrémédiable dépravation morbide d'un chaste.

Nous n'attendons pas de lendemain aux *Rougon* ; nous imaginons trop bien ce que vont être les romans sur les *Chemins de fer,* sur *l'Armée* : le fameux arbre généalogique tend ses bras d'infirme, sans fruits désormais !

Maintenant, qu'il soit bien dit, une fois de plus, que dans cette protestation aucune hostilité ne nous anime. Il nous aurait été doux de voir le grand homme poursuivre paisiblement sa carrière. La décadence même de son talent n'est pas le motif qui nous guide, c'est l'anomalie compromettante de cette décadence. Il est des compromissions impossibles ; le titre de naturaliste, spontanément accolé à tout livre puisé dans la réalité, ne peut plus nous convenir. Nous ferions bravement face à toute persécution pour défendre une cause juste ; nous refusons de participer à une dégénérescence inavouable.

C'est le malheur des hommes qui représentent une doctrine qu'il devient impossible de les épargner le jour où ils compromettent cette doctrine. Puis, que ne pourrait-on dire à Zola qui a donné tant d'exemples de franchise, même brutale ? N'a-t-il pas chanté *le struggle for life,* et le *struggle* sous sa forme niaise, incompatible avec les instincts d'une haute race, *le struggle* autorisant les attaques violentes ? « Je suis une force », criait-il, écrasant amis et ennemis, bouchant aux survenants la brèche qu'il avait lui-même ouverte.

Pour nous, nous repoussons l'idée d'irrespect, pleins d'admiration pour le talent immense qu'a souvent déployé l'homme. Mais est-ce notre faute si la formule célèbre : « Un coin de nature vu à travers un tempérament », se transforme à l'égard de Zola, en « un coin de nature vu à travers un *sensorium morbide* », et si nous avons le devoir de porter la hache dans ses œuvres ? Il faut que le jugement public fasse balle sur *la Terre,* et ne s'éparpille pas, en décharge de petit plomb, sur les livres sincères de demain.

Il est nécessaire que, de toute la force de notre jeunesse

laborieuse, de toute la loyauté de notre conscience artistique, nous adoptions une tenue et une dignité en face d'une littérature sans noblesse, que nous protestions au nom d'ambitions saines et viriles, au nom de notre culte, de notre amour profond, de notre suprême respect pour l'art.

PAUL BONNETAIN, J.-H. ROSNY,
LUCIEN DESCAVES, PAUL MARGUERITTE, GUSTAVE GUICHES.

On trouve la réponse de Zola à ce manifeste dans les interviews qu'il donna aux journaux de l'époque. Ce n'est que le commentaire des lettres qu'il adressa sur ce sujet à Henry Bauër et à J.-K. Huysmans :

A Henry Bauër.

Médan, 19 août 1887.

Votre lettre me touche beaucoup, mon cher Bauër, et, comme vous le dites, si le côté ignoble de l'article en question m'a blessé un moment, les bonnes poignées de main qui m'arrivent m'ont déjà consolé.

Vous faites allusion à de bien vilains dessous que je m'entête à ne pas vouloir constater. Heureusement aucun des cinq signataires n'est de mon intimité, pas un n'est venu chez moi, je ne les ai jamais rencontrés que chez Goncourt et Daudet. Cela m'a rendu leur manifeste moins dur. J'ai toujours été affamé de solitude et d'impopularité, à peine ai-je quelques amis et je tiens à eux, etc.

A J.-K. Huysmans.

Médan, 21 août 1887.

Merci de votre bonne lettre, mon cher Huysmans. J'avais bien reconnu le R. (Rosny) dans l'entortillage pédant des phrases et Bonnetain ne pouvait être que le

lanceur. Tout cela est comique et sale. Vous savez ma philosophie au sujet des injures. Plus je vais et plus j'ai soif d'impopularité et de solitude, etc.

(*Correspondance* d'Émile Zola, *Les Lettres et les Arts*, pages 285 et 286. Fasquelle, édit.).

§

Page 19. — *La Première édition des Soirées et l'éditeur Charpentier.*

La première édition des *Soirées de Médan* est ainsi décrite par M. Georges Vicaire dans le *Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle* :

Soirées de Médan — Émile Zola — Guy de Maupassant — J.-K. Huysmans — Henry Céard — Léon Hennique — Paul Alexis — Les Soirées de Médan. *Paris, G. Charpentier, éditeur, 13 Rue de Grenelle-Saint-Germain, 13* (Impr. Émile Martinet), 1880, in-18, couv. impr.

1 f. blanc; 1 f. (faux titre; au v°, justification du tirage de luxe); 1 f. (titre); 1 f. (préface); et 295 pp.

Édition originale. Publié à 3 fr. 50.

Il a été tiré, en outre, 50 ex. numérotés sur pap. de Hollande (7 fr.) et 10 ex. numérotés sur pap. de Chine (12 fr.).

L'édition illustrée publiée en 1890 est ainsi décrite dans le même ouvrage :

Avec les portraits des six auteurs, eaux-fortes de F. Desmoulin et six compositions de Jeanniot gravées à l'eau-forte par E. Muller. Paris, G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle. (Typ. G. Chamerot), 1890, in-8, couv. imp. 1 f. blanc; 2 ff. (faux titre; au verso justifica-

tion du tirage de luxe ; et titre) ; 1 f. (note des auteurs) ; 300 pp. ; 1 f. n. ch. (table) ; et 1 f. blanc.

12 eaux-fortes hors texte.

Publié à 20 francs. Il a été tiré, en outre, 15 exemplaires (nos 1 à 15) sur pap. du Japon, avec triple suite de gravures dont deux avant la lettre sur Japon et sur parchemin (75 fr.) ; et 50 ex. (nos 16 à 65) sur pap. de Hollande avec double suite de gravures, dont une avant la lettre (50 fr.). Ces 65 exemplaires ont été souscrits par la librairie L. Conquet. (Georges Vicaire. Manuel de l'amateur de livres du XIXe siècle, tome VII, p. 567, 1910).

Le journal de la librairie donne comme date de publication des *Soirées de Médan* le « 17 avril 1880 ».

L'éditeur des *Soirées de Médan,* Georges Charpentier, fils du libraire Gervais Charpentier, avait repris, en 1871, la maison d'édition fondée par son père.

Il racheta, en 1873, à Lacroix et Verboeckhoven les deux premiers volumes de la série des Rougon-Macquart, devint l'éditeur exclusif de Zola et de quelques-uns des écrivains naturalistes. Il s'était fait autant d'amis des auteurs qu'il avait édités — et cela lui a fait beaucoup d'amis, trop peut-être... — Ses salons, quai du Louvre, puis rue de Grenelle, furent fréquentés par tous les artistes contemporains. M. Léon Daudet a peint tout entier cet éditeur lorsqu'il a dit : « C'était le meilleur, le plus accueillant et le moins commerçant des hommes. »

ÉMILE ZOLA

Page 28. — *Zola et l'Académie*

Interviewé par M. Raoul Aubry, de *l'Écho de Paris*, le 7 janvier 1909, M. Thureau-Dangin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, évoquant ses souvenirs relativement aux visites académiques de Zola, s'exprimait ainsi :

> Beaucoup d'entre les académiciens ne connaissaient d'Émile Zola que ses romans naturalistes et lui supposaient, en conséquence, des manières rudes et un langage dépourvu d'élégance. Or, ils découvraient avec satisfaction un causeur distingué, d'une finesse séduisante et l'homme gagnait aussitôt en sympathie près des adversaires de son œuvre. Persévérant et laborieux il dissipait à chaque étape des équivoques nuisibles.

Ce qui n'empêchait pas les académiciens, en dépit des vigoureuses campagnes de François Coppée, d'accorder tout juste à Zola le nombre de voix suffisant pour ne pas être élu. Voici, d'après *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux,* (20 février 1899), le relevé de la plus grande partie de ces scrutins.

Sa première candidature remonte au 1er mai 1890 où, après sept tours de scrutin, il n'y eut aucun résultat; l'élection fut ajournée. Dans l'intervalle, M. de Freycinet posa sa candidature et fut élu, le 11 dé-

cembre, au 3e tour, par 20 voix, Zola obtenant : 3-1-1. En mai, Zola avait eu : 1-3-3-4-2-2 voix ; les autres candidats étaient MM. Thureau-Dangin (12 à 14 voix), Manuel, 6 à 9 ; Lavisse, 5 à 10 ; Brunetière, 3 à 6 ; Henri Houssaye 1 à 4 ; Theuriet, 1 à 4, etc.

Le 22 mai 1891, Pierre Loti fut élu par 18 voix au 6e tour ; Zola obtint 8-3-1-1 voix.

Le 2 juin 1892, Émile Zola obtint 10 et 3 voix contre M. Lavisse, élu par 27 voix au 2e tour, M. Brunetière ayant eu 10 et 5 voix.

Le 2 février 1893, il y avait 3 sièges à pourvoir. M. de Bornier fut élu au 2e tour (10 et 22) ; Zola eut 6 et 2 voix et Anatole Leroy-Beaulieu 10 et 5. Puis, M. Thureau-Dangin passa au 1er tour avec 22 voix, tandis que Zola n'en avait que 4. Quant au 3e siège, il n'y avait pas de résultat et Zola obtenait 4-3-3-2-2 voix contre MM. Challemel-Lacour (13 à 15), et Berthelot (9 à 13). Un nouveau tour eut lieu le 23 mars 1893 pour ce siège. M. Challemel-Lacour fut élu (17 voix) contre M. Gaston Paris (13 voix), Zola obtint 8-4-1 voix. Le même jour on remplaçait John Lemoine. Zola obtint : 3-2-4-5-3-2 voix, les autres candidats : 10 à 14 pour M. Manuel ; 2 à 4 pour M. Henri Fouquier et Brunetière 12 à 15 ; ce dernier était élu, le 8 juin seulement, l'élection ayant été ajournée, par 22 voix contre 4 à Zola.

Le 22 février 1894, Zola eut : 9-10-11-10-7, M. de Hérédia étant élu avec 19 voix contre MM. H. Houssaye 11 à 13 voix ; Francis Charmes 5 à 8, Anatole Leroy-Beaulieu 7 à 10 ; Émile Montégut 10 à 12.

Dans les élections suivantes où MM. Albert Sorel, Paul Bourget, Henri Houssaye, Anatole France,

marquis Costa de Beauregard et Gaston Paris, sont élus, Zola n'obtint aucune voix. Dans cette période d'élections, il n'obtient qu'une voix, le 20 juin 1896, contre M. Jules Lemaître 21, élu, et M. Delafosse 9.

C'est le 28 mai 1896 qu'il a eu son maximum de voix : 14 dans la succession des 8 tours de scrutin de ce jour : 10-11-9-10-14-11-8-8 ; les autres candidats ayant : M. Aicard 2 à 9 ; M. Barboux 6 à 16, etc. Il n'y avait pas de résultat, et ce n'est que le 10 décembre que M. André Theuriet, ayant posé sa candidature, fut élu par 18 voix, M. Zola en ayant 4, puis 3 contre M. Albert Vandal.

Le 1er avril 1897, il a 2 voix contre M. de Mun ; 2-1-1 contre M. Hanotaux.

En 1898, il n'eut qu'une voix contre M. Lavedan, aucune contre M. Guillaume.

§

Page 30. — *Baille et Zola.*

Zola écrit à Baille, le 14 février 1860 :

Je n'ai jamais su quel était ton idéal, celui que tu as perdu, mais maintenant je t'en connais un monstrueux : l'idéal du vice. Tu as retourné ta lorgnette et cette fange qui te semblait si lointaine, à peine visible, se trouve tellement rapprochée, bien plus près qu'elle ne l'est réellement, que tu en distingues les plus effroyables pourritures.

« Tu as retourné la lorgnette... » Ce mot est piquant lorsqu'on sait que Baille devait devenir une trentaine d'années plus tard fabricant de jumelles et de lorgnettes (aujourd'hui maison Lemaire) rue Oberkampf, près du boulevard Voltaire.

Les deux amis s'étaient perdus de vue entre 1880 et 1890. Ils n'échangeaient plus de lettres. Après la parution de la *Débâcle*, Baille écrivit pourtant à Zola. Ils convinrent de se rencontrer pour déjeuner.

Le repas fut assez morne.

— Tu as de gros succès de librairie. Tes livres se vendent bien ! Je vois que ça marche pour toi la littérature, dit Baille à Zola.

—Mais oui, je ne me plains pas. Et toi ? les jumelles ? Tu as des commandes ? Tu es fournisseur du ministère de la Guerre ? Te voilà à la tête d'une grosse entreprise qui doit te donner de jolis bénéfices ? J'ai toujours pensé que tu arriverais...

— C'est vrai : l'affaire marche toute seule !

Et Baille cita le chiffre de ses bénéfices nets pour l'exercice écoulé.

Zola répliqua en parlant des tirages successifs de la *Débâcle* :

— Nous atteindrons le centième mille au mois de juin ! Des traductions paraissent en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, en Espagne, en Portugal, en Italie, en Bohême, en Hollande, en Danemark, en Norvège, en Suède, en Russie...

— Moi, j'ai une commande de 20000 jumelles trente lignes pour le ministère. Ça marche...

— Moi aussi, ça va...

— Allons, tant mieux !

— Pourtant, reprit Baille, as-tu souvenir des lettres où tu me reprochais mon souci épicier d'avoir une position... où tu m'adjurais, au nom de la sainte liberté, de ne pas m'enfoncer jusqu'au cou dans le matérialisme ?

— J'étais alors un nigaud romantique, avoua Zola.

— Qui sait, répondit l'industriel, c'est peut-être à ce

moment que tu avais raison... On revient toujours trop vite à la réalité... Voilà une phrase que tu me répétais fréquemment...

— Tu crois? pas possible.

Et, après un long silence, ne trouvant plus rien à se dire, ils se séparèrent pour ne plus se revoir.

§

Page 31. — *Les mystères de Marseille.*

Le catalogue Charavay, dans son numéro 359 (juillet 1906) a publié une curieuse lettre dans laquelle Zola demande le 6 juin 1867 un article favorable sur les *Mystères de Marseille.*

« Je sais que l'œuvre est mauvaise. En me disant de grosses vérités devant tous, vous ne m'apprendrez rien et vous ferez du tort au malheureux journal de province qui publie en ce moment les autres parties de l'œuvre. Soyez doux, je vous prie, et s'il est possible, dites que l'œuvre paraît dans le *Messager de Provence*, à Marseille.

§

Page 35. — *Zola et Glais-Bizoin.*

Glais-Bizoin était le délégué du gouvernement de Paris auprès du gouvernement de Bordeaux en 1870. « J'ai accepté d'être le secrétaire de Glais-Bizoin écrit Zola à Marius Roux », le 22 décembre 1870.

Trois mois plus tard, en mars 1871, l'annuaire du Tarn-et-Garonne mentionne la nomination de Zola comme sous-préfet de Castelsarrasin.

Émile Zola avait été désigné pour remplacer le poète des *Rustiques* et des *Lembrusques*, M. Camille Delthil. Celui-ci avait reçu, le 22 février 1871, la dépêche du gouvernement de Bordeaux l'appelant à d'autres fonctions. Toutefois la nomination de Zola fut annulée avant la publication de l'arrêté officiel.

M. Delthil qui était originaire de Castelsarrasin ne tenait nullement à s'éloigner de sa ville natale. A la suite de ses protestations une enquête ouverte par le ministre Spuller avait établi que cette nomination avait été faite sur la seule initiative de Glais-Bizoin.

§

Page 39. — *Zola hypocondriaque.*

Les Goncourt ont noté cet aspect égrotant de Zola dès les premières visites que leur fit celui-ci, en 1868.

Un côté frappant chez lui, écrivent-ils, le 14 décembre 1868, dans leur *Journal*, c'est le côté maladif, souffreteux, ultra-nerveux, vous donnant par moments la sensation pénétrante d'être aux côtés d'une mélancolique révoltée victime d'une maladie de cœur. En somme un homme inquiet, anxieux, profond, compliqué, fuyant, peu lisible.

Les mêmes indications se retrouvent dans tous les volumes du *Journal des Goncourt*. C'est ainsi qu'à douze ans d'intervalle, jour pour jour, le 14 décembre 1880, on peut lire :

Voici un homme (Zola) qui remplit le monde de son nom, dont les livres se vendent à cent mille, qui a peut-être, de tous les auteurs, fait le plus gros bruit de son

vivant, eh bien, par cet état maladif, par la tendance hypocondriaque de son esprit, il est plus malheureux, il est plus désolé, il est plus noir que le plus déshérité des fruits secs !

§

Page 41. — *Zola et Huysmans.*

Dans la préface qu'il écrivit pour une réédition *d'A-Rebours,* en 1903, J.-K. Huysmans a raconté la conversation qu'il avait eue avec Zola au lendemain de la publication de ce livre (1884).

Je me rappelle que j'allai passer, après l'apparition d'*A. Rebours,* quelques jours à Médan. Un après-midi que nous nous promenions tous les deux dans la campagne, il s'arrêta brusquement et, l'œil devenu noir, il me reprocha le livre, disant que je portais un coup terrible au naturalisme, que je faisais dévier l'école, que je brûlais mes vaisseaux avec un pareil roman, car aucun genre de littérature n'était possible dans ce genre épuisé en seul tome et, amicalement — car il était très brave homme — il m'incita à rentrer dans la route frayée et à m'atteler à un roman de mœurs.

§

Page 44. — *Zola et Claude Bernard.*

Dans une lettre à M. Maurice-Verne. (*Information,* 22 juillet 1918) M. Henry Céard expliquait que ce fut lui qui signala à Zola *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale,* de Claude Bernard.

Voici les principaux passages de cette lettre.

Quand j'ai prêté à Émile Zola, l'*Introduction à la médecine expérimentale de* Claude Bernard, *j'espérais lui montrer*

de quelle façon procédaient les savants et, par là, le mettre en garde contre l'inconvénient, sinon l'erreur, que commettrait un romancier si, en littérature, il prétendait employer le même système.

En effet, le chimiste dans son laboratoire travaille sur des éléments connus, dosés dans une température égale. Au gré de son imagination, il les met en présence, les modifie par l'échange de leurs qualités et note de quelle manière, par perte ou adjonction, dans des conditions dont il reste maître, un corps nouveau sort ou ne sort pas du creuset, car toutes les expériences ne se terminent pas par un succès.

Or, le romancier ne se trouve pas dans la position du chimiste opérant sur des substances inanimées. Il ne peut rien provoquer en fait d'expérience. Ce qu'il observe, ce n'est plus le contrôle de la logique de ses hypothèses, mais les effets des causes intellectuelles et vivantes dont il lui faut rechercher, physiologiquement et pathologiquement, les origines.

Le chimiste transforme, le romancier reconstitue; et vous voyez la différence capitale entre les deux opérations. Un mot entendu, une situation constatée, révèlent un caractère. Le souci est alors de rechercher quel est ce caractère, comment il a été conduit à dire ce mot, à provoquer cette situation.

Dans ce cas, il est de l'écrivain comme du médecin, lequel *n'invente pas la maladie,* mais par l'étude des phénomènes qu'elle présente retrouve le point de départ de la lésion et fixe les stades chimiques de sa proposition. Le roman m'apparaît ainsi comme une sorte de radiographie des âmes nécessitant moins d'imagination que de science des rapports. L'art, ensuite, consiste à mettre en action dans les phrases les intérieurs, les paysages, tous les mouvements décomposés des passions et de leurs secrets symptômes. Vaille que vaille, voilà l'idée que j'ai tou-

jours conçue du naturalisme. Quoique admirant fort les « affinités électives » de Goethe où les personnes sont si curieusement traitées ainsi que des quantités chimiques, je ne suis pas dupe des qualités mêmes de ce roman. Il est trop évident que les rigueurs de la méthode et de la démonstration y sont arbitraires, toutes d'apparence et que, dans ce livre, les individus s'aiment ou se haïssent, se rapprochent ou s'éloignent, non pas parce qu'ils obéissent à des formules et à des lois strictement scientifiques, mais parce que l'écrivain a voulu qu'il en soit ainsi. HENRY CÉARD.

§

Page 47. — *Les enfants d'Émile Zola.*

« Un jour le grand producteur, le créateur qu'était Zola souffrit de n'avoir point créé de l'humanité vivante hors de ses livres. Et, sans que fussent en rien entamés ses sentiments de profonde tendresse et d'immortel (*sic*) attachement à son foyer, il éprouva le besoin du gynécée, de la nursery, ou s'affirmerait le complément de ses facultés créatrices. D'où la mystérieuse liaison, longtemps ignorée de tous, et que l'affaire Dreyfus révéla. » (*Le Matin*, 6 décembre 1906).

La mère des enfants, Mme Jeanne Rozerot, est morte, le 23 mai 1914. Les obsèques ont eu lieu à Rouvres-sous-Mailly (Côte d'Or).

GUY DE MAUPASSANT

Page 58. — *M. Georges Dubosc parlant des ancêtres de Maupassant.....*

Parmi les illustrations des intéressantes études documentaires sur Corneille, Flaubert et Maupassant, qu'a publiées, en 1917, M. Georges Dubosc, il est une planche hors texte particulièrement précieuse. C'est la reproduction d'une photographie représentant une réunion de la famille Maupassant à La Neuville-Champ-d'Oisel, en 1867, le jour du mariage de Louis Le Poittevin, « peintre paysagiste », avec Mlle Lucie Ernoult.

Louis Le Poittevin, fils d'Alfred Le Poittevin— l'ami de Flaubert, qui lui a dédié la *Tentation de saint Antoine* — était né à La Neuville-Champ-d'Oisel, « séjour campagnard d'artistes et de lettrés » ; il est photographié devant sa maison natale, près de sa femme et au milieu du groupe de ses invités.

Dans ce groupe, au second plan, à gauche, on aperçoit Guy de Maupassant. Petit et d'aspect massif, Maupassant, interne à l'institution ecclésiastique d'Yvetot, est alors âgé de dix-sept ans. Il s'appuie du bras gauche sur le dossier de la chaise de Mlle Adèle Cordhomme, sœur de M. Charles Cordhomme, second mari de Mlle Louise de Maupassant. Son

pantalon fait des plis ; sa jaquette paraît trop étroite ; son faux-col, aux coins largement cassés, est sans élégance ; une grosse masse de cheveux bruns lui barre le front.

Puis voici, de gauche à droite :

M. Robert Pinchon, ami de Louis Le Poittevin et qui est aujourd'hui bibliothécaire de la ville de Rouen. M. Robert Pinchon apparaît sous le nom de la *Toque* dans *Mouche*, la nouvelle de Maupassant ;

M. Jules de Maupassant, grand-père de Guy ; des favoris et un chapeau haut de forme quelque peu hérissé ;

Mme Louise Le Poittevin, née Lucie Ernoult, la mariée ; sa large robe blanche à paniers tient tout le milieu de la photographie ;

M. Louis Le Poittevin, le marié ; barbu, blond et rieur ;

M. Charles Cordhomme, beau-père de Louis Le Poittevin et qui servit de type pour le personnage de Cornudet dans *Boule-de-Suif* ;

M. A. Hain, cousin de Mme Louise Le Poittevin ; le petit collégien indispensable à ce genre de photographie ; s'est sagement assis par terre, les bras croisés ;

Gustave de Maupassant, née Laure de Maupassant, mère de Guy ; figure énigmatique coiffée en bandeaux ; se tient un peu à l'écart, rêveuse, les yeux au loin...

L'ensemble de ces personnages dégage le charme un peu guindé particulier à toutes les « représentations » de famille ; nous sommes devant une noce qui ressemble à toutes les autres noces, mais celle-ci retient l'attention en raison de la qualité des personnages qui y figurent.

Fermons le livre de l'érudit normand et ouvrons le catalogue des livres et autographes provenant de la bibliothèque de M. Jules Le Petit, le célèbre bibliophile, auteur d'un livre sur *Les Editions originales*.

Aux cotes 2142 et 2143 de ces sensationnelles vacations qui, commencées en février, se prolongèrent jusqu'en avril 1918, nous lisons :

2142. *A mon ami Louis Le Poitevin sur son mariage, poésie autographe, signée de Guy de Maupassant, 4 pages in-8.*

2143. *Correspondance de Guy de Maupassant avec M. et Mme Louis Le Poitevin, réunion de trente-trois lettres et billets autographes signés de Guy de Maupassant.*

Correspondance amicale renfermant de nombreux renseignements intéressants sur Guy de Maupassant, sur son frère, la succession de son père et de sa mère, ses divers déplacements à Etretat, dans le midi de la France et en Italie.

On y a joint une intéressante lettre de Louis Le Poitevin à Maupassant.

Combien mélancoliques ces ventes d'autographes lorsqu'il s'agit d'un écrivain qui, comme Maupassant, refusait de se prêter à aucune révélation sur sa vie ou sur sa personne. Passe encore pour l'épithalame... Mais les trente-trois lettres et leurs « renseignements intéressants »...

On sait que l'auteur de *Notre cœur* alla jusqu'à refuser de fournir de simples renseignements biographiques au rédacteur d'un annuaire : « Je ne veux pas que le public entre dans ma vie », écrivait-il (1888). Et, plus tard, à la suite d'un différend avec l'éditeur Charpentier, il précisait : « Mes livres seuls appartiennent au public et au journalisme ; ma demeure, mes habitudes et ma figure sont à moi et je tiens tout à fait à n'en rien laisser dire » (189c). Enfin, un

de ses intimes, M. Albert Cahen, a, dans une lettre, témoigné de la réprobation qu'avait toujours manifestée Maupassant « contre les publications posthumes en général et, en particulier, contre la publication des correspondances privées ».

On dira qu'il ne s'agissait pas de publier les lettres mises aux enchères publiques, le vendredi 1er mars 1918, à l'hôtel Drouot. Certes! il ne s'agissait pas de les publier sur l'heure! mais nous savons que lors d'une vente qui la touchait de plus près encore que celle-ci, la famille de Maupassant décida de ne rien racheter.

S'il arrivait qu'elle observât de nouveau cette attitude, il ne faudrait point s'étonner que des divulgations, étrangères à la littérature ne vinssent — à propos d'un des personnages du groupe de La Neuville-Champ-d'Oisel — justifier, un jour ou l'autre, les appréhensions de Maupassant devant les curiosités du reportage ou de la critique.

Qu'on se rappelle les incidents de la vente Robert Caze et, plus près de nous, de la vente Chéramy... (Léon Deffoux, *Le Carnet critique*, mai 1918).

§

Page 63. — *Maupassant et les médecins.*

M. le Dr Charles Ladame a publié en 1919 dans la « Revue Romande » une étude de psychologie pathologique sur Guy de Maupassant, dans laquelle il se donne pour tâche de « réhabiliter cet homme ». Non que le grand romancier ait été déchu à la suite de quelque condamnation judiciaire; le docteur veut dire seulement que plusieurs critiques

littéraires, et même des aliénistes, ont accepté trop aisément comme démontrée la répercussion des troubles mentaux dont fut atteint l'auteur de *Boule-de-Suif* sur les héros qu'il fait vivre et agir devant nos yeux.

Que des aliénistes aient soutenu cette théorie, il ne faut point s'en étonner. Nul écrivain plus que Maupassant n'a été, de son vivant comme après sa mort, la victime des médecins. Sans insister sur ceux qui, pour soigner sa migraine, le soumettaient aux douches glacées et au bromure (Dr Dejerine) tandis que d'autres lui refusaient impitoyablement ce bromure et ces douches (Dr Glatz) et le soignaient « par la persuasion » (Dr Grubly), on peut dire, d'accord avec François Tassart, le mystérieux valet de chambre, que Maupassant n'a pas été heureux avec ses médecins.

Une lettre de M. Cougnard au baron Lumbroso donne des détails significatifs — mais que je préfère ne pas produire ici — sur les manies de Maupassant alors qu'il se trouvait à Champel, en 1891. Or, au dire du Dr Gilbert-Ballet, ces manies constituent un des symptômes les plus probants de la paralysie générale progressive.

Néanmoins, on se contenta de doucher, pendant plusieurs mois, le malheureux qu'on prenait pour un simple neurasthénique jusqu'au jour où il fallut l'enfermer dans la maison de santé du Dr Blanche.

Les médecins ne désarmèrent pas pour cela ; Maupassant fut étudié *post mortem* ; son cas fit l'objet de grosses thèses où apparaissent les mots : « épilepsie larvée, encéphalite interstitielle, psychose systématisée progressive », etc., etc.

Des aliénistes particulièrement redoutables (MM. Rémond et Voivenel) divisèrent même la vie et les œuvres de Maupassant en différentes périodes correspondant, selon eux, à l'état de son délire ; ainsi, d'après cette trouvaille, le *Horla* aurait été écrit pendant la quatrième période (période de démence) et *Notre cœur* dans la seconde (période de persécution systématisée) etc, etc. Ces messieurs ne prirent même point garde que leur système ne correspondait nullement à la réalité chronologique... Cela importait peu !... On a bien vu le Dr Maurice Pillet reprendre sérieusement, à son compte, la mystification lancée par Maupassant lui-même quand il se prétendait anthropophage pour épouvanter Mme Lecomte du Nouy.

Si ces thèses démentielles ont toujours été soutenues par des médecins, les critiques littéraires, reconnaissons-le à leur honneur, se sont montrés beaucoup moins fantaisistes que les hommes de science et n'ont point émis d'hypothèses comme celles qui obligent le Dr Ladame à « réhabiliter » Guy de Maupassant.

Prenons pour exemple trois récentes études.

Sans jamais s'embarrasser de termes scientifiques ; M. Edouard Maynial se contente de montrer que l'attitude de Maupassant « calme et sûre d'elle-même, réfléchie et insensible devant les faiblesses ou les misères humaines, ne doit pas faire illusion et qu'il ne faut pas être très clairvoyant pour apercevoir, sous l'humble vérité reproduite avec une exactitude si impersonnelle, les premiers frissons d'une détresse involontaire ».

Avec sa lucidité coutumière, M. Louis Thomas

s'est élevé contre « les âneries colossales d'un Lombroso », âneries dont la diffusion, dit-il, a jeté « un discrédit violent sur la corporation des psychologues, des psycho-physiologistes et des psychiâtres qui compte quelques hommes de valeur... comme celle des joueurs de boules et des placiers en vin ». Son étude sur la maladie de Maupassant, écrite avec le souci d'éviter « toute manie scientifique », est un modèle de tact.

Enfin, dans leur curieuse brochure, aujourd'hui épuisée mais que connaissent bien les fervents du maître : « Guy de Maupassant, romancier de soi-même » (1918), MM. Léon Deffoux et Émile Zavie ont montré que le grand écrivain se servait bonnement, comme vous et moi, de tout ce qu'il entendait ; ils m'ont fait l'honneur de m'écrire :

« Maupassant faisait argent de tout avec la belle désinvolture du génie. Car si l'on considère le génie comme une faculté abstraite et en dehors des individus, il a eu du génie comme personne, ce romancier inconscient de son œuvre, tout de spontanéité dans le travail de création et pour qui le métier littéraire était fonction même de sa nature. »

J'acquiesce pleinement, avec cette réserve que la « spontanéité dans le travail créateur » fut parfois activée par certains adjuvants regrettables... Maupassant avoua au Dr Maurice de Fleury ne pas avoir écrit une seule page de « Pierre et Jean », cette œuvre si simple et si sage, « sans s'enivrer avec de l'éther ».

En somme, quoi qu'il en dise, c'est surtout contre ses confrères en médecine que le Dr Ladame doit « réhabiliter » Maupassant. Pour ce faire, il applique

au malheureux écrivain la « psycho-analyse » qui, dit-il, vient directement de Vienne, comme on sait (*sic*). Cette méthode, il nous l'explique longuement avant de rechercher ce qu'il appelle les éléments constituants de l'affectivité, de la moralité, de la volonté, du caractère de Maupassant à la fumeuse clarté du Freudisme dont le point nodal, dit-il, est, on le sait (*sic*), la sexualité, la pansexualité, la sexualité morbide et pathologique, sexualité directe, dissimulée et refoulée et sublimée ou symbolisée, etc.

Tout cela pour arriver à nous dire, en langage ordinaire : « Le créateur de l'*Angelus* fut terrassé par la psychose avant que son génie littéraire en fût altéré ».

Merci du renseignement ! Ainsi, pour lire Maupassant et le comprendre, il faut s'en référer d'abord au Freudisme ? Que peut bien déceler un pareil goût pour ces termes abstraits, pour cette curiosité pathologico-sexuelle ? Un savant russe mâtiné d'allemand, Tarnowski, dans son pensum sur « les phénomènes morbides de l'instinct sexuel » (Berlin 1886), n'en demande pas davantage pour vous classer un homme parmi les malades définitifs.

Mais tout cela n'est pas inutile — le dérangement de Freud et de sa méthode — puisqu'il nous permet d'assister à ce jeu : un médecin de bonne foi, dans son souci de réhabiliter Maupassant, est amené à condamner nombre de ces confrères ?

En quoi il ne doit pas se tromper, car de mémoire de malade, les médecins ne sont point faits pour guérir, mais pour condamner soit leurs collègues, soit leurs clients. [Henry-Gauthier-Villars (Willy), *Carnet critique,* décembre 1919].

§

Page 66. — *La vraie Boule-de-Suif.*

Boule-de-Suif était le surnom que des adorateurs déçus avaient donné à une femme de mœurs galantes, Adrienne Legay.

Née vers 1848, à Életot, une commune de 850 habitants du canton de Valmont, à 8 kilomètres de Fécamp, elle était venue à Rouen tenter la fortune. A vingt ans, on la voit maîtresse d'un officier de cavalerie qu'elle quitte bientôt pour un négociant...

Lorsque fut déclarée la guerre franco-allemande, le négociant appelé parmi les mobilisés dut se rendre au Havre. Adrienne resta à Rouen. Cependant on ne s'était pas dit adieu et, puisqu'il était interdit au soldat de revenir au chef-lieu, Adrienne allait le voir fréquemment. Cela lui fournissait même l'occasion de servir les camarades du mobilisé, en se chargeant de rapporter de vive voix à leurs familles les nouvelles qu'ils lui confiaient.

C'est au cours de l'un de ces voyages que se placerait l'épisode inséré dans *Les Soirées de Médan*... Devons-nous l'accepter sans restriction ? L'héroïne, Adrienne Legay, ne cessa de protester contre le dénouement : « C'est faux, disait-elle, c'est une vengeance de M. Guy, parce que j'ai refusé de l'écouter. Il ne me plaisait pas, et puis... est-ce que je savais qu'il deviendrait un homme célèbre ? » Où est la vérité ? (Édouard Perrée, *Le Temps,* 6 octobre 1902).

§

Page 67. — *Maupassant et Huysmans.*

...J'ai connu de Maupassant par Alexis qui l'amena, un soir, à un dîner où figuraient également Hennique et Céard. Depuis nous nous revîmes chez Flaubert et chez Zola qui aimaient beaucoup ce jeune homme si franc d'allures, si bon garçon et si gai. Puis vinrent *Les Soirées de Médan* où il donna la perle du volume, son petit chef-d'œuvre, *Boule-de-Suif*; nos relations se serrèrent. Nous nous réunissions tous, Alexis, Céard, Hennique, Maupassant, moi, une fois par semaine dans une affreuse gargote de Montmartre [1], où l'on dépeçait des carnes exorbitamment crues et où on buvait un reginglat terrible... Maupassant était l'âme de ces fêtes. Il y apportait la bonne humeur de ses histoires cocasses, la bonne flanquette (*sic*) de sa gaieté et, ce qui valait mieux, sous une apparence de je m'enfoutisme, une très cordiale et très sûre affection. (J.-K. Huysmans, *Revue encyclopédique*, 1er août 1893).

§

Page 67. — *Paralysie générale progressive...*

M. Henry Céard nous a raconté que, dînant avec Maupassant en septembre 1888, à Bougival, il avait été témoin d'une crise d'épilepsie qui abattit son ami et le laissa une partie de la nuit sans connaissance, sur le plancher.

Céard, n'ayant pu trouver de médecin, n'eut d'autre ressource que de faire respirer de l'éther au malade.

C'était une forme d'épilepsie sans mousse aux lèvres,

1. C'était un marchand de vins, à l'angle de la rue Coustou et de la rue Puget.

et procédant par longs soubresauts suivis d'une sorte d'évanouissement prolongé.

Au matin, Maupassant n'avait gardé aucun souvenir de ce qui s'était passé.

§

Page 68. — *La première pièce de Maupassant.*

La première pièce de Maupassant était une comédie (*La maison turque à la feuille de rose*) beaucoup moins psychologique que physiologique : elle fut jouée, en petit comité, dans un atelier parisien, chez le peintre Lenoir. Le sujet de la pièce ? L'histoire d'une mariée qu'au sortir de la mairie on conduit au temple dont les héros de *L'Éducation Sentimentale* gardaient si bon souvenir. Les scènes qui se déroulaient en ce lieu laissaient bien loin derrière elles les plus risquées d'Aristophane et les tréteaux de Tabarin n'entendirent jamais plus libres propos. C'était quelque chose comme le Kama-Soûtra porté à la scène.

Flaubert assistait à la représentation. Chaque fois que le ton des plaisanteries montait d'un degré, chaque fois qu'il dégustait quelque nouveau piment servi par son disciple, l'auteur de *Salambô* se pâmait :

« Ah ! c'est rafraîchissant ! », s'écriait-il. (*L'Aurore*, 24 octobre 1897).

§

Page 70. — *Maupassant et l'Académie.*

N'est-ce point Alexandre Dumas fils qui se fit, à l'Académie, le champion le plus chaleureux de ce pauvre Maupassant ? Il ne dépendit pas de lui que le romancier du *Horla* ne fit partie des Quarante : il eût suffit qu'il s'y prêtât de bonne grâce ; mais on se rappelle que Maupassant, qui avait déjà refusé la croix de chevalier de la Légion

d'honneur, pria ses amis de ne point penser à lui pour l'Académie.

Plus tard, lorsque la Comédie française eut l'heureuse idée de représenter les deux actes laissés inachevés par Maupassant, ce fut Alexandre Dumas qui se chargea de revoir l'œuvre incomplète, qui la remania de fond en comble et qui surveilla jusqu'au bout la mise en scène et les répétitions de *La Paix du Ménage*. (*Revue Encyclopédique*, n° 121, tome V, novembre 1895).

§

Page 73. — *La fin du yacht* Bel-Ami.

Huit jours après la mort de Guy de Maupassant, *Le Figaro* publia dans son numéro du 14 juillet 1893 « l'écho » suivant :

La fin du yacht *Bel-Ami*.

12 juillet 1893.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Ayant appris trop tardivement la mort de mon ancien et regretté maître, M. Guy de Maupassant, nous n'avons pu, Raymond et moi, ses matelots, vous faire parvenir à temps cette couronne, très humble souvenir de notre attachement et de notre reconnaissance envers lui.

Nous prenons donc la liberté de venir vous prier, Monsieur le Rédacteur en chef, en faisant transporter cette couronne sur sa tombe, d'exprimer à sa famille les plus sincères sentiments de condoléances de ses fidèles et dévoués matelots.

Bertrand et Raymond.

Avec mes vifs et sincères remerciements, daignez agréer,

Monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de ma profonde considération.

BERNARD,
Ex-patron du *Bel-Ami* ; patron
du *Lynx*, à Antibes.

§

Page 73. — *Lettre inédite (non datée) de Maupassant à la princesse Mathilde.*

Cannes.

Madame,

Merci pour la lettre si gracieuse que je viens de recevoir de Votre Altesse Impériale que j'irai remercier de vive voix dans quelques jours, car je compte rentrer à Paris mercredi ou jeudi de la semaine qui commence.

Je serais demeuré peut-être assez longtemps dans le Midi tant le soleil et la lumière sont nécessaires à tout mon être, à mon esprit autant qu'à mon corps ; mais, depuis un mois, le vent qui nous vient des Alpes nous apporte des courants d'air des glaciers et des neiges tellement froids et subits que l'influenza reprend tout le monde ici ; et il faut fuir. Et puis après une absence un peu longue je sens des gens et des choses aussi (*sic*) ; des souvenirs, des habitudes de causerie, de visages, d'amitié semblent des voix qui m'appellent à Paris. Si mes pensées et beaucoup de mon cœur ne s'y trouvaient fixés, je n'y reviendrais peut-être jamais, tant je sens de plus en plus que je suis un paysan et un vagabond fait pour les côtes et pour les bois, et non pour les rues.

Mais quand je suis loin je songe à ceux qui ont bien voulu me donner un peu de sympathie et qui ont pris la mienne. Je les regrette. J'ai envie de les revoir, et quand je reçois une lettre comme celle de Votre Altesse Impériale c'est un vrai remords qui s'éveille en moi.

Je mets à vos pieds, Madame, avec tous mes remerciements, l'hommage de mon très respectueux et très profond dévouement.

GUY DE MAUPASSANT.

Cette lettre appartient à M. Raymond Hesse qui l'a achetée vers 1900 à un bouquiniste du quai Conti. Elle était déchirée en quatre morceaux et a été recollée.

§

Page 75. — *Actes de naissance et de décès de Guy de Maupassant.*

DÉPARTEMENT
DE LA
SEINE-INFÉRIEURE
—
ARRONDISSEMENT
DE
DIEPPE
—
Canton d'Offranville.
N° 30.
—
Naissance de HENRI-RENÉ-ALBERT GUY DE MAUPASSANT.

COMMUNE
DE
TOURVILLE-SUR-ARQUES

Du cinquième jour du mois d'août, l'an mil huit cent cinquante, à six heures du soir, acte d'un enfant qui nous a été présenté et qui a été reconnu être du sexe masculin, né en cette commune, au domicile de ses père et mère, ce jourd'hui, cinq août mil huit cent cinquante, à huit heures du matin, fils de Maupassant, Gustave-François-Albert, âgé de vingt-huit ans, vivant de son revenu, et de Le Poittevin, Laure-Marie-Geneviève, âgée de vingt-huit ans, vivant de son revenu, tous deux demeurant au château de Miromesnil, section de cette commune, mariés à Rouen,

de ce département, le neuf novembre mil huit cent quarante-six. Lequel a reçu les prénoms de Henri-René-Albert-Guy. Sur la réquisition à nous faite par le père de l'enfant, en présence de Pierre Bimont, âgé de soixante-huit ans, faisant profession de marchand de tabac, demeurant en cette commune, premier témoin, et de Isidore Latouque, âgé de quarante-trois ans, faisant profession d'instituteur, demeurant aussi en cette commune, second témoin. Le déclarant et les témoins ont signé, après lecture faite, le présent acte, qui a été fait en double, en leur présence et constaté suivant nous, Martin Lacointe, maire de la commune susdite, remplissant les fonctions d'officier public de l'état civil. Ont signé : MM. Gustave de Maupassant, Latouque, Bimont et Lacointe Martin.

N° 2667.

DÉCÈS DE MAUPASSANT.

ACTE DE DÉCÈS

Préfecture du département de la Seine.
Extrait des minutes des actes de décès.
Mairie du XVIe arrondissement.

L'an mil huit cent quatre-vingt-treize, le sept juillet, à neuf heures du matin. Acte de décès de Henri-René-Albert-Guy de Maupassant, âgé de quarante-trois ans, homme de lettres, né à Sotteville, près Yvetot (Seine-Inférieure), domicilié à Paris, rue Boccador, 24, décédé le 6 juillet courant, à neuf heures du matin, fils de François-Albert-Gustave de Maupassant, sans profession, demeurant à Saint-Maxime (Var) et de Laure-Marie-Geneviève Le Poittevin, son épouse, sans profession, demeurant à Nice (Alpes-Maritimes). — Célibataire. — Dressé par nous, Victor Bidault, adjoint au maire, officier de l'état civil du seizième arrondissement de Paris, sur la déclaration de Gustave George, âgé de quarante ans, employé, demeurant à Passy, rue de Passy, 63, et de Édouard Henry, âgé

de quarante ans, employé, demeurant à Paris, rue de la Pompe, 69, qui ont signé avec nous après lecture.

(Suivent les signatures).

Pour copie conforme,

Paris, le quatre septembre mil neuf cent un.

Le maire,
D. MARMOTTAN.

J.-K. HUYSMANS

Page 83. — *Déclarations de J.-K. Huysmans à Jules Huret.*

Répondant en 1891 à Jules Huret pour l'*Enquête sur l'évolution littéraire,* J.-K. Huysmans déclare que le naturalisme est arrivé « aux dernières limites de sa carrière ».

— ... Qu'est-ce que vous voulez faire? ajoute-t-il. L'adultère de l'épicière et du marchand de vins du coin ?

Puis rêveur, les yeux au plafond :

— Ah! oui, peut-être... chercher des exceptions rares, énormes...

Et il continua :

— *Ah! il y a bien le prêtre! On ne l'a jamais fait celui-là !* Mais je crains bien qu'il ne reste toujours à faire..., etc.

§

Page 87. — *Huysmans et la religion.*

... Pour Huysmans, la religion est une fleur bizarre et séduisante, qui l'attire parce que nulle part encore il n'en a rencontré de semblable dans les serres chaudes du monde, et le grand compliment qu'il lui fera sera de l'appeler la « divine orchidée »...

... Villon, l'ancêtre de J.-K. Huysmans, écrivait jadis sa ballade à la Vierge, sublime par l'accent sincère et désabusé de sa foi. Villon ne demeura point converti parce qu'il avait créé une merveille. Je ne crois pas Huysmans plus converti que Villlon.

(Henry Céard, *Le Matin*. 2 mars 1895.)

§

Page 87. — *Extrait de la préface de M. Lucien Descaves.*

Après l'*Oblat* et, si l'on veut, *Les Foules de Lourdes*, Huysmans se trouvait, comme à l'heure d'*A-Rebours*. au bout d'une impasse, écrit M. Lucien Descaves dans son introduction aux *Pages choisies* d'Huysmans (1913). Le Ciel considéré par l'écrivain comme un réservoir inépuisable était tari pour lui...

...Arrivé à sa dernière étape et son bilan dûment établi, il allait être réduit aux broutilles des monographies et des études d'art. Il demeurait, comme autrefois, sans sujet, à l'affût d'un livre...

§

Page 91. — *Huysmans à Hambourg.*

Une autre lettre d'Huysmans sur Hambourg figure au catalogue Charavay (avril 1918) avec les indications ci-dessous :

86069. HUYSMANS (Joris-Karl), le célèbre romancier. — L. a. s. ; Hambourg, 6 août 1888, 2 p. in-4. 50 »

Curieuse lettre relative à son séjour à Hambourg, dont il donne une description rapide, en insistant un peu sur la prostitution qui s'y étale au grand jour. « Je crois bien, qu'ici, le soleil est mort. Je vais être obligé d'acheter des

caleçons tant il fait froid et tant mes pauvres culottes sont minces, mais j'aime ces climats et me passe bien volontiers de l'ordure céleste qui sécrète les sueurs. »

§

Page 93. — *Sous la tendre signature de A. Meunier.*

Huysmans avait connu, vers sa vingtième année, au Quartier Latin, une jeune femme, Anna Meunier, qui devint sa maîtresse. Leur liaison dura deux ans. La guerre de 1870 les sépara et ils ne se retrouvèrent que quinze ans plus tard. Anna avait alors deux enfants, deux filles. Huysmans se prit d'une nouvelle affection pour son amie, affection très vive et qui ne fut interrompue que par la folie d'Anna Meunier qui dut être internée à l'asile Sainte-Anne où elle mourut.

§

Page 94. — *Il ne consentit jamais à sacrifier ses premiers livres.*

Huysmans devait-il renier les livres qui précédaient sa conversion et s'efforcer de les détruire ? — M. Henri Carbonnelle, rédacteur au *Gil Blas,* publia dans ce journal, le 2 mai 1904, une conversation qu'il eut sur ce point avec J.-K. Huysmans et dont voici les principaux passages.

Huysmans juge sévèrement les serviteurs de la religion qu'il pratique.

Aux prêtres qui lui affirmaient l'existence d'un seul art, l'art catholique, il répondit :

« Pardon, il y a aussi un art profane, et si vous le con-

naissez, vous conviendrez bien que lui seul existe aujourd'hui.

« J'aime Paris. A Ligugé, j'avais les moines et la campagne; quand les moines sont partis, je n'avais plus que les bois et les routes, c'est pourquoi j'ai regagné Paris.

« J'ai trouvé à Ligugé des gens érudits, mais dont la plupart s'étaient spécialisés dans l'étude d'une question ; bien peu possédaient des connaissances religieuses, et j'ai eu auprès d'eux une documentation importante, que je n'aurais certainement pas trouvée dans aucun livre. »

— Détruira-t-il les ouvrages qui précédèrent *En Route ?*

— Jamais, jamais je n'y consentirai. Ce n'est pas la première fois que je suis sollicité de le faire, mais j'ai toujours énergiquement refusé. Je n'entends sacrifier aucun de mes livres.

— Mais *A Rebours?*

— Moins que les autres, car ce livre, qu'on me reproche tant, fut le point de départ de toute mon œuvre catholique. La littérature latine de la décadence est développée dans *En Route* et dans l'*Oblat* ; le chapitre des *pierreries,* celui des *fleurs* et des *parfums* se retrouvent dans *La Cathédrale...*

« Ces raisons, je les ai exposées longuement dans la préface d'une édition d'*A Rebours* qui n'a pas été mise dans le commerce : mais elles n'ont pas convaincu les détracteurs de mes premiers livres, qui persistent à me demander la destruction d'ouvrages qui ne sont même plus ma propriété.

« Ce qu'on reproche surtout à *A Rebours,* c'est que ce livre ne peut être lu par tout le monde. M. Édouard Trogan, du *Correspondant,* prétend que j'agirais autrement si j'avais charge d'âmes. Mais je n'ai jamais eu la prétention d'écrire pour les jeunes filles. N'ont-elles pas la « Bibliothèque rose » ? En admettant ce principe il faudrait détruire l'œuvre de Balzac, celle de Victor Hugo, toute la littérature !

« Ma jeunesse ne fut pas pieuse, je n'appris dans ma prime enfance que quelques prières hollandaises que me faisait balbutier ma grand'mère et encore je les connus mal. Quand j'écrivis A Rebours *je ne connaissais rien de l'Église ; c'est seulement depuis que je me suis converti — et cette conversion a des causes que j'ignore moi-même* — elle est un fait, et c'est tout.

« Mais le catholicisme de nos jours est celui du dix-septième siècle, c'est un mélange de jansénisme et de béguinerie jésuitique. On n'a plus aujourd'hui les idées larges du seizième siècle et c'est pourquoi on voudrait me voir détruire une partie de mon œuvre.

« D'ailleurs, ajoute Huysmans, je ne trompe personne ; ceux dont la lecture d'un livre pourrait offenser la pruderie n'ont qu'à regarder la couverture. Depuis *En Route* tous les romans que je publie sont ornés d'une médaille de saint Benoît, les autres portent un monogramme moins pieux. »

§

Page 96. — *Sur la première édition de* SAC-AU-DOS.

L'Artiste annonçait en ces termes la publication de *Sac-au-Dos* :

Aujourd'hui, nous commençons la publication de *Sac-au-Dos,* la très alerte nouvelle de J.-K. Huysmans. C'est la narration sincère et piquante de sa campagne de mobile en l'an de sang 1870. Mais que nos lectrices se rassurent, il n'est question dans cet humoristique récit ni de morts, ni de blessés — bien au contraire : ce récit guerrier est idylle pimpante et gaie ! (*L'Artiste*, de Bruxelles, 2e année, n° 33, 19 août 1877).

§

Page 97. — *Huysmans fondateur de journal.*

Par les *Petites Affiches*, les biographes de J.-K. Huysmans purent apprendre naguère que l'auteur des *Sœurs Vatard* avait dirigé à Paris une maison de brochage. En effet cette publication avait inséré, dans son numéro du 13 octobre 1892, l'acte aux termes duquel Huysmans vendait à un M. Leroux le fonds de brocheur, situé, 11, rue de Sèvres et qui provenait de la succession de sa mère, décédée en 1876. A cette direction se rapporte la lettre des collections Charavay, dans laquelle Huysmans s'exprime ainsi sur le compte des ouvrières :

« *Je vais passer une agréable soirée à discuter avec des vauriennes à propos de deux sous. Heureusement que je les ai traitées pluscavalièrement dans mon livre. Quand j'ai trop d'ennui avec elles, je songe à la boue dans laquelle je les ai traînées et cela me console.* »

Mais, voici qu'un autre renseignement sur la vie de l'écrivain est encore apporté par un catalogue d'autographes.

A ce catalogue figure une lettre signée d'Huysmans adressée, le 1er octobre 1880, à M. Montrosier, directeur du *Musée des Deux Mondes*. Il lui demande sa collaboration pour un journal qu'il fonde avec la collaboration de Zola, Goncourt, Maupassant, Alexis, Céard, Hennique, Théodore Hannon, etc.

Qu'eût été le journal que voulait fonder Huysmans ? Une feuille de littérature et d'art, sans aucune tendance politique. « La politique, dit-il dans sa lettre à Montrosier, c'est le nihilisme d'Herzen agrémenté d'un joli scepticisme. » Le titre prévu pour cette feuille ? La *Comédie Humaine*, un titre qui décidément hantait Huysmans,

puisqu'il l'avait déjà donné à un essai de drame romantique qu'il avait écrit vers sa vingtième année.

Quelques difficultés avec l'imprimeur, établi dans un quartier que Joris-Karl ne pouvait souffrir (rue d'Argout, près de la rue Montmartre), suffirent à faire abandonner le projet de journal. La lettre, mise en vente le mois dernier au prix de 50 francs, est un des rares témoignages sur cette brève période de sa vie où Huysmans se demanda s'il allait ou non fonder un hebdomadaire. *Mercure de France* (1er décembre 1919).

§

Page 99. — *Huysmans et Boullan.*

Huysmans était documenté sur l'occultisme par l'ex-abbé J.-A. Boullan, directeur des *Annales de la Sainteté* et qui habitait à Lyon, rue de La Martinière, chez un architecte, M. Misme, avec deux voyantes, Mmes Laure et Thibaut.

Boullan ne manquait pas d'attribuer à ses ennemis personnels, ses pratiques de magie et de sorcellerie. La correspondance échangée entre Boullan et J.-K. Huysmans va du 6 février 1890 au 4 janvier 1893. Huysmans en brûla la plus grande partie.

J.-A. Boullan mourut le 3 janvier 1893 des suites d'une maladie de cœur.

Le 9 janvier de la même année, dans le *Gil Blas,* Jules Bois parla de la « mort mystérieuse » de Boullan qui, d'après lui, aurait succombé à des pratiques d'envoûtement exercées par la Rose-Croix et, plus particulièrement, par Stanislas de Guaita.

Le lendemain, 10 janvier, Huysmans, dans une interview à Horace Bianchon (Dr Maurice de Fleury), du *Figaro,* confirmait les accusations de Jules Bois, lequel revint sur ce sujet dans le *Gil Blas* du 11 janvier.

Stanislas de Guaita (il habitait à ce moment avenue

Trudaine) protesta une première fois contre ces accusations dans le *Figaro* du 12 janvier.

Jules Bois répliqua (*Gil Blas* du 13 janvier) en accusant, nettement cette fois, Guaita de la mort de Boullan.

Le 15 janvier, Guaita donna une réponse indignée au *Gil Blas* et annonça qu'il envoyait des témoins à J.-K. Huysmans et à Jules Bois.

Le duel avec J.-K. Huysmans n'eut pas lieu, celui-ci, dans un procès-verbal daté du 14 janvier, ayant déclaré « qu'il n'avait jamais songé à discuter le caractère de parfait honnête homme de M. de Guaita ». Jules Bois se rencontra avec Guaita à la tour de Villebon. Deux balles sans résultat, le 19 janvier 1893 (D'après Joanny Bricaud).

§

Page 99. — *Huysmans et le Satanisme.*

Extraits de lettres publiées par M. Jean de Caldain dans *Le Matin* (21 avril 1908) :

LETTRE DE J.-K. HUYSMANS A J.-A. BOULLAN.

Paris, 11, rue de Sèvres, le 7 février 1890.

...Vous me demandez le but que je poursuis en art, en vous consultant sur le spiritisme, la satanisme et spécialement sur les « succubes ». Le voici, et je vous prie, Monsieur, d'accepter ma parole d'honneur, et de croire à la véracité de mes intentions.

Je dispose, je vous l'ai dit, d'une situation littéraire qui me permet d'être cru lorsque j'avance une chose dans mes livres.

Or, je suis las des théories de mon ami Zola, dont le positivisme absolu me dégoûte. Je ne suis pas moins las des systèmes de Charcot, qui a voulu démontrer que la démonialité était une rengaine, que, lui, développait ou

matait, en pressant sur les ovaires, le satanisme des femmes traitées dans les salles, à la Salpêtrière. Je suis plus las encore, s'il est possible, des occultistes, des spirites, dont les phénomènes, bien que réels, sont par trop identiques.

Or, je veux confondre tous ces gens — faire une œuvre d'art d'un réalisme surnaturel, d'un naturalisme spiritualiste.

Je veux montrer à Zola, à Charcot, aux spirites et aux autres que rien n'est expliqué des mystères qui nous entourent. Si j'ai une preuve des succubes, je veux en attester l'existence, démontrer que toutes les théories matérialistes de Maudsley et autres gens sont fausses, que le diable existe, que le diable règne, que sa puissance du moyen âge n'est pas éteinte, puisqu'il est aujourd'hui le maître absolu, l'Omniarque.

Comment expliquer sans lui tout ce qui se passe ?

Or, pour avancer de telles choses, il me faut des documents certains, il me faut l'aide d'un homme supérieur, au-dessus du temps, éloigné des enfantillages malsains et inquiétants des spirites et de l'immuable sottise des cléricaux. Cet homme ne peut être autre que vous. Ah! tenez, j'ai entendu parler ces occultistes, un soir, de votre personne avec une telle haine et une si précise terreur que, du coup, je vous estimai fort. Je vous jure que mon livre sera un sacré branle-bas dans ce camp-là !

. . . . . .

Je vous envoie, par la poste, mon dernier volume, *Certains*. Laissez de côté la critique d'art qu'il contient et n'y voyez que la qualité de la polémique, et l'étude sur le satanisme et la luxure, à propos de Rops. Vous comprendrez la peur des gens exposés à recevoir des atouts de la nature de ceux que j'ai assénés, par exemple, au nommé Sarcey.

Je vous assure — et sans orgueil bête — que ce livre que je veux faire retentira. Remarquez bien que je n'ai

point l'envie de faire une apologie désordonnée du diable ; qu'au fond, le livre sera profondément spiritualiste, catholique même, que c'est une constatation de l'état d'âme d'une époque ; qu'en somme ce sera l'éloge du moyen âge opposé à cette fin de siècle. D'autre part, je ne vous demande pas ni initiation, ni secret — une aide spirituelle seulement — une preuve de succubats qui me permette de marcher avec une conviction sans laquelle je ne puis rien, je le sens bien.

Dans ces conditions, et encore que je sois tenté par le côté satanique, cela est sûr, je fais une œuvre pieuse, si l'on peut dire, en combattant le matérialisme qui domine maintenant tout. — Et je vous assure qu'il est temps, que cela devient utile !

Voilà, Monsieur, succinctement exposé, quel est mon plan ! J'ai, dans mon œuvre, un historien qui s'occupe spécialement de Gille de Rais, sur lequel j'ai de très curieux documents. C'est le satanisme à la fin du quinzième siècle. Cet homme, vivant loin du monde moderne, dégoûté de la vie contemporaine, s'aperçoit néanmoins chez une femme qu'il fréquente, chez des hommes qu'il voit, que le satanisme continue, qu'il est moins brave, moins bruyant que jadis ; mais qu'il existe. De là, démonstration parallèle que les mêmes périodes d'âme se succèdent — n'ont pas changé ! sont devenues seulement plus hypocrites.

. . . . . .

Tout ceci bien entendu, avec des ingrédients, une sauce âpre de langue, des faits qui relient le tout et qu'il serait trop long de vous narrer.

J'espère, Monsieur, que j'ai satisfait à votre légitime demande et que le but d'art que je poursuis vous paraîtra intéressant à une époque où la littérature ne s'occupe plus que de soi-disant névroses ou de racontars de salons ou de loges.

Si vous en jugiez ainsi, je vous demanderais votre puis-

sante aide : dans le cas contraire, je vous prierais simplement de déchirer mes lettres et de ne pas me tenir rigueur pour le temps que je vous aurai fait perdre.

Croyez, etc...

J.-K. HUYSMANS.

L'abbé Boullan répondit :

Quis ut Deus.

Lyon, le 10 février 1890.

Très honoré Monsieur J.-K. Huysmans,

J'ai une pleine confiance en la très simple véracité de vos intentions... Vos jugements et appréciations sur les Zola et autres, sur Charcot et Cie sont parfaits.

A l'égard des occultistes, Péladan, de Guaita, et autres, de la même espèce, je n'ai qu'un désir, c'est que vous les connaissiez à fond.

Restent le clergé et diverses autres écoles de magie : là, je pourrai vous apprendre bien des choses.

Quant à votre but, que le satanisme, qu'on croit perdu, existe toujours, ah ! sur cette question, nul ne peut mieux vous mettre en mesure de parler avec conviction, appuyée sur des faits certains.

Mon concours vous est assuré. Je vous citerai des faits qui, à coup sûr, rendront votre ouvrage d'un intérêt immense.

Je puis mettre à votre disposition les documents pour établir que le satanisme est vivant de nos jours, et comment et sous quelle forme.

Votre œuvre restera ainsi comme un monument de l'histoire du satanisme au dix-neuvième siècle.

Maintenant un mot d'avertissement pour vous. Certes, je n'ai aucune espèce d'estime pour cette école desdits occultistes ; mais ils sont pleins de haine, et, malgré tout, capables de « petits résultats ».

Êtes-vous armé pour la défense ; car, si vous le faites, comme dit votre lettre, à coup sûr, vous allez susciter contre vous leur fureur.

S'ils vous contaient ce qu'ils ont tenté contre moi, vous sauriez alors ce qu'ils sont. Il y a eu des témoins de leur impuissance dans le mal.

N'ayant pu me nuire dans mon être, ils m'ont alors calomnié d'une façon indigne, simplement parce qu'ils se croyaient des rois, des mages et des maîtres, et que je leur ai montré qu'ils n'étaient que de très mauvais apprentis. De là les haines dont vous avez pu voir quelques échantillons.

Au sein du clergé, le satanisme contemporain est plus cultivé, plus savant qu'au moyen âge ; il se pratique à Rome et surtout à Paris, Lyon, Châlons, pour la France, et à Bruges, pour la Belgique.

J'espère que nos relations vous mettront à même de m'accorder votre estime. J'appartiens, avec une fidélité qui a subi les plus dures épreuves, à l'école des vrais maîtres de la sagesse, dans tous les siècles, à la tradition de la vraie science des choses divines, dans ses monuments les plus sûrs, les plus anciens et les plus certains de nos jours. Voilà ce que je suis.

A bientôt après la lecture de *Certains*.

Daignez, etc...

Dr J.-A. Boullan.

§

Page 101. — *Sur un cercueil.*

L'asile Sainte-Anne, où mourut Anna Meunier, est à quelques mètres de la rue de l'Ebre où se trouve le couvent des Dames Franciscaines (cf. *En route,* chapitre IV).

§

Page 101. — *Lettres de MM. Lucien Descaves et Léon Hennique.*

A propos de cet article publié, en partie, dans *Les Écrits français*, en 1914, M. Lucien Descaves, exécuteur testamentaire de J.-K. Huysmans écrivit aux auteurs :

11 mai 1914.

Mes chers confrères,

Demain, tandis qu'on célébrera le 7e anniversaire de la mort de J.-K. Huysmans, je l'évoquerai à la lueur de votre ébauche critique et je me demanderai s'il était bien tel que vous le représentez.

Je vous loue, en tout cas, de l'avoir étudié sans le prétexte ou le secours de sa correspondance dont la publication, je vous assure, ne répond à aucun besoin.

Mes remerciements à partager entre vous, avec mes sentiments confraternels les meilleurs.

LUCIEN DESCAVES.

M. Léon Hennique, de son côté, fit des réserves qu'il formula ainsi :

... Je ne crois pas que « le culte d'hyperdulie ait été déterminé, chez Huysmans », comme vous semblez le croire — surtout par des « souvenirs féminins dont l'évocation sensuelle à travers la prière s'épanouissait en pureté. »

Non, sa foi était complètement débarbouillée de ces souvenirs-là ; Huysmans resta toujours maître de lui-même, après et avant la conversion, maître absolu, maître invrai-

semblable. Aussitôt catholique, il n'a plus eu que de l'horreur pour le jeune fanfaron de vices que ses amis avaient connu. Il fut conduit au catholicisme de même que le peintre James Tissot, aveuglément, presque par la main, à travers les frissons, les frayeurs, les stupeurs de l'occultisme.

Veuillez agréer, chers Messieurs, l'assurance de mes sentiments les plus sympathiques.

LÉON HENNIQUE.

23 juin 1914.

HENRY CÉARD

Page 110. — *Une définition du mot naturalisme en 1885.*

Germinal venait alors de paraître dans le *Gil Blas*. Le lancement du volume en librairie redoublait l'ardeur des polémiques autour de Zola et de son école. Pendant que les zélateurs du maître proclamaient à l'envi qu'en dehors de la réalité il n'était point de salut pour l'art et la littérature, ses adversaires reprenaient, contre lui et ses amis, leurs habituelles vitupérations. En cet heureux âge, c'est ainsi que se manifestaient des hommes les tendances belliqueuses.

Du *Figaro*, qui s'indignait, une fois de plus, contre « l'ordurière fantaisie naturaliste », jusqu'à d'obscurs petits illustrés comme *La Halle aux charges*, où le chansonnier Chatelain alignait ces pauvres rimes :

Après *Pot-Bouille* arrive *Germinal*,
Naturalisme
Et Zolaïsme
On fait école. Est-ce un bien, est-ce un mal ?
Mais c'est étrange
Que, dans sa fange,
Le maître ait pu se creuser un canal...

Il n'était pas une gazette où ne flamboyât le mot *naturalisme* toujours accompagné d'épithètes excessives.

Plus sage que la plupart de ses confrères, *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* réduisit toutes les querelles aux proportions d'une enquête sur cette demande que lui avait posée un de ses correspondants :

Je voudrais bien avoir une définition du mot *naturalisme*.

La première réponse parvint à la date du 10 mai 1885, sous les initiales H.C. Elle avait été rédigée à la bibliothèque de la ville de Paris par l'un des conservateurs de cet établissement, M. Henry Céard. Elle constitue le dogme, pour ainsi dire, du mouvement littéraire de cette époque.

M. Henry Céard, lui-même, à qui nous avons soumis ce texte, l'a relu comme si H. C. était pour lui un inconnu.

S'il consentait à se montrer moins indifférent devant sa prose ancienne, l'auteur de *Terrains à vendre* n'aurait point de peine cependant à reconnaître « sa manière » dès les premières lignes de ces pages d'aimable érudition par quoi les « chercheurs » et les « curieux » étaient avertis que le mot naturalisme n'est point un terme nouveau non plus qu'un néologisme créé pour les besoins de la discussion. Sur ce premier point de son exposé, H. C. est aussi documenté que pourrait l'être l'exigeant Malbar de *Terrains à vendre*, Malbar, l'auteur — comme chacun sait — de ce gros ouvrage aux allures de thèse : *La science dans les lettres et dans les arts*.

Le mot naturalisme se trouve déjà, dit H. C., dans les *Essais* de Montaigne et c'est surtout au XVIIIe siècle qu'on le rencontre fréquemment.

Une brochure de 1736, intitulée : *La suceuse convulsionnaire* ou *La psylle miraculeuse*, brochure médicale où se combat l'empirisme d'une illuminée du temps, cite, à plusieurs reprises, un auteur qu'elle ne nomme pas, mais qu'elle désigne sous le nom de l'*Auteur du naturalisme*. Il en est question au livre II des fables de Lamotte, et Diderot l'a écrit au nombre neuf de sa suffisance de la religion naturelle.

Plus récemment on le voit employé par Taine dans son étude sur Balzac ; par MM. de Goncourt dans leur salon de 1856, et par le critique Thoré dans l'étude qui précède l'édition complète de ses salons. En 1870, Gustave Flaubert s'en est servi dans la préface des *Dernières chansons* de Louis Bouilhet.

On remarquera que chez tous ces écrivains séparés de temps et de théories, naturalisme signifie invariablement observation de la nature en dehors de toute philosophie et de toute religion préconçue [1].

Bref H. C. était amené à reconnaître, en toute indépendance, que Zola n'avait ni inventé un nom, ni révélé un système. Il ajoutait :

La curiosité de son œuvre consiste à avoir appliqué à la littérature une manière de faire employée seulement jusqu'alors dans les sciences physiques. On peut assurément discuter sur la façon dont la physiologie et la pathologie doivent intervenir dans le roman, et si l'analyse quantitative peut s'appliquer également aux êtres intelligents et aux êtres moins bien organisés. Il est permis aussi de rechercher si la théorie du roman expérimental, laquelle repose sur le contrôle d'un *a priori* et sur la vérification d'une hypothèse, découle essentiellement du natu-

1. Un des abonnés de l'*Intermédiaire* ajouta encore cette référence : « Le mot naturalisme se trouve dans les *Bigarrures du Seigneur des accords*, par Tabourot (ch. VIII), où l'auteur dit, à propos des citations du Grand Pantagruel : « Il ne se faut pas scandaliser si elles sont un peu naturalistes ! »

ralisme qui, par construction, est tenu de ne jamais procéder que par pure observation...

On peut aisément discuter... ; ...il est permis de rechercher... Paroles conditionnelles, éloges réticents qui ne réjouirent, paraît-il, qu'à demi Zola, lequel depuis longtemps s'était dit — et avait même écrit :

J'en suis arrivé à ce point : le roman expérimental est une conséquence de l'évolution scientifique du siècle, il continue et complète la physiologie, qui elle-même s'appuie sur l'étude de la chimie et de la physique. (*Le Roman expérimental*).

Ou plus catégorique encore :

Le naturalisme est tout ; car le naturalisme est l'évolution même de l'intelligence moderne, c'est lui qui emporte le siècle, etc. (Lettre à Gustave Rivet, 12 février 1879).

Ni plus, ni moins...

H. C. faisait encore observer plus loin :

Diderot n'est point du tout un naturaliste parce qu'en maintes pages de son œuvre, et notamment dans *Jacques le fataliste*, il a relevé bien haut les jupes d'une femme...

Et tout de suite, puisque nous sommes en 1885 et que *Germinal* vient de paraître, nous pensons à *La Mouquette*...

Mais l'allusion de H. C. ne visait pas, dans sa plénitude, *La Mouquette*, car déjà, en 1883, pour la préface de *Charlot s'amuse*, de Paul Bonnetain, Henry Céard avait, en termes à peu près semblables, fait bon marché de ces procédés, de cette volonté d'attirer l'attention du public, « de faire retourner les

imbéciles ». Et, en cette même année 1885 où il définissait sans indulgence le mot naturalisme, sa préface pour les *Lettres de Jules de Goncourt* marquait peut-être une nouvelle orientation ou, tout au moins, une nouvelle étape d'Henry Céard, dans ses recherches vers le mieux. (L. Dx., *Le Carnet critique*, 15 juin 1918).

§

Page 114. — *Une curiosité vite désabusée.*

J'ai rencontré plusieurs fois, dans le salon de Mme Alphonse Daudet, rue de Bellechasse, cet homme aux manières simples et douces qui n'a rien d'un « gendelettres ». Le sourire d'un sage, une conversation volontairement réservée, en tons gris, mais qui vous laisse imprégné, enrichi, charmé. Je n'ai jamais mieux entendu évoquer Huysmans que par M. Henry Céard. La conversation du lettré qui n'envie guère le succès des « chers maîtres » de Palace-Hôtels, pour princesse exotique, duchesse poètesse, grande danseuse russe ou comédienne des « Français » ayant un jour, sandwiches et culture générale ! Celui-ci nous apprend ce que furent les réunions littéraires d'il y a trente ans.

. . . . . .

Demandons à ce probe écrivain de cesser son attitude distante. Il possède des œuvres en carton. Il sait que les jeunes ne l'oublient pas — de jeunes écrivains et critiques comme MM. Léon Deffoux, André Billy, Émile Zavie ont eux-mêmes rappelé aux académiciens des Goncourt que cette élection s'imposait pudiquement. Il nous doit ces œuvres, il les doit au public qui demain va « découvrir » ce nouvel auteur dont les critiques n'ont guère parlé depuis trente ans. (Maurice-Verne, *L'Information*, 13 mai 1918).

§

Page 114. — *Céard, conservateur à la bibliothèque de la ville de Paris.*

Le véritable homme de lettres n'est-il pas celui qui préfère les livres des autres aux siens ?

Dans le décor de la bibliothèque Carnavalet, combien sommes-nous à le voir encore, près de la haute fenêtre, devant son bureau, d'où il se levait très vite, toujours serviable, pour partir, le monocle à l'œil, d'un pas raide et précipité, à la poursuite d'un livre ? Il avait une trentaine d'années alors et il était très amoureux de Choderlos de Laclos et de ces *Liaisons dangereuses* qui avaient secoué le « monde » de Louis XVI fort peu de temps avant que le mariage de Figaro ne l'ébranlât. Céard aimait la beauté de cette forme et de cette psychologie dépouillées et savoureuses en leur sécheresse, et lui-même il se servait d'un stylet pour disséquer, ardent, sobre et sincère. Mais Laclos avait été général et aussi secrétaire des hypothèques, ce qui l'eût sans doute empêché d'entrer chez Goncourt, mais ne le fit pas s'asseoir davantage à l'Académie française. Lisant beaucoup, écrivant peu, l'auteur des *Résignés*, las de l'air des théâtres, se retira un jour dans un coin de plage bretonne. Belle-Ile est abrupte et appelante, mais Paris rappelle. Céard y rentra avec ses *Terrains à vendre au bord de la mer*. Il les proposait, n'étant pas homme à les acheter lui-même. Dédaigneux et subtil, il passait à côté de la fortune, il passait au-dessus d'elle, et voilà qu'il devient le plus naturellement et le plus justement du monde, lui, l'ancien disciple de Médan et d'Auteuil, l'un des maîtres de cette maison idéale qui n'a de numéro dans aucune rue. Maintenant, à quand Courteline ? A moins que l'autre Académie, elle aussi, ne veuille avoir son Molière. (*Opinion*, 4 mai 1918).

§

Page 118. — *Lettre de M. H. de La Ville de Mirmont.*

Le *Mercure de France* a reçu le 18 mai 1918 la lettre suivante :

Bordeaux, 17 mai 1918.

Monsieur le Directeur,

Les auteurs d'un très intéressant article sur Henry Céard écrivent (*Mercure*, 16 mai, page 272) : « ... *Mal-Eclos*, histoire d'un pion, que publia jadis Henry de Weindel dans la *Vie populaire*... »

C'est *Une belle journée*, publiée par Charpentier en 1881, que la *Vie populaire* a reproduite dix ou douze ans plus tard.

Mal-Eclos a paru en 1881 dans la *Revue littéraire et artistique* (1er août, 15 août, 1er septembre). Henry Céard donnait à la même revue, le 15 juillet, une étude sur Paul de Saint-Victor, et, le 15 octobre, une étude sur Auguste de Chatillon. La *Revue littéraire et artistique*, très intelligemment menée d'abord par Edmond Deschaumes, puis par Théodore Avonde, est morte jeune au commencement de 1882.

Veuillez, Monsieur le Directeur, etc...

H. DE LA VILLE DE MIRMONT.

A cette lettre MM. Léon Deffoux et Émile Zavie ont répondu :

Paris, le 24 mai 1918.

Cher Monsieur Vallette,

Monsieur H. de La Ville de Mirmont n'est pas moins

bien averti sur les écrivains naturalistes que sur l'ancienne poésie latine et sur Louis Bouilhet — les deux principaux objets de ses savants travaux.

La phrase qu'il relève dans notre article sur Henry Céard n'est ni tout à fait renseignante, ni tout à fait exacte.

Nous aurions dû écrire :

« ...*Mal-Eclos*, histoire d'un pion, reproduite en 1892 « (du 31 janvier au 6 mars) dans la *Vie populaire* d'Henry « de Weindel et que publia pour la première fois, en langue « russe, le *Slovo*, de Saint-Pétersbourg (1877) puis, en « français, la *Revue littéraire et artistique* (1881)... »

Ce roman a eu, en effet, la singulière fortune d'être traduit en russe avant même d'avoir été publié en France.

A propos des études de M. Henry Céard sur Auguste de Chatillon et sur Paul de Saint-Victor, signalons à M. de La Ville de Mirmont qu'il trouvera, dans le journal *L'Express*, le 28 mars et le 24 juin 1881, des articles du même auteur sur les mêmes sujets. M. Céard a également consacré un article à Louis Bouilhet dans *L'Express* du 9 mars 1881.

Veuillez agréer, cher Monsieur Vallette, l'assurance de nos sentiments les meilleurs et les plus dévoués.

LÉON DEFFOUX et ÉMILE ZAVIE.

(*Mercure de France*, 16, VI, 1918).

§

Page 120. — *Un sonnet en vers de quatorze syllabes...*

D'une série de sonnets en vers de quatorze syllabes qu'il a écrits entre 1914 et 1918 sous le titre *Heures de guerre*, M. Henry Céard nous a autorisé à publier :

Paroles près d'une tombe.

L'hôtelière m'a dit : — « C'était un gentil cavalier
« Et nous parlons de lui, le soir, quand près du feu l'on [cause.
« S'il est mort, de sa mort son trop de bravoure fut cause
« La retraite sonna sans qu'il voulût se replier.

« Tenez, voici l'Église avec le banc près du pilier
« Où la tempe trouée, il passa, sans dire grand'chose.
« Voyez-vous ces rosiers ? C'est sous ces rosiers qu'il [repose ;

« On a creusé sa fosse à part, là, près de l'espalier

« Les autres sont en tas, tous pêle-mêle, au Cimetière.
« Jacotot, qui n'est pas soldat parce qu'il est trop vieux,
« Avec des planches qu'il trouva put lui faire une bière.

« Un prêtre en uniforme a dit sur elle une prière
« Et puis on prévint les parents, mais c'est très loin chez [eux :
« Et nous avons fleuri la tombe en attendant la mère. »

LÉON HENNIQUE

Page 134. -- Au sujet du *Théâtre libre*.

Passage de l'Élysée des Beaux-Arts, au n° 37, il y a un théâtricule qui a tout simplement révélé, non à proprement parler, un auteur, mais une œuvre puissante : *Jacques Damour* (Henri de Lapommeraye, *Paris*, 4 avril 1887).

Ce théâtricule ne contient en tout que 343 places, y compris les strapontins. Si pourtant il eût brûlé ce soir, c'eût été pour le monde artistique un deuil irréparable. Je ne me souviens pas, en effet, d'avoir vu, même aux plus belles premières, les diverses fractions de ce monde d'élite : critiques, journalistes, poètes, romanciers, directeurs, auteurs, acteurs, éditeurs, musiciens, statuaires et peintres, si brillamment représentées. (Parisis, *Le Figaro*, 31 mai 1887).

Que sortira-t-il de ce curieux mouvement ? Des chefs-d'œuvre, tout de suite ? Je n'en mettrais pas ma main au feu. Mais, à coup sûr, une surexcitation de notre goût national pour le théâtre. Et l'habitude de ne pas trembler devant les directeurs et la censure... (Paul Alexis, *Le Cri du peuple*, 2 juin 1888).

Acteurs qui désirez jouer des rôles en dehors de la convention et des banales formules du code dramatique, le Théâtre libre vous est ouvert. Auteurs il vous est grand

ouvert, aussi, ce théâtre où vos œuvres seront jouées dans leur intégrité parfaite avec la mise en scène qu'il vous plaira d'établir. Et là vous vous persuaderez qu'il n'est point si secret qu'on veut bien le dire, cet art mécanique du théâtre qu'on représentait arbitrairement comme régi par de mystérieuses et impénétrables lois. (Henry Céard, *La Vie populaire,* 28 octobre 1888).

Dès que cette maison d'art a été ouverte, tout le public lettré y est accouru et, il faut bien le dire, il n'y a eu de vie dramatique l'hiver dernier que chez elle. (Henry Becque, Préface des « Premières illustrées », 1888).

Ce que je considère comme certain, c'est que, grâce au Théâtre libre, une évolution tend à se produire en faveur de notre nouvelle école dramatique, que l'influence de cette école se fait de plus en plus sentir dans le public, et que le temps n'est pas loin où une légion de jeunes auteurs la vulgariseront sur les autres scènes parisiennes. (Émile Zola, interview de l'*Événement*, 20 février 1889).

Aujourd'hui que les passions sont calmées et que nous pouvons considérer les événements avec plus de sérénité, nous apercevons l'influence du Théâtre libre. Sur toutes nos scènes, même sur celles qui en semblent le plus éloignées, cette influence se fait sentir, soit dans la contexture des pièces, soit dans la conception et la psychologie des personnages, soit dans l'expression scénique, la mise en scène ou le jeu des acteurs. (Jean Jullien, préface au Théâtre libre d'Adolphe Thalasso, 1909).

La première représentation du Théâtre libre eut lieu le 30 mars 1887. Le spectacle se composait de *Mademoiselle Pomme,* un acte de Duranty et Paul Alexis ; d'*Un Préfet,* d'Arthur Byl ; de *La Cocarde,* de Jules Vidal ; de *Jacques Damour,* tiré de la nouvelle de Zola, par Léon Hennique. Avec ses appointements au gaz, Antoine avait pu louer

une salle, située tout au fond du passage de l'Élysée-des-Beaux-Arts, petite ruelle ténébreuse, bondée d'hôtels meublés, donnant sur les boulevards extérieurs et qui se terminait en coupe-gorge.

J'ai visité autrefois cette salle exiguë, d'aspect misérable, à peine éclairée par de rares papillons de gaz rougeâtre, meublée de bancs de bois. Elle est aujourd'hui démolie, et les habitants du quartier ne se doutent guère que ce fut peut-être là un endroit historique, le berceau, quoi qu'il en soit, de la plus profonde rénovation qu'ait subie l'art dramatique.

La toile se leva sur un décor brossé tant bien que mal sur du calicot par Antoine et ses camarades. Il faut bien le dire, le début de la soirée ne fut pas heureux. Tout d'abord, Henry Burguet, alors élève au Conservatoire, qui était chargé de réciter un prologue en vers, est pris de *trac* et ne peut aller jusqu'au bout... On doit jouer ensuite *Mademoiselle Pomme,* mais l'entr'acte se prolonge... Les spectateurs s'impatientent. On s'est aperçu, au moment d'entrer en scène, qu'il manquait un fauteuil. Tout grimé, Antoine se précipite dans le passage, quémandant partout un de ces meubles. Effarés par son maquillage, les gens lui ferment la porte au nez. Il se désespère, lorsque, devant une boutique de brocanteur, l'artiste crut apercevoir cet accessoire indispensable; hélas! ce n'est qu'une chaise percée Louis XV, mais il s'en empare, et, toujours courant, il la rapporte triomphalement.

Mademoiselle Pomme peut commencer ; cette amusante farce est accueillie avec sympathie. Le sujet d'*Un Préfet* est tellement raide que les amis de l'auteur ne peuvent s'empêcher de protester. Avec *La Cocarde,* petit proverbe inspiré d'Henri Becque, le résultat eût été indécis. Mais *Jacques Damour* s'achève en triomphe, décide du succès de la soirée et de l'avenir du Théâtre libre. — Maurice Le Blond. Étude sur Paul Alexis (*La Feuille littéraire*, n° 149).

§

Page 136. — Extrait du *Journal des Goncourt* (12 août 1893, tome IX, pages 152 et 153).

Samedi 12 août. — Hennique vient de son Laonnais nous demander, à Daudet et à moi, nos observations, nos critiques sur *Les Deux patries*.

Il reste couché et, le soir, il nous parle de sa famille, de son père : son père élevé au séminaire et destiné à être prêtre, s'engageant dans l'infanterie de marine, devenant général, gouverneur de la Guyane et de la Guadeloupe, et mourant à trente ans de vie exotique. Sa mort était précédée de la mort de sa femme.

Et l'auteur de *Pœuf* se remémore quelques impressions de son enfance coloniale, entre autres *l'écoule*, à l'orée d'une grande forêt, vers la tombée de la nuit, l'écoute de l'éveil de la forêt, où de temps en temps, au-dessus de tous les bruits, s'élève une grande lamentation d'animal que toute la ville allait entendre : lamentation mystérieuse et qu'on ne savait à quelle bête attribuer.

§

Page 140. — *Lettres de Zola à Hennique.*

Dans la correspondance de Zola, on trouve cette opinion sur *La dévouée,* dans une lettre datée de Médan, 20 août 1878 :

Je n'aime pas beaucoup votre sujet. Je comprends parfaitement ce que vous avez voulu faire et cela ne manque pas de carrure. Seulement votre Jeoffrin est tellement exceptionnel qu'il entre un peu dans le fantastique ; on dirait par moments un personnage d'Hoffmann que pousse une manie..., etc.

Suivent des éloges pour les « descriptions superbes, très vivantes, d'un mouvement magnifique, certaines scènes, l'histoire étant acceptée, sont tout à fait fortes et originales : la mort et l'enterrement de Pauline, la cour d'assises, surtout cet admirable morceau de la fin, la journée de Jeoffrin lorsqu'il a appris l'exécution de Michelle. Un garçon qui a écrit ces pages est sûr de son affaire, il n'a plus qu'à travailler..., etc. »

Finalement Zola s'exprime ainsi :

Me permettez-vous à présent de vous donner le conseil d'éviter à l'avenir les sujets exceptionnels, les aventures trop grosses. Faites général. La vie est simple. J'ai songé à votre sujet d'une femme de magistrat s'oubliant dans les aventures d'une vie de garnison : il est excellent. Si vous connaissez bien le double monde de la magistrature et de l'armée, vous écrirez certainement une page de notre histoire sociale. C'est à cela que nous devons tous mettre notre ambition. Vous avez l'outil, cela m'est prouvé à cette heure ; employez-le dans une bonne besogne d'analyse, sur le monde que vous coudoyez tous les jours...

En 1883, quand parut *L'Accident de M. Hébert*, Zola se déclara tout à fait ravi :

Médan, 25 novembre 1889.

... Cette fois, vous voilà hors de pair. La lecture du volume entier m'a fait une impression énorme... Il y a là-dedans une originalité qui s'affirme, un sens très curieux de la bêtise humaine. Votre adultère est d'une imbécillité vraie à donner des frissons. Les conversations amoureuses sont surtout stupéfiantes comme cruautés *photographiques...*, etc.

Et il termine par des remerciements pour la dédicace :

« Je vous remercie d'avoir mis mon nom à votre première page, il est très honoré d'être là... »

§

Page 150. — *Un bonheur qui n'attend rien de l'illusion...*

« ...Lequel de vos livres préférez-vous ? » demanda un rédacteur de l'*Intransigeant* à M. Léon Hennique, le 15 février 1914.

— Je n'aime aucun de mes livres, répondit l'écrivain.

— Et lequel a eu le plus de succès ?

— Le plus mauvais.

PAUL ALEXIS

Page 157. — *Naturalisme pas mort. Lettre suit.*

La lettre annoncée par Paul Alexis à Jules Huret donnait d'intéressantes précisions sur la formule naturaliste telle que la concevait l'auteur de *Monsieur Betsy* :

Le naturalisme n'est pas une rhétorique comme on le croit généralement, disait-il ; mais quelque chose d'autrement sérieux, une « méthode ». Une méthode de penser, de voir, de réfléchir, d'étudier, d'expérimenter, un besoin d'analyser pour savoir, mais non une façon spéciale d'écrire. N'en déplaise à la jolie critique que l'Europe nous envie, le naturalisme ne consiste nullement à imprimer le mot de Cambronne en toutes lettres. Ce serait trop facile. Les romantiques, d'ailleurs, l'ont fait bien avant nous. Et si nous l'avons fait quelquefois nous-même, — moi tout le premier, dans une série d'articles spéciaux, — ce n'est peut-être pas ce que nous avons fait de mieux. Dans tous les cas, c'était pour rire, pour nous moquer d'une légion de confrères trop aimables, qui faisaient semblant de ne voir en nous que des pornographes, des vidangeurs, et autres aménités. Mais passons. Au contraire, le naturalisme est assez large pour s'accommoder de toutes les « écritures ». Le ton de procès-verbal d'un Stendhal, la

sécheresse impopulaire d'un Duranty trouvent grâce devant lui autant que le lyrisme concentré et impeccable de Flaubert, que l'adorable nervosité de Goncourt, l'abondance grandiose de Zola, la pénétration malicieuse et attendrie de Daudet. Tous les tempéraments d'écrivains peuvent aller avec lui.

(*Enquête sur l'évolution littéraire*, 1891, pages 189 et 190.)

§

Page 162. — *Alexis goguenard et coureur de jupes.*

Passionnément épris de la formule naturaliste, et l'ayant adoptée trop à la lettre, il ne goûtait que le peuple, qu'il se plaisait à étudier surtout dans ses tares, ses déchéances morales. Un instinct à la fois brutal et raffiné le portait à rechercher le document vécu parmi les bouges, les tripots, les lieux de débauche, dans les endroits équivoques où les odeurs du vice s'assaisonnent et s'encanaillent des relents âcres de la misère. Dilettante et jouisseur d'art, il passait encore ses journées et ses nuits à se faire lire des œuvres de jeunes et de vieux, inédites et curieuses à quelque titre, et se laissait entraîner aux emballements les plus vifs.

Sensible à toutes les fêtes de la nature, s'enivrant des grisantes essences des sèves et des résines, sensuel amant des douceurs firmamentaires de la nuit, il en était arrivé à ne plus pouvoir vivre pendant le jour, dont la lumière lui était devenue insupportable. Il se plaisait à prolonger dans l'obscurité la mélancolie du crépuscule. En quelque saison qu'on fût, il ne se couchait jamais, à la ville comme aux champs, fût-il même malade, avant que les fanfares claires du matin n'aient sonné pour les choses et les gens l'heure du réveil. Peu à peu, Alexis, qui avait toujours eu la vue

très basse, était devenu presque aveugle, et, les dernières années de sa vie, ses yeux avaient pris la dilatation fixe et inquiétante qu'ont ceux de certains oiseaux nocturnes. On pouvait alors le rencontrer errant, tâtonnant à travers les rues obscures, attendant qu'apparussent les doigts de l'aube pour lui rappeler son chemin, et, parfois, quelque rôdeuse des carrefours, quelque pauvresse attardée, s'improvisait son Antigone. (Maurice Le Blond, *La Feuille littéraire,* n° 149).

§

Page 162. — *Alexis goguenard et coureur de jupes.*

...Permettez-moi, écrivait Mme Zola à Amédée Boyer, le 12 octobre 1905, de vous donner ce conseil de ne point suivre les traces du malheureux Alexis qui n'a pu se corriger ni des femmes ni du jeu. Vous êtes méridional, méfiez-vous de votre nature. Alexis a fait le malheur de sa famille, il a été une plaie terrible pour sa femme ; heureusement que les deux fillettes qui restent sont sauvées...

§

Page 163. — *Suivant la parole de Duranty...*

Extrait du « Journal de ma vie », par André Antoine. *Je sais tout*, 15 juillet 1914.

1887. — Alexis m'emmène à l'inauguration d'un petit monument élevé par les amis de l'auteur dramatique Duranty, au Père-Lachaise.

Peu de monde, mais des gens que j'admire et que je viens d'approcher tout récemment : Séverine, la patronne d'Alexis, au *Cri du peuple,* une physionomie éclatante d'in-

telligence sous de beaux cheveux roux ; Céard des *Soirées de Médan* que je vois pour la première fois et qui se trouve secrétaire du comité, chargé du discours. L'orateur, enveloppé d'un grand manteau à pélerine, m'offre, avec son monocle, une silhouette tout à fait imprévue. La cérémonie achevée, Zola, resté à l'écart et regardant longuement Paris étalé sous nos pieds, dans le coucher du soleil, me fait songer à Saccard de *La Curée*.

GABRIEL THYÉBAUT

Page 189. — Gabriel Thyébaut et *Le Rêve.*

...Gabriel Thyébaut, qui, de l'aveu même de M. Émile Zola, dans son livre intitulé : *Nouvelle Campagne,* fut le grand jurisconsulte et conseil juridique des Rougon-Macquart ; déjà Gabriel Thyébaut avait fourni à M. Émile Zola des renseignements très précieux et très spéciaux par où se devait régler sa vie d'Angélique du *Rêve.* C'était lui qui avait recueilli des détails sur les conditions d'existence des enfants assistés du département de la Seine ; procuré ce document excessivement rare, ce livret d'élève, « ce livret d'une froideur administrative, avec sa couverture de toile rose pâle » que l'on trouve décrit à la page 12 du roman.

Thyébaut, en même temps, indiquait par quel jeu compliqué de formalités, Angélique confiée d'abord à Thérèse, femme de Louis Franchomme, pouvait rester plus tard, comme apprentie chez les Hubert. Bien plus, c'était encore Gabriel Thyébaut qui s'avisait de l'expédient de la tutelle officieuse, car aux termes d'un article de la loi bien oublié aujourd'hui, tout individu âgé de plus de cinquante ans, peut s'attacher un mineur de moins de quinze ans, par un titre légal, en devenant son tuteur officieux. Zola, par là évitait l'obstacle que le même code mettait à l'adop-

tion d'Angélique par les Hubert puisque Angélique n'était pas majeure.

En même temps que Gabriel Thyébaut préparait ainsi les vraisemblances légales de l'action, Huysmans déjà fort au courant des littératures sacrées, signalait à Zola la *Légende dorée* de Jacques de Voragine. (Henry Céard, *L'Événement*, 14 mars 1903).

LES EDITIONS KISTEMAECKERS

Page 200. — *M. Lucien Descaves.*

J'ai rencontré M. Lucien Descaves pour la première fois, voilà une vingtaine d'années, dans les bureaux du journal *l'Aurore*. Il venait chercher son vieux camarade, Gustave Lefrançais, l'ancien membre de la Commune, qui était alors caissier du journal. Tous deux habitaient en haut du faubourg Saint-Jacques. Je les regardais s'éloigner : Lefrançais, s'appuyant au bras de son ami ou s'aidant, un peu courbé, de sa canne, une béquille d'ébène. Ils représentaient pour moi beaucoup de choses...

Gustave Lefrançais, l'ancien proscrit du coup d'État, l'ancien membre de la Commission exécutive de la Commune, le condamné à mort des conseils de guerre versaillais, c'était l'évocation même de la Commune patriote ; à son passage, une foule d'autres noms de cette époque me revenaient en mémoire : Arnould, Ferré, Rigault, Delescluze, bien d'autres encore, tous ceux qui ont revécu, depuis, dans *Philémon, vieux de la vieille*...

Lucien Descaves, petit, râblé, l'air d'un Parigot peu commode, me représentait, lui aussi, par d'autres titres, la Commune : il écrivait, à cette époque, la *Colonne* ; mais c'était surtout, pour ceux de mon âge, l'auteur de *Sous-offs* et des *Emmurés* — ce sombre livre, ce drame frissonnant dont on « découvrira » un jour toute la beauté... C'était l'écrivain que nous admirions déjà pour son style

sobre, pour son amour des vrais artisans, pour sa façon de parler du peuple en connaissance de cause.

Je lui ai été présenté la semaine dernière — la semaine dernière seulement... Il est, chez lui, tel que je l'imaginais (l'air peu commode excepté), un homme plus qu'un écrivain, un homme qui aime son art et les livres.

Il nous montrait un bois travaillé par Georgin, son *Imagier d'Épinal,* et il nous disait :

— Vous ne sauriez croire quelle émotion j'éprouve en pensant que le brave Georgin a peiné là-dessus; qu'il a creusé ce bois avec sa pointe, avec son canif...

Il semblait, à ce moment, que le souvenir de son père (le maître-graveur A. Descaves) faisait trembler un peu la voix du romancier. C'est bien ainsi que l'*entendent* ses lecteurs qui sont tous, j'en connais pas mal, ses amis, de près ou de loin...

J.-K. Huysmans voyait juste lorsque, saluant les débuts de Lucien Descaves, en 1883, à propos du *Calvaire d'Héloïse Pajadou*, il écrivait à l'éditeur Kistemaeckers :

« C'est la meilleure recrue que vous avez faite. Il est consciencieux et aime son art, ce qui n'est pas commun par le temps qui court. » — L. Dx. (*Intransigeant*, 17 décembre 1919).

§

Page 200. — *La maison de la rue Dupont à Bruxelles.*

La maison était accueillante à mes premiers amis littéraires du naturalisme; mais j'y pris aussi contact avec la jeune Belgique et Maeterlinck, Verhaeren, Georges Eekhoud, Théodore Hannon, Camille Lemonnier, Nizet, et d'autres, et lors d'un voyage là-bas, je rentrai à Paris avec un bel exemplaire dédicacé de la *Princesse Maleine* alors tout à fait récente. (André Antoine, l'*Information,* 27 octobre 1919).

§

Page 201. — *Lettre du Dr Henry La Bonne.*

Harry Allis était mon ami ; nous nous étions connus au banquet des explorateurs et au célèbre restaurant de la *Petite Vache*. Le matin du 28 février 1895, je le rencontrai sur le pont des Arts. « Excusez-moi, me dit-il, si je vous serre brièvement la main, mais je suis déjà en retard pour gagner la gare Saint-Lazare. » Nulle émotion ne semblait l'agiter.

Hélas, les journaux du soir m'apprirent que d'un seul coup droit son adversaire l'avait tué, dans l'île de la Grande-Jatte, sauf erreur.

Dr Henry La Bonne, *Mercure de France*, 16, xi, 1919.

§

Page 213. — *Quelques autres volumes édités par Kistemaeckers :*

Boyer d'Agen : *La litanie des pouacres* ; Paul Bluysen : *Le Larbin de Madame* ; Georges Brégand : *Heures sensuelles* ; Léon Cladel : *Par-devant notaire* ; Charles Florr O'Square : *Chrétienne* ; Hector France : *Le roman du curé* ; Théodore Hannon : *Au pays du Manneken-Pis, Les treize sonnets du doigt dedans, Le mirliton priapique ;* René Maizeroy : *L'amour qui saigne* ; Catulle Mendès : *Le Crime du vieux Blas* ; Francis Poictevin : *Petitau* ; Marius Renard : *La ribaude* ; Sparafucille : *Gens de chœurs* ; Zo d'Axa : *Le grand trimard*, etc. Mais il faut noter à part *Caprices de Chair,* par René Dubreuil, Paul Pottier, Eugène Fromont, Richeterre et Gaston Donnet ; ce volume, dont le plan rappelle celui des *Soirées de Médan,* est composé de cinq nouvelles sur l'amour : l'amour exposé esthétiquement, sensuellement, sentimentalement, orgueil-

leusement et bêtement. Il comporte une préface de M. Gustave Geffroy qui rappelle qu'il y eut « des précédents illustres à de telles publications, *La Croix de Berny* et *Les Soirées de Médan,* par exemple ». Enfin, pour le lancement du volume, l'un des auteurs, M. Paul Pottier rédigea (1893) un manifeste qui est un amusant pastiche de l'article donné par Maupassant au *Gaulois* pour le lancement des *Soirées de Médan.*

LISTE DES ŒUVRES DES ÉCRIVAINS DU *GROUPE DE MÉDAN*

ÉMILE ZOLA (né à Paris, le 2 avril 1840, mort à Paris, le 29 septembre 1902).

1864. — CONTES A NINON (Hetzel et Lacroix, éd.).

1865. — LA CONFESSION DE CLAUDE (Lacroix et Verboeckhoven, éd.).

1866. — LE VŒU D'UNE MORTE (Faure, éd.). — MES HAINES (Charpentier, éd.). — MON SALON (Librairie Centrale, éd.).

1867. — LES MYSTÈRES DE MARSEILLE (Marseille, Arnaud, éd.). — THÉRÈSE RAQUIN (Lacroix et Verboeckhoven, éd.). — EDOUARD MANET (Dentu, éd.).

1868. — MADELEINE FÉRAT (Lacroix et Verboeckhoven, éd.).

1871. — LA FORTUNE DES ROUGON (Lacroix et Verboeckhoven, éd.).

1872 [1]. — LA CURÉE (Lacroix et Verboeckhoven, éd.).

1873. — LE VENTRE DE PARIS. THÉRÈSE RAQUIN.

1874. — LA CONQUÊTE DE PLASSANS. — NOUVEAUX CONTES A NINON. — LES HÉRITIERS RABOURDIN (comédie). — LE FORGERON (Almanach des travailleurs, Polo, éd.).

1875. — LA FAUTE DE L'ABBÉ MOURET.

1876. — SON EXCELLENCE EUGÈNE ROUGON. — PRÉFACE au *Pays des Cigales*, d'Allary (Jouaust, éd.).

1877. — L'ASSOMMOIR.

1. Après cette date, les ouvrages de Zola sont tous publiés, sauf indication contraire, à la librairie Charpentier (Fasquelle, successeur).

1878. — UNE PAGE D'AMOUR. — THÉATRE. — LE BOUTON DE ROSE (comédie).

1879. — LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ET LA LITTÉRATURE. — PRÉFACE à *Madame Bécard*, de Vast-Ricouard (Dentu). — PRÉFACE aux *Annales du théâtre et de la musique*, de Noël et Stoullig. — PRÉFACE signée Thérèse Raquin pour *Mademoiselle Giraud, ma femme*, d'Adolphe Belot (Dentu). — PRÉFACE pour une réédition du *Malheur d'Henriette Gérard*, de Duranty.

1880. — NANA. — LE ROMAN EXPÉRIMENTAL. — LES SOIRÉES DE MÉDAN (L'ATTAQUE DU MOULIN). — PRÉFACE à *Un Monsieur de l'orchestre*, d'Arnold Mortier (Dentu, éd.).

1881. — DOCUMENTS LITTÉRAIRES. — LE NATURALISME AU THÉATRE. — NOS AUTEURS DRAMATIQUES. — LES ROMANCIERS NATURALISTES. — UNE CAMPAGNE. — PRÉFACE au catalogue de la vente Duranty.

1882. — POT-BOUILLE. — LE CAPITAINE BURLE. — VERS inédits, publiés par Alexis.

1883. — AU BONHEUR DES DAMES. — LETTRE-PRÉFACE pour *Un amour avorté*, de Belz de Villas (S. N. E.).

1884. — LA JOIE DE VIVRE. — NAÏS MICOULIN. — PRÉFACE au catalogue de l'exposition Manet. — LETTRE-PRÉFACE pour *Sous le ciel bleu*, de Belz de Villas (S. N. E.).

1885. — GERMINAL.

1886. — L'ŒUVRE. — Trois PRÉFACES pour les pièces tirées par William Busnach et O. Gastineau, de *l'Assommoir*, *Nana* et *Pot-Bouille*.

1887. — LA TERRE. — RENÉE (drame). — PRÉFACE au *Papillon* de Narcisse Oller (Savine, éd.). — LE VENTRE DE PARIS (drame, avec Busnach).

1888. — LE RÊVE. — PRÉFACE à la *Vie parisienne* de Parisis (Ollendorff, éd.).

1889. — PRÉFACE à *La Morasse* (recueil de nouvelles écrites par des secrétaires de rédaction parisiens) (Flammarion, éd.).

1890. — LA BÊTE HUMAINE. — PRÉFACE aux *Mémoires de Paris*, par Chincholle) (Quantin, éd.).

1891. — L'ARGENT. — LES TYPES DE PARIS (avec Goncourt, Maupassant, Bourget, Huysmans, etc.) (Dorbon, éd.).

1892. — LA DÉBACLE. — LES TROIS GUERRES (dans *Bagatelles*, recueil d'articles par divers auteurs, de la Société des gens de

lettres, Dentu, éd.). — RETOUR DE VOYAGE (réponse au capitaine allemand Tanera, Lemerre, éd.).

1893. — LE DOCTEUR PASCAL. — DISCOURS AUX ETUDIANTS.

1894. — LOURDES. — A PROPOS DE LOURDES (Lyon, Société des amis des livres, éd.). — SIDOINE ET MÉDÉRIC (Flammarion, éd.). — JEAN GOURDON (Flammarion, éd.).

1896. — ROME. — NOUVELLE CAMPAGNE. — MADAME NEIGEON (Borel, éd.). — PRÉFACE pour l'enquête médico-psychologique du Dr Toulouse (Société d'éditions scientifiques, éd.). — — PRÉFACE pour *Tares et poisons*, du Dr Laupts (G. Carré, éd.).

1897. — LETTRE A LA JEUNESSE. — MESSIDOR, drame lyrique.

1898. — PARIS. — LETTRE A LA FRANCE. — LETTRE A M. FÉLIX FAURE, président de la République (J'accuse).

1899. — FÉCONDITÉ.

1901. — TRAVAIL. — LA VÉRITÉ EN MARCHE. — L'OURAGAN (drame lyrique).

1902. — VÉRITÉ.

1905. — L'ENFANT-ROI (drame lyrique).

CORRESPONDANCE : LETTRES DE JEUNESSE, publiées en 1907 ; LES LETTRES ET ARTS, publiées en 1908.

GUY DE MAUPASSANT (né au château de Miromesnil, Seine-Inférieure, le 5 août 1850, mort à Auteuil, le 6 juillet 1893).

1879. — HISTOIRE DU VIEUX TEMPS, comédie (Tresse et Stock, éd.).

1880. — LES SOIRÉES DE MÉDAN (BOULE DE SUIF). — DES VERS, poèmes (Charpentier, éd.).

1881. — LA MAISON TELLIER (Havard, éd.).

1882. — MADEMOISELLE FIFI (Kistemaeckers, éd.).

1883. — UNE VIE (Havard, éd.). — CONTES DE LA BÉCASSE (Rouveyre, éd.). — EMILE ZOLA (Quantin, éd.). — PRÉFACE pour la seconde édition de *Thémidore,* de Godart d'Aucourt (Kistemaeckers, éd.). — PRÉFACE pour *Celui qui vient,* de René Maizeroy (Havard, éd.). — PRÉFACE pour *Les tireurs au pistolet,* du baron de Vaux (Havard, éd.).

1884. — AU SOLEIL (Havard, éd.). — CLAIR DE LUNE (Monier, éd.). — LES SŒURS RONDOLI (Ollendorff, éd.). — MISS HARRIET (Havard, éd.). — PRÉFACE aux Œuvres de Gustave

Flaubert (Charpentier, éd.). — PRÉFACE à *l'Amour à trois,* de Paul Ginisty (Baillière, éd.).

1885. — BEL-AMI (Ollendorff, éd.). — TOINE (Flammarion, éd.). — CONTES DU JOUR ET DE LA NUIT (Flammarion, éd.). — CONTES ET NOUVELLES (Charpentier, éd.). — PRÉFACE pour *Manon Lescaut,* de l'abbé Prévost (Launette, éd.).

1886. — LA PETITE ROQUE (Havard, éd.). — CONTES CHOISIS (Bibliophiles contemporains). — MONSIEUR PARENT (Ollendorff, éd.).

1887. — MONT-ORIOL (Havard, éd.). — LE HORLA (Ollendorff, éd.).

1888. — PIERRE ET JEAN (Ollendorff, éd.). — SUR L'EAU (Flammarion, éd.). — LE ROSIER DE MADAME HUSSON (Quantin, éd.). — PRÉFACE pour la *Grande Bleue,* de René Maizeroy (Havard, éd.).

1889. — FORT COMME LA MORT (Ollendorff, éd.). — LA MAIN GAUCHE (Ollendorff, éd.). — PRÉFACE pour *La Guerre,* de Garchine (Havard, éd.).

1890. — LA VIE ERRANTE (Ollendorff, éd.). — NOTRE CŒUR (Havard, éd.). — L'INUTILE BEAUTÉ (Havard, éd.).

1891. — MUSOTTE, comédie, en collaboration avec Jacques Normand (Ollendorff, éd.). — NOTES sur Swinburne, pour les *Poèmes et ballades,* de A.-C. Swinburne (Savine, éd.).

1893. — LA PAIX DU MÉNAGE, comédie (Ollendorff, éd.). — THÉATRE (Ollendorff, éd.).

Œuvres posthumes. — LE PÈRE MILON, LE COLPORTEUR, LES DIMANCHES D'UN BOURGEOIS DE PARIS, L'AME ÉTRANGÈRE, L'ANGELUS.

(*Attribué à Maupassant*). — LES COUSINES DE LA COLONELLE, par la vicomtesse de Cœur-Brulant. Lisbonne, chez Antonia da Boa-Vista, s. d. (Bruxelles, Gay et Doucé [1], 1880).

J.-K. HUYSMANS (né à Paris, le 5 février 1848, mort à Paris, le 12 mai 1907).

1874. — LE DRAGEOIR A ÉPICES (Dentu, éd.).

1. C'est à la même époque que Huysmans écrivait pour cet éditeur une préface de *Gamiani.*

1875. — Le drageoir aux épices (Libr. générale).

1876. — Marthe, histoire d'une fille (Bruxelles, Gay, éd.).

1878. — Sac-au-dos (Bruxelles, Callevaert, éd.).

1879. — Les sœurs Vatard (Charpentier, éd.).

1880. — Les soirées de Médan (Sac-au-dos). — Croquis parisiens (Vaton, éd.).

1881. — En ménage (Charpentier, éd.). — Pierrot sceptique (avec Léon Hennique) (Rouveyre, éd.). — Préface aux *Rimes de joie* de Théodore Hannon (Kistemaeckers, éd.).

1882. — A vau-l'eau (Kistemaeckers, éd.).

1883. — L'art moderne (Charpentier, éd.).

1884. — A rebours (Charpentier, éd.).

1885. — J.-K. Huysmans (biographie signé A. Meunier pour *Les Hommes d'aujourd'hui* (Vanier, éd.).

1886. — La Bièvre (S. N. E., Amsterdam). — Croquis parisiens (éd. augmentée, Vanier, éd.).

1887. — Un dilemme (Tresse et Stock, éd.). — En rade (Tresse et Stock, éd.).

1889. — Certains (Tresse et Stock, éd.).

1890. — Les vieux quartiers de Paris. — La Bièvre (Genonceaux, éd.).

1891. — La-bas (Tresse et Stock).

1892. — Préface au *Latin mystique*, de Rémy de Gourmont (Mercure de France, éd.).

1895. — En route (Tresse et Stock, éd.). — Préface au *Petit Catéchisme liturgique*, de l'abbé Henri Dutilliet (Bricou, éd.). — Préface au livre de Jules Bois, *Le Satanisme et la magie*.

1896. — Etude pour *Félicien Rops et son œuvre* (S. N. E.). — Préface pour *Paul Verlaine, ses portraits*, par F.-A. Cazals (S. N. E. Paris).

1898. — La Cathédrale (Stock, éd.). — La Bièvre et Saint-Séverin (Stock, éd.).

1899. — La Magie en Poitou : Gilles de Rais, (Ligugé, S. N. E.).

1900. — Pages catholiques (Stock, éd.).

1901. — Sainte Lydwine de Schiedam (Stock, éd.). — La Bièvre, les Gobelins, Saint-Séverin (Société de propagation des livres d'art). — Préface pour *La Jeunesse du Pérugin* de l'abbé Broussolle (Oudin, éd.).

1902. — De tout (Stock, éd.). — Esquisse biographique sur Dom Bosco (Ecole typographique de Dom Bosco).

1903. — L'Oblat (Stock, éd.). — Préface pour la réédition *d'A rebours* (Les cent bibliophiles, éd.).

1904. — Préface pour les Poésies religieuses de Verlaine (Messein, éd.).

1905. — Le Quartier Notre-Dame (Collection des Dix). — Trois primitifs (Messein, éd.). — Croquis parisiens, A vau-l'eau, Un dilemme (réédition collective, Stock, éd.).

1906. — Les foules de Lourdes (Stock, éd.).

1908. — Trois églises et trois primitifs (Plon, éd.).

1910. — Prières et pensées chrétiennes (Lyon, Lardanchet).

HENRY CÉARD (né à Paris, le 18 novembre 1851).

1877. — Mal-éclos. — Pierrot spadassin, 1 acte, en collaboration avec Grandmougin (inédits en librairie).

1880. — Les soirées de Médan (La Saignée).

1881. — Une belle journée (Charpentier, éd.).

1883. — Préface pour *Charlot s'amuse* de Paul Bonnetain (Kistemaeckers, éd.).

1885. — Préface pour les *Lettres de Jules de Goncourt* (Charpentier. éd.). — Etude sur Victor Hugo (dans la revue The Fortnightly).

1889. — Les résignés, drame (Charpentier, éd.).

1890. — Tout pour l'honneur, drame d'après le *Capitaine Burle* de Zola (Charpentier, éd.). — La Pêche (idylle suburbaine en un acte, inédit en librairie).

1895. — Préface pour *Snob,* de Paul Gavault, (Simonis, Empis, éd.). — Préface-conférence pour le *Quatrième acte de la Princesse de Bagdad,* par Alfred Edwards (Montmorency, château de l'Ermitage).

1897. — Paris en plein air (avec A. Silvestre, G. Maillard, A. Lemoyne, H. de Weindel, etc.).

1898. — Le marchand de microbes ou la fille aux ovaires, parade du xxe siècle, en collaboration avec H. de Weindel (La Revue d'art dramatique, éd.).

1899. — Alphonse Daudet, essai de biographie littéraire (Houssiaux, éd.).

1903. — NE DÉRANGEZ PAS LE MONDE, fantaisie dramatique (La Pensée française).

1904. — PRÉFACE pour *Le Mystère de Quiberon,* d'Adolphe Lanne (Dujarric, éd.).

1906. — DESCENTE DES ANGLAIS DANS LA PRESQU'ÎLE DE QUIBERON EN 1746 (Vannes, imprimerie Galles). — TERRAINS A VENDRE AU BORD DE LA MER (Fasquelle, éd.).

1909. — LAURENT, comédie en un acte en collaboration avec J.-L. Croze (Fasquelle, éd.).

1913. — PRÉFACE pour *Un Communard,* de Léon Deffoux (Figuière, éd.).

1917. — PRÉFACE pour *Prisonniers en Allemagne,* d'Emile Zavie (Chapelot, éd.).

1920. — SONNETS DE GUERRE (Librairie française, éd.).

LÉON HENNIQUE (né à la Basse-Terre, Guadeloupe, le 4 novembre 1851).

1878. — LA DÉVOUÉE (Charpentier, éd.).

1879. — ELISABETH COURONNEAU (Dentu, éd.).

1880. — LES HAUTS FAITS DE M. DE PONTHAU (Derveaux, éd.). — L'EMPEREUR DASSOUCY, trois actes en vers, en collaboration avec Georges Godde (Charpentier, éd.). — LES SOIRÉES DE MÉDAN (L'ATTAQUE DU GRAND SEPT).

1881. — DEUX NOUVELLES (Kistemaeckers, éd.). — PIERROT SCEPTIQUE, pantomime en collaboration avec J.-K. Huysmans (Rouveyre, éd.).

1882. — BENJAMIN ROZES (Kistemaeckers éd.).

1883. — L'ACCIDENT DE MONSIEUR HÉBERT (Charpentier, éd.).

1886. — LA MORT DU DUC D'ENGHIEN (Tresse et Stock, éd.).

1887. — POEUF (Tresse et Stock, éd.). — JACQUES DAMOUR, drame d'après la nouvelle de Zola (Charpentier, éd.). — ESTHER BRANDÈS, 3 actes (Tresse et Stock, éd.). — LES FUNÉRAILLES DE FRANCINE CLOAREC (Bruxelles, Libr. nouv.).

1889. — UN CARACTÈRE (Tresse et Stock, éd.).

1890. — AMOUR (Rousseau, éd.).

1894. — L'ARGENT D'AUTRUI, drame en cinq actes (Tresse et Stock, éd.).

1895. — LA MENTEUSE (pièce en trois actes, en collaboration

avec Alphonse Daudet) (Flammarion, éd.). — DEUX PATRIES (drame en quatre actes) (Charpentier, éd.).

1899. — MINNIE BRANDON (Fasquelle, éd.).

1900. — PRÉFACE pour *Salammbô* de Gustave Flaubert (Ferroud, éd.).

1903. — LE SONGE D'UNE NUIT D'HIVER, pantomime (Ferroud, éd.). — LA RÉDEMPTION DE PIERROT, pantomime (Ferroud, éd.). — CHRONIQUE DU TEMPS QUI FUT LA JACQUERIE, sous le nom de Mayneville (collection des Dix).

1905. — PRÉFACE pour *Madame Bovary,* de Gustave Flaubert (Ferroud, éd.).

1908. — PRÉFACE pour *Rouen d'hier et d'aujourd'hui,* de Georges Dubosc (Blaizot, éd.).

1909. — REINE DE ROIS (Jarnac), cinq actes en collaboration avec Johannès Gravier (Imp. de l'Illustration).

PAUL ALEXIS (né à Aix-en-Provence, le 16 juin 1847, mort à Levallois-Perret, le 28 juillet 1901).

1879. — CELLE QU'ON N'ÉPOUSE PAS (comédie en un acte) (Charpentier, éd.).

1880. — LA FIN DE LUCIE PELLEGRIN, L'INFORTUNE de M. FRAQUE, LES FEMMES DU PÈRE LEFÈVRE, LE JOURNAL DE M. MURE. — LES SOIRÉES DE MÉDAN (APRÈS LA BATAILLE) (Charpentier, éd.).

1882. — EMILE ZOLA, notes d'un ami (Charpentier, éd.).

1883. — LE COLLAGE (Kistemaeckers, éd.).

1885. — LE BESOIN D'AIMER. — PRÉFACE pour *Chair Molle,* de Paul Adam (Bruxelles, A. Brancart, éd.).

1886. — UN AMOUR PLATONIQUE (Librairie des Publications à 5 centimes).

1888. — LA FIN DE LUCIE PELLEGRIN (pièce en un acte) (Charpentier, éd.).

1890. — LES FRÈRES ZEMGANNO (pièce en trois actes, tirée du roman d'Edmond de Goncourt, en collaboration avec Oscar Méténier). — MONSIEUR BETSY (comédie en 4 actes, en collaboration avec Oscar Méténier). — L'ÉDUCATION AMOUREUSE, CÉSAR PANAFIEU, JOIES D'ENFANTS SUR LA BUTTE, PRODUITS DU MIDI, STANISLAS LEVILLAIN, LE BONHEUR (Charpentier, éd.).

1891. — MADAME MEURIOT (Charpentier, éd.).

1893. — CHARLES DEMAILLY (pièce en cinq actes, tirée du roman d'Edmond de Goncourt) (Charpentier, éd.).

1894. — LA PROVINCIALE (pièce en trois actes, en collaboration avec Giuseppe Giacosa) (C. Lévy, éd.). — TRENTE ROMANS, LE CŒUR, LA CHAIR, L'ESPRIT (Charpentier, éd.).

1897. — LA COMTESSE ; TREIZE SYMBOLES ; QUELQUES ORIGINAUX (Charpentier, éd.).

1898. — RÉPONSE AU LIVRE D'HOMMAGES A ZOLA (Société libre d'éditions).

1901. — VALLOBRA (Charpentier, éd.).

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS CITÉS

Adam (Paul), 304.
Allary, 297.
Antoine André, 134, 135, 281, 288, 293.
Apollinaire (Guillaume), 179.
Aubry (Raoul), 233.

Baille, 12, 29, 30, 31, 234, 235.
Balzac (Honoré de), 15, 46, 225, 260, 273.
Banville (Théodore de), 119, 212.
Barbara (Charles), 46.
Bashkirtseff (Marie), 71.
Bataille (Henry), 135.
Baudelaire (Charles), 159, 198, 212.
Bauër (Henry), 229.
Becque (Henry), 281, 282.
Belleville (Abbé F.), 85, 86.
Belot (Adolphe), 298.
Belz de Villas, 298,
Bernard (Claude), 44, 238.
Billy (André), 275.
Blanche (Docteur), 73.
Blandin (Henri), 81.
Bloy (Léon), 81, 82.
Bluysen (Paul), 294.
Bois (Jules), 263, 264, 301.
Bonnetain (Emile), 203.
Bonnetain (Paul), 18, 200, 206, 210, 229, 274, 302.
Bouhélier (Saint-Georges de), 135.
Boullan (J.-A.), 99, 264, 267.
Bourget (Paul), 233.
Boyer (Amédée), 67, 133, 135, 157, 169, 288.
Boyer d'Agen, 263, 294.
Boylesve (René), 91.
Brégand (Georges), 294.
Bricaud (Joanny), 264.
Brieux, 204.
Broussolle (Abbé), 301.
Brunetière (Ferdinand), 233.
Busnach (William), 298.
Byl (Arthur), 134, 281.

Cabanès (Docteur), 44.
Carbonnelle (Henri), 94, 259.
Carco (Francis), 203.
Caze (Robert), 203, 244.
Cézanne (Paul), 12, 25, 29, 30, 31, 92.
Champsaur (Félicien), 19.
Charpentier (L'éditeur), 37, 53, 136, 155, 166, 211, 230, 231, 277, 297.

Cladel (Léon), 201, 294.
Colani (T.), 41.
Coppée (François), 232.
Courteline (Georges), 120, 178, 189, 276.
Croze (J.-L.), 303.

Daudet (Alphonse), 66, 107, 110, 120, 126, 135, 208, 229, 283, 287, 302, 303.
Daudet (Mme Alphonse), 114, 275.
Daudet (Léon), 49, 107, 231.
Delthil (Camille), 237.
Descaves (Alphonse), 200, 293.
Descaves (Lucien), 87, 93, 101, 200, 229, 258, 269, 292, 293.
Desprez (Louis), 207, 208.
Donnet (Gaston), 294.
Dubosc (Georges), 58, 241, 304.
Dubreuil (René), 294.
Dumesnil (René), 108.
Duranty, 134, 136, 162, 163, 281, 287, 288, 298.
Dutilliet (Abbé Henry), 301.

Eekhoud (Georges), 202, 203, 293.
Elzéar (Pierre), 202.
Enne (Francis), 201.
Eslander (J.-F.), 205.

Faguet (Emile), 49, 50.
Fèvre (Henry), 207.
Flaubert (Gustave), 9, 11, 13, 16, 17, 55, 56, 60, 63, 65, 69, 75, 107, 117, 121, 127, 150, 158, 163, 168, 189, 190, 217, 225, 241, 250, 251, 273, 287, 299, 304.
Fleury (Maurice de), 62, 247, 263.
Florr O'Square (Charles), 294.
Fontaine (Abbé), 87.
France (Anatole), 48, 85, 233.
France (Hector), 203, 294.
Francmesnil (Ludovic de), 109.
Fresnois (André du), 88, 89, 98.
Fromont (Eugène), 294.

Gandillot (Léon), 204.
Garchine, 300.
Gastineau (O.), 298.
Gavault (Paul), 302.
Geffroy (Gustave), 208, 295.
Giacosa (Giuseppe), 305.
Gilbert-Ballet, 62, 67, 245.
Glais-Bizoin, 33, 236, 237.
Godde (Georges), 202, 303.
Goncourt (Les frères), 11, 16, 35, 39, 42, 53, 73, 89, 98, 107, 110, 114, 120, 121, 122, 123, 136, 156, 163, 174, 195, 203, 207, 208, 209, 225, 229, 237, 262, 273, à 276, 283, 287, 298, 304.
Gourmont (Rémy de), 177 à 182, 188, 189.
Grandmougin, 302.
Gravier (Johannès), 304.
Guaita (Stanislas de), 99, 263, 267.
Guérin-Ginisty, 19.
Guiches (Gustave), 229.

Hannon (Théodore), 11, 96, 110, 201, 262, 293, 294, 301.
Harry Allis, 15, 201, 294.

Hervieu (Paul), 210.
Hesse (Raymond), 254.
Hugo (Victor), 46, 212, 219, 260, 302.
Huret (Jules), 18, 83, 157, 257, 286.

Jaurès (Jean), 48, 49.
Jeanniot (Le dessinateur), 230.
Johannès, 99.
Jullien (Jean), 281.

Ladame (Dr Charles), 244 à 247.
Laffitte (Jules), 198.
La Fouchardière (Georges de), 183.
Lanne (Adolphe), 303.
Lasserre (Henri), 42.
Laupts (Docteur), 299.
Le Blond (Maurice), 170, 282, 288.
Lecomte du Nouy (Mme), 56, 57, 70, 76, 246.
Lemonnier (Camille), 201, 293.
Lepelletier (Edmond), 8, 217.
Lombroso (Cesare), 247.
Lumbroso (Albert), 68, 245.

Maizeroy (René), 294, 299, 300.
Mallarmé (Stéphane), 188.
Manet (Édouard), 35, 297, 298.
Margueritte (Paul), 229.
Martineau (Dr Henri), 44, 45.
Massis (Henri), 44, 45, 46.
Mathilde (Princesse), 55, 73, 253.
Maurice-Verne, 238, 275.
Maynial (Édouard), 246.
Mendès (Catulle), 65, 294.
Mérimée (Prosper), 221.
Méténier (Oscar), 19, 155, 205, 304.
Meunier (Anna), 93, 98, 101, 259, 268, 301.
Mirbeau (Octave), 11, 27, 47, 218.
Montrosier, 90, 262.
Monzie (de), 65.
Mortier (Arnold), 298.
Mugnier (Abbé), 85.
Musset (Alfred de), 29, 212.

Neveux (Pol), 66, 108, 118, 190.
Nizet (Henri), 204, 293.

Oller (Narcisse), 298.

Peladan (Joséphin), 99, 267.
Perrée (Édouard), 249.
Pillet (Maurice), 71, 246.
Pinard (Albert), 109.
Pinchon (Robert), 242.
Poictevin (Francis), 203, 394.
Pottier (Paul), 294.
Pouchet (Pr Georges), 190.

Raffaelli (J.-F.), 14.
Reboux (Paul), 117.
Renard (Marius), 203, 294.
Richeterre, 294.
Rocca, 99.
Rod (Édouard), 201.
Rops (Félicien), 195, 199, 202.
Rosny (J.-H.), 265, 301, 229.
Roux (Marius), 29, 31, 159, 236.
Rozerot (Jeanne), 240.

Saint-Victor (Paul de), 277, 278.

Scholl (Aurélien), 13, 32.
Sparafucille, 294.
Steinlen, 40, 196.
Stendhal, 15, 169, 225, 287.
Strowski (F.), 81.
Süe (Eugène), 46.

Tabarant (Adolphe), 204.
Tassart (François), 63, 64, 65, 68, 70, 73, 245.
Thalasso (Adolphe), 134, 281.
Thibaut (Mme), 99, 263.
Thomas (Louis), 246.
Toulouse (Docteur), 114, 299.
Trapp, 11, 53.
Trogan (Édouard), 260.

Valabrègue (Antony), 29, 31.
Vallès (Jules), 32, 136, 201.
Vallette (Alfred), 277.
Vast-Ricouard, 19, 298.
Vaughan (Ernest), 25, 26, 198.
Villemessant (H. de), 32, 35.
Vroncourt (Raymond), 93.

Weindel (Henry de), 118, 277, 278, 302.
Willy, 248.
Wirth (Oswald), 99.
Wolff (Albert), 13, 32.

Zo d'Axa, 294.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.
Les origines du Groupe de Médan. 7
Émile Zola, ou « je jette le gant ». 21
Guy de Maupassant, romancier de soi-même. 51
J.-K. Huysmans, converti littéraire. 77
Henry Céard, pessimiste résigné. 103
Léon Hennique, ou les divertissements naturalistes. . . 129
Paul Alexis, l'ombre d'Émile Zola. 151
Un autre aspect des divertissements naturalistes : l'auteur du vin en bouteilles ; M. Gabriel Thyebaut. . . . 175
Les éditions Kistemaeckers et le Naturalisme (essai bibliographique). 193
Notes, commentaires et renseignements nouveaux. . 215
Listes des œuvres des écrivains du Groupe de Médan. . 297
Index des principaux noms cités. 307

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

PQ
662
D4
cop.3

Deffoux, Léon Louis
Le groupe de Médan

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY